e Année N° 5 1er Mars 1916

PERIODICAL ROOM
RECEIVED
APR 5 1916
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Henri René	*Lorette : une Bataille de douze Mois.* — I.	5
Pol Neveux	*La douce Enfance de Thierry Seneuse* (2e partie)	37
E. Hovelaque	*L'Opinion américaine et la Guerre.* — II.	74
Jacques-É. Blanche	*Cahiers d'un Artiste.* — II.	110
Fernand Gregh	*L'Appel de la Maison.*	143
Jules Sageret	*Impossibilité de la Paix indécise*	148
Ernest Gaubert	*Les Blessés, les Conscrits et les Veuves.*	177
Z...	*La Situation économique de l'Autriche-Hongrie.*	199

Copyright 1916, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1916

LORETTE

UNE BATAILLE DE DOUZE MOIS

(OCTOBRE 1914 — OCTOBRE 1915)[1]

« *Aux femmes de France...* »

Nombre d'épouses ou de mères pleurent avec amertume leurs époux ou leurs fils qui se sont endormis d'un sommeil éternel sur le plateau de « Notre-Dame-de-Lorette ».

Ne sera-ce pas une consolation pour elles, — et presque une joie, — de voir éclore sur leurs tombes la fleur de gloire qu'ils y ont ensemencée?

Épouses et mères, ne craignez point qu'on porte sur cette fleur une main sacrilège : elle vous appartient, et nul n'y touchera que vous, lorsqu'il vous sera permis de venir mêler l'encens de vos prières au parfum d'héroïsme qui s'en exhale.

Pour nous, ce n'est pas assez que d'avoir honoré vos morts dans ce nouveau cimetière champêtre où, avant d'arriver au bois de Bouvigny, vous lirez les noms de quelques-uns des vôtres. Nous savons trop qu'il y en a d'autres, beaucoup d'autres, — des milliers et des milliers, — qui sont là-bas, au delà du bois, parmi les décombres encore fumants de la bataille, pour ne pas vous le dire et pour ne pas essayer

1. Voir la carte à la fin de la livraison.

302433

de calmer votre angoisse, lorsqu'elle vous étreindra, de n'avoir pas lu le nom du « vôtre » sur une petite croix de ce cimetière.

Le vôtre?

Il est là-bas... oui, là-bas..., dans le bois peut-être, où quelques-uns sont tombés les premiers jours, à la Faisanderie, à Éveno, à Mathis, à la Baraque, au Chemin creux, au grand Éperon, au Soutien, aux Arabes, à la Haie, à Brückert, à la Chapelle, à la Blanche-Voye, au Fond de Buval, à Bouthiaux, aux Sacs-à-terre, au Champignon, à la Halte, à Souchez.

Ne vous effarouchez d'aucun de tous ces noms, pour étranges et barbares qu'ils vous apparaissent d'abord ; car lorsque l'Histoire aura fait son œuvre, on saura que des milliers et des milliers de braves sont tombés, et toujours victorieusement, à la Haie comme à Rocroi, à la Chapelle comme à Marengo, au Champignon comme à Austerlitz, à Souchez comme à Iéna.

« Le vôtre » est fier d'y reposer, même si la croisée d'une baïonnette rouillée est le seul monument funéraire dressé à sa mémoire.

Lorsque vous le saurez, vous ne pleurerez plus. Et, si vous ne lisez pas son nom sur une croix, vous l'entendrez passer avec le vent, sur ce plateau désert où les poussières soulevées ne seront plus désormais que la cendre de nos héros !

I. — L'OCCUPATION DU PLATEAU [1]

PRISE DE CONTACT

8 octobre 1914. — Depuis quelques jours déjà, nous savions que « ça chauffait » ferme, d'Arras à Lille. Nous trépidions dans l'inconnu. La 1re division du corps d'armée avait filé tout d'une traite sur Armentières et Lille, où nous la devinions aux prises avec l'ennemi. Mais nous, la 2e division, pour qu'on nous eût débarqués, sans suivre la 1re, à l'ouest d'Arras, pour qu'on nous fît construire hâtivement des tranchées autour des villages où nous étions cantonnés, pour qu'on nous laissât mélangés avec la division de cavalerie tourbillonnant dans les plaines de la Gohelle, il fallait donc nous attendre à être engagés sur place?

Sans doute, et cela n'était pas pour nous déplaire. Car, de

1. Extrait des notes d'un officier du 3e bataillon du ...e régiment d'infanterie.

l'infanterie aussi largement articulée à l'aile d'une armée, de la cavalerie la coudoyant en grandes masses, de l'artillerie encore habituée aux évolutions rapides se mélangeant à elles, tout cela nous faisait l'effet d'être de la bonne graine de poursuite. Nous savions que la victoire de la Marne était à exploiter et que, dans l'esprit des chefs, il y avait place pour une décision foudroyante à laquelle tous étaient fiers d'être peut-être appelés à collaborer.

A onze heures, nous déjeunions gaîment, — car la gaîté est une fonction du soldat en campagne, même au milieu des deuils et des horreurs, — lorsque le capitaine commandant le bataillon fut appelé au téléphone...

Alerte ! — Mission d'honneur, très importante, recommandations spéciales et instantes du général commandant l'armée : Boches à repousser d'une hauteur dominant toute la plaine, positions d'artillerie à conquérir et à conserver à tout prix, liaison à assurer avec l'avant-garde de la 1re division qui redescend de Lille et marche sur le même objectif.

On était prêt : on boucle et l'on part. Une pause plus loin, vers les Quatre-Vents : on se grossit d'une section de mitrailleuses et d'une batterie d'artillerie. Avec quelque émotion, on serre la main aux camarades du 2e bataillon du régiment, momentanément maintenu à ses constructions de tranchées, et quelques-uns hasardent, en nous voyant filer : « Hum, bien grosse mission pour un petit bataillon ! »

Point de direction : le vieux moulin de Bouvigny qui se profile là-haut, sur la crête, au-dessus de Servins.

Pendant que nous y montons, allègrement, le capitaine commandant déboîte à droite avec sa reconnaissance d'artillerie et, de loin, nous le voyons qui scrute l'horizon à la jumelle avec le commandant de batterie : bonne affaire ! c'est là qu'il va planter les quatre 75 assurant notre appui, car c'est de ce côté, — du bois de la Haye, — qu'on aperçoit « la Chapelle de Notre-Dame-de-Lorette », notre objectif...

Quelques « tuyaux » nous sont parvenus en cours de route : notre cavalerie, qui avait pris pied aux abords de cette Chapelle, a été refoulée par une attaque d'infanterie la nuit dernière, et ses cyclistes n'ont eu que le temps de couvrir son repli, luttant pied à pied sur le plateau et dans le bois contre

une avant-garde ennemie très supérieure. Deux compagnies de notre régiment, — que nous allons retrouver là-haut, — ont déjà remplacé les cyclistes : nous allons nous les adjoindre et, avec elles, « reprendre du poil de la bête ».

Nous faisons la pause près du vieux moulin, avec une petite avant-garde dans la direction du bois, la dernière avant de nous engager...

Ce n'est pas la première fois qu'on va se battre, — mais la perspective d'un combat de bataillon isolé en rase campagne, cela vous fait tout de même quelque chose.

Des coups de fusil partent du bois, à l'est... Des balles perdues arrivent près des meules de paille et du boqueteau où nous nous abritons... Pssst... Pssst... A nos pieds, au nord, une immense plaine, mal dégagée des brumes qui la recouvrent en partie, avec des cheminées innombrables, des alignements de corons, des chevalements de puits de mines et, ce qui est moins pacifique, des grondements sourds s'échappant du sol, des lueurs se détachant du brouillard là-bas, du côté de la Bassée, de Loos, de Liévin... Boum... Sans doute le canon de la 1re division qui redescend de Lille : « Y a du bon » !

— En avant ! — s'écrie le capitaine commandant qui nous rejoint, — des chasseurs à pied du bois de la Haye appuient notre droite.

Une compagnie reste en réserve près du vieux moulin et y creuse des tranchées. Le reste s'avance... La formation est bonne : on n'est plus des bleus, morbleu !

Voici la petite avant-garde à la lisière : bravo, « on les tient... », d'autant plus qu'un cycliste nous apprend là que les deux compagnies nous ayant précédés sont en avant, à 200 mètres, vers une « maison forestière », nez à nez avec l'ennemi qu'elles accrochent ferme.

Le capitaine commandant les prend sous ses ordres :

— Attention, les gas, on vient vous renforcer, « on va les avoir ».

La nuit tombe, c'est le moment choisi.

Une compagnie s'avance de front, pour entraîner les camarades, une autre par le rebord du plateau, en lisière nord du bois, et, au sud, les chasseurs à pied prolongent la petite attaque avec ordre de taper dans le flanc gauche de l'ennemi. Pas de schéma, comme disait un professeur bien connu : une unité au centre, une à droite, une à gauche, une en réserve, mais surtout, pas de schéma ! Le signal sera le « hurrah » des chasseurs sur la droite. Il se fait un peu attendre, leur cheminement sans point de direction bien visible ayant été difficile. Voilà la nuit maintenant. On s'impatiente.

Tout d'un coup la nappe du sifflement des balles s'étend sur tout le bois, les cris de : « En avant, à la baïonnette ! » percent le silence qui avait précédé l'attaque, la confusion règne, des hommes tombent — surtout à gauche —, les officiers circulent dans le taillis épais et obscur pour mettre de l'ordre parmi le brouhaha, des chasseurs à pied venant de la droite « se jettent dans les jambes » des unités qui ont poussé droit...

Le combat n'a pas donné les résultats qu'on escomptait de la surprise. A gauche, nous sommes bouclés : grosses pertes, progrès nuls, inquiétude des officiers qui sont convaincus qu'on est tombé « sur un bec » et qu'il n'y aura pas moyen de passer. A droite, on n'entend plus rien et on n'a plus de nouvelles des chasseurs ni des sections du bataillon qui agissaient en liaison avec eux.

Il faut avoir assisté à des combats de nuit en rase campagne, surtout sous bois, pour se rendre compte des anxiétés d'une telle situation, quand on n'a eu le temps de reconnaître au préalable ni l'ennemi ni le terrain !

Bonne nouvelle : vers minuit, on a la certitude que la droite a passé, filant tout droit sur ses objectifs, et poussant des éléments jusqu'à l'orée à l'est du bois.

Même à gauche, l'affaire s'arrange... Une patrouille d'aile, qui s'est glissée le long des pentes, a pris contact — vers les corons de Marqueffles — avec des éléments de la première division.

A l'intérieur du bois, des mouvements perçus nous donnent bientôt la conviction que l'ennemi se décroche, par des chemins connus de lui, mais où il nous est impossible de le

talonner en raison de l'obscurité et de la non-connaissance des lieux.

N'est-ce pas déjà une demi-victoire?

UN COMBAT DE BATAILLON

9 octobre. — Quel brouillard ! On n'y voit pas à dix pas...

Les ordres brefs de notre chef, nous actionnant hardiment vers l'avant, accroissent notre confiance.

Tout le monde en ligne, en tirailleurs et à grands intervalles, pour les compagnies de tête. Les compagnies de queue suivront en colonnes minces. Des patrouilles bien commandées couvriront ce dispositif.

Ça marche bien, quoique lentement, car le taillis est épais et, à gauche, il y a encore des coups de fusil : il faut pourtant balayer tout le bois et ne laisser derrière soi aucun traquenard.

Vers la lisière nord, on rencontre nos tués de l'échauffourée d'hier soir : deux d'entre eux ont le crâne complètement arraché.

— Bande de v..., — s'écrient les hommes, — ils nous ont f... des balles explosives !

— Tout au moins des balles « retournées », — rectifient les officiers. D'ailleurs toute balle tirée à bout portant peut produire ces horribles blessures.

...La source de sang vient de jaillir, elle ne sera point tarie de sitôt.

De temps en temps, dans le brouillard épais, des formes se détachent : l'ennemi? — Non, des faisans, dont le brouillard amplifie les mouvements. Voici d'ailleurs « la Faisanderie », rendez-vous de chasse gracieusement niché dans le bois. On fouille rapidement, et on passe.

L'orée du bois. A droite du chemin central, nos sections de pointe nous attendent et respirent en nous voyant : elles n'ont pas été attaquées dans leur solitude, mais, pendant

toute la deuxième partie de la nuit, elles ont entendu des va-et-vient de troupes et de voitures tout près d'elles, — là, sur la gauche, entre la Faisanderie et la lisière nord du bois... Elles ont fait le gros dos, sans bouger, heureuses de se sentir au point du jour redevenues maîtresses de la situation.

Neuf heures : les ailes reçoivent des balles, partant des patrouilles ennemies qui se retirent devant elles.

Le centre est gratifié par de violentes rafales de 77 au moment où il se déploie en lisière. Bon gré mal gré, le combat commence.

Le 77 est cuisant, ses vilains petits obus tombent dru et juste : boum-tzing... Satanées pièces, elles ne doivent pas être loin,... probablement aux abords de la Chapelle qu'on ne voit pas encore. Quelques tués, de vingt à trente blessés.

Le rassemblement de départ s'élargit sans qu'il soit besoin de donner des ordres dans ce sens, et le gros du bataillon appuie vers une pointe de bois se prolongeant au nord.

La pointe du sud... est moins hospitalière : on y reçoit des balles qui vous prennent de travers, et semblent venir de la plaine, vers Ablain-Saint-Nazaire et Carency.

Allons-y par la gauche, puisque la porte paraît céder de ce côté. Au centre et à droite, la ligne de tirailleurs élargit encore ses intervalles, et peut ainsi venir s'accrocher à la petite crête qui relie transversalement les deux pointes.

Ah ! voici du nouveau.

De cette petite crête que nous occupons maintenant et où nos tirailleurs se terrent en attendant que le dispositif de combat ait pris sa forme définitive, on aperçoit à l'est, en fond de tableau, une haie qui coupe le plateau. Derrière la haie, un clocheton émerge, à 1 500 ou 1 800 mètres.

Boum-tzing... c'est bien de là que partent les 77 ; de là aussi, des balles qui, maintenant que nous sommes vus, sont beaucoup plus ajustées.

Vengeance : raouf... raouf... raouf... raouf !... au tour des 75 maintenant, — sans doute nos quatre canons du bois de la Haye, — qui viennent aboyer dans les jambes des Boches, autour de la Chapelle, et probablement les leur couper. L'in-

tervention de notre artillerie « donne du cœur au ventre ».

Et puis, les gas, il faut marcher, coûte que coûte : car voyez ce commandant de chasseurs à pied, qui arrive auprès de votre chef, écoutez son appel :

« Mes chasseurs, — avant-garde de la première division descendue de Lille et de la Bassée, — ont attaqué cette nuit les pentes de la Chapelle par le nord. L'abordage à la baïonnette, plusieurs fois renouvelé, a été sanglant. Plus de cent des nôtres y sont restés, et au moins autant d'Allemands. Nous n'avons pas pu tenir aux abords immédiats de la Chapelle, mais nous sommes accrochés au haut des pentes, sur le rebord du plateau. Notre situation, des plus critiques, redevient bonne avec vous. A tantôt : nous vous attendons. Nous tiendrons jusqu'à votre arrivée. »

Tout s'agence et s'arrange. Un grand lieutenant d'artillerie nous annonce en même temps qu'il est à la Faisanderie avec deux pièces. On va pouvoir les utiliser pour appuyer directement notre action, pendant que celles d'en bas, du bois de la Haye, continueront leur tir d'écharpe.

Le grand lieutenant, joyeux de prendre sa part de si près à un combat d'infanterie, fait plaisir à voir. Il donne ses ordres :

— Une pièce en batterie sur le chemin, entre la Faisanderie et la lisière. — Les téléphonistes, déroulez le fil jusqu'ici. Allô... pièce prête?... 2 400...

Les trajectoires rasantes de ce tir tendu frôlent nos dos, dans nos trous de tirailleurs, mais leur effet moral nous fait bondir. Et nous sommes décidément, résolument, sans esprit de retour, lancés sur le « tapis de billard », bien convaincus désormais que tout mouvement de recul nous coûtera plus cher que l'assaut. Les bonds : à allure extra-rapide. Les arrêts : en s'aplatissant contre le sol, plats comme punaises. Pas besoin de rappels à l'ordre : on manœuvre mieux qu'au terrain d'exercice !

Par exemple, on continue à se tasser vers la gauche, pour éviter un diable de tir d'infanterie et de mitrailleuses qui continue à nous prendre par le travers, venant d'Ablain.

— Il y a donc des Boches dans Ablain?

— Sans doute, mais faut pas s'en occuper...
— Il en a de bonnes, le patron ! ! !

Cette progression pied à pied, commencée à onze heures, nous a fait gagner environ 1 000 mètres quand arrive dix-sept heures. C'est long, la route de Berlin...

Les 77 ont taillé dans la chaîne d'attaque, et aussi une certaine mitrailleuse qui « crache » on ne sait trop d'où — par là-bas, en avant et à gauche — croisant ses feux avec celles d'Ablain. Mais ces Boches travaillent mal, on voit que les chasseurs de la 1re division les ont déjà « sonnés », et ils nous font plus de peur que de mal. A dire vrai, ils ne nous font même pas peur ! Ils nous offrent inutilement le spectacle de quelques 105 qui s'en vont, mi-fusants, mi-percutants, couper des branches à la lisière du bois où nous ne sommes plus.

Tout le monde n'est pas de fer. A preuve, cet homme, — pourtant point blessé, — qui s'en va hurlant et ricanant, les yeux hors de la tête, les bras ballants, les jambes flasques...

Il est fou. On n'y fait pas attention, ce spectacle étant assez courant pendant les « marmitages ».

Le capitaine commandant sort, avec sa dernière vague de renforts : le 77 a vu et reconnu un groupe de commandement; ils sont « salués de première », trois agents de liaison sur quatre sont fauchés, la vague dispersée.

Par bonheur, le gros du régiment arrive à ce moment dans le bois : on l'a transporté en autos, et, à la nuit tombante, une compagnie de renfort, la 5e, est mise à notre disposition. Son débouché est plus heureux que celui de notre dernière vague, et bientôt elle vient, à la faveur de l'obscurité, talonner la chaîne, — qui n'avait plus beaucoup de vitalité, — pour l'entraîner d'un dernier bond jusqu'à la haie.

Il fait nuit. On se « rameute » derrière la haie : une fraction la dépasse et se jette dans une tranchée boche dont les derniers défenseurs se retirent précipitamment vers la Chapelle.

A gauche, on donne la main aux chasseurs de la première division qui garnissent toute la partie nord de la haie et vont

pouvoir ensevelir quelques-uns de leurs morts... Il y en a toute une ligne, couchée là comme à la manœuvre, la baïonnette serrée aux mains, comme si le geste de « pointez » avait accompagné le dernier râle...

A droite, il s'agit de se rabattre face à Ablain, car si l'ennemi s'avisait de remonter par là, les résultats du combat seraient bien compromis.

Appel à voix basse. Échange de poignées de mains. Les patrouilles d'officiers circulent pour reconnaître le terrain et en préparer l'occupation. Pas d'erreur : on tient bien le plateau, tout le plateau. L'ennemi a laissé une arrière-garde à la Chapelle, mais son gros semble se replier au delà.

On n'en peut plus, ce soir. On va s'accrocher à la haie et « investir » la Chapelle à très courte distance. On y entrera demain d'un coup de main résolu, avec une unité fraîche.

Bonne surprise : des groupes d'officiers du 2e bataillon viennent à nous.

— Bonsoir, les amis ! C'est nous qui venons occuper et organiser le terrain.

— Ce n'est pas de refus...

On se passe les consignes du terrain. Nous laissons sur place nos unités au contact immédiat, notamment celle qui occupe la tranchée boche à mi-chemin entre la haie et la Chapelle Nos remplaçants garnissent la haie avec une compagnie, échelonnent une deuxième compagnie face à Ablain, placent les autres en réserve à la lisière nord-est du bois. Et nous allons, près de la Faisanderie, nous compter, nous reconstituer... et nous reposer.

LA CLÉ DE L'ARTOIS

11 octobre. — Aujourd'hui, reconnaissance.

Le 2e bataillon a fait ses deux jours de service, il a eu la peine de creuser les premières tranchées dans un terrain très dur, et il avait d'ailleurs hérité de notre situation de fin de combat, ce qui n'est jamais très drôle : c'est à nous de reprendre nos places.

Les camarades ont bien travaillé pendant ces deux jours : au nord, le 1er bataillon a relevé les chasseurs et a commencé à construire des « guitounes » pour ses compagnies de réserve sur les pentes du plateau, vers Marqueffles, — car, si on reste sur ce terrain, on en sera réduit à vivre sous terre comme les taupes! Quant au 2e bataillon, dès le 10 au soir, il a sauté d'un coup de main hardi sur la Chapelle qu'il occupe maintenant avec une section ; et, la nuit dernière, il a relié ce poste avancé au coin sud de la haie par de petites tranchées de demi-sections, échelonnées en arrière et à droite.

Tout ça ne constitue par une « position » très solide, mais il n'entre encore dans l'esprit de personne que nous soyons condamnés à « prendre position » : c'est un temps d'arrêt, nous semble-t-il, nécessité par les circonstances et pour permettre à la 1re division d'exécuter sa manœuvre, dans la plaine usinière où nous la voyons évoluer à nos pieds, où ses canons tonnent sans arrêt, où ses bataillons doivent être en train de mordre violemment sur l'ennemi et de le rejeter au delà des villes de Lens et Liévin.

Bien des choses nous confirment dans cet espoir, et en particulier l'action de notre artillerie. Les deux batteries se sont en effet, le 10 au matin, portées aussi en avant que possible. Celle du grand lieutenant a pris position dans la pointe nord, sous le couvert des bois, et de là s'est mise à tirer très violemment tant sur l'est de la Chapelle, où l'ennemi travaille la terre, que sur les environs d'Ablain, où, — à notre avis, — les Boches seraient désormais fous de chercher à se maintenir, puisque nous les dominons complètement !

L'autre, celle du bois de la Haye, est arrivée ce matin et, avec une hardiesse admirable, s'est installée à découvert, imparfaitement abritée des vues par la petite crête d'où avait débouché notre attaque.

Il est vrai de dire qu'il lui en a coûté cher ! A peine eut-elle tiré quelques salves, que les « grosses marmites » vinrent au-devant d'elle, avec une rapidité, une précision, une sûreté qui resteront longtemps présentes à notre mémoire : quatre coups courts, — quatre coups longs, — quatre coups au but...

Tableau : nos pièces disparaissent dans un tourbillon de

bruit assourdissant et de lourde fumée noire; des terres, des débris de matériel et de membres humains sont projetés en l'air à une très grande hauteur... Lorsque ce chaos s'aplanit, on aperçoit, parmi les officiers ou servants qui se retirent étourdis, deux canons désemparés, faussés, gauchis, — dont l'un est lamentablement couché sur le flanc, par suite de la pulvérisation d'une de ses roues, — un caisson bouleversé et boiteux, un autre caisson qui « saute » par explosions saccadées et brutales.

Les corps, aux membres épars, d'une demi-douzaine de servants tués ou grièvement blessés, gisent parmi les décombres, et quelques blessés, aux membres pantelants, s'éloignent horrifiés vers le poste de secours le plus proche...

Pauvre batterie ! Ta place sera marquée, glorieuse, au revers de cette petite crête, par la tombe de tes victimes et les rayons de roue montés en croix qui présideront à l'éternelle destinée de leurs dépouilles, — mais il ne te reste qu'à abandonner la partie. — « Musèle-toi » jusqu'à ce soir, enfonce tes canonniers dans des trous bien profonds pour les garantir contre un retour probable du « marmitage » et, quand l'obscurité redescendra, les avant-trains te ramèneront à une position plus hospitalière en lisière des bois.

Ce plateau de Lorette semble justifier le prix que le haut commandement avait attaché à sa possession. Il s'allonge, de Bouvigny à Souchez, comme le fuselage d'un gigantesque avion dont les ailes imaginaires couveraient les plaines du nord et du sud. Si l'ennemi y avait pris pied, il aurait trouvé là un bastion flanquant de la plus haute valeur pour élargir ses conquêtes provisoires dans ces plaines. Et maintenant, notre présence doit, semble-t-il, le forcer à rétrograder.

Comment supposer en effet que les Boches supporteront le feu d'enfer que nous allons leur faire dans cet Ablain où nous les voyons circuler, dans ce Carency dont les abords s'offrent en cible magnifique à nos obus, dans ces ébauches de tranchées qui courent d'un village à l'autre et que nous prenons complètement d'enfilade? Comment imaginer qu'ils pourront s'installer à Angres, à Liévin, à Lens dont nous voyons les rues, les places, les monuments, dont nous comptons les

cheminées, dont nous allons pouvoir battre toutes les lisières?

Non, cette guerre, — qui nous a déjà montré tant d'étrangetés, — ne justifiera pas cette nouvelle gageure. Dans quelques jours, les ailes de la ligne de bataille dont nous constituons l'ossature auront progressé en s'appuyant sur nous, et ce sera bien le bout du monde si l'ennemi réussit un temps d'arrêt sur les hauteurs de Givenchy et Vimy qui, à l'est, sont perpendiculaires à notre plateau et le séparent de la plaine de Douai.

Telles sont, en cette journée, les vues de nos esprits simples, mais décidés : grande satisfaction du travail accompli; fierté de constater que le commandement en a mesuré la valeur, en déléguant le général de division pour venir, ce matin, accrocher quelques croix et quelques médailles sur la poitrine des chefs et des hommes de troupe; inébranlable confiance dans la reprise très prochaine du mouvement en avant, sus aux Boches, dans la libération de cette région industrielle dont c'est pitié de voir les richesses exposées à leurs sévices.

II. — LA FORTERESSE DE LORETTE [1]

IMMOBILISATION!

1er novembre. — Les généreuses espérances de l'infanterie se sont figées. La « course à la mer » s'est résolue par l'immobilisation de deux armées formidables, trop également parfaites dans leur organisation, dans leur commandement et dans leur obstination. La parole est à l'outil.

Notre plateau de Lorette commence à se hérisser d'ouvrages, sortis de la pioche des fantassins au fur et à mesure des combats enragés qu'ils livrent depuis un mois vers la Chapelle et vers Ablain.

Si l'on veut hiverner et « tenir le coup » dans les meilleures conditions possibles, il faut organiser, coordonner, synthétiser, parer, prévoir.

1. Journal d'un officier du ...e régiment du génie.

Du côté de la Chapelle, les événements d'hier ne sont pas très heureux.

Nous ne pourrons plus aller, en pèlerins curieux, visiter son clocheton branlant sur la voûte presque entièrement effondrée, ses murailles trouées d'obus et forées de créneaux, son enclos aménagé en réduit de défense, son vieil orme ébranché par la mitraille et qui, chaque nuit, présidait, solennel dans sa neutralité, aux luttes héroïques se livrant à son pied. L'ennemi nous en a chassés et le sort des armes n'a pas permis que nous nous y rétablissions, malgré les très vifs engagements de plusieurs nuits consécutives, dont témoignent encore les cadavres des nôtres restés sous les créneaux.

La première ligne tient ferme « à la haie », avec des tranchées qui la dépassent de 100 ou 200 mètres, et qui enserrent de très près la Chapelle, où l'on veut revenir... et où l'on reviendra !

Vers Ablain, c'est mieux.

Les pentes qui y descendent sont curieusement ravinées par des fonds abrupts. Et nos tranchées, en s'établissant au dos des éperons successifs, commandent très fortement l'ensemble du terrain.

Un artilleur a baptisé ces mouvements de terrain « les côtes de melon » ; ce nom semble devoir leur rester, et les dépeint assez exactement. La première en venant de l'ouest, et la plus importante de ces « côtes » par son relief, est un « grand éperon » qui s'allonge jusqu'aux premières maisons d'Ablain et les domine de très près. Il y a une huitaine de jours, le ...e régiment d'infanterie, le premier occupant du plateau, y a glissé d'abord quelques patrouilles, puis une section, et l'on entrevoit déjà un véritable petit « fortin » qui nous assure sur le village un excellent commandement.

Au nord, le plateau est séparé des bois de Noulette par une longue trouée, large d'un millier de mètres, jusqu'ici respectée par les deux partis.

La terre n'y est point remuée. Le jour, on n'y aperçoit aucun mouvement, car les mitrailleuses des deux camps tiennent toute cette zone sous leurs feux. La nuit, les liaisons s'y font, et les

« cuistanciers », — qui font chauffer leurs aliments dans les corons de Marqueffles, — s'y déroulent en longues files silencieuses vers la première ligne, où l'on attend « le jus » réconfortant, « le pinard » vivifiant et la « gnole » tonique.

A la Chapelle et au delà, les Boches ont remué la terre avec une activité que nous ne connaissons point encore.

On aperçoit déjà leurs tranchées continues qui traversent de part en part le haut des pentes remontant de l'invisible village de Souchez, et nos aéros rendent compte que de longs rubans de terre remuée, au tracé sinueux, indiquent à n'en pas douter des cheminements défilés allant de la localité à la première ligne. Mêmes constatations, là-bas, vers les pentes entre Ablain et Carency.

L'exemple agit sur nous par contagion : il vient à l'appui de théories connues, jusqu'alors négligées par notre fougueux tempérament, notre impatience d'agir, notre amour de grand air, mais dont la vérité devient l'évidence même. Nous aurons donc, nous aussi, notre réseau défensif établi et réalisé d'après un plan logique, avec des lignes de feu et d'abris, avec des gîtes pour les unités réservées, avec des « boyaux » pour les communications vers l'arrière, avec des magasins pour les munitions, avec des postes de commandement pour les officiers, avec des téléphones, voire même avec un petit « Decauville » !

Fantassins, sapeurs, mineurs, territoriaux, à l'œuvre !... Il n'y a pas de sottes gens parmi nous, donc pas de sot métier.

Au surplus, il est temps de se garantir, par une meilleure utilisation du terrain, contre les effets d'une artillerie lourde qui se révèle de plus en plus redoutable. Les hauteurs de Givenchy et de Vimy, les bois de Liévin et de l'Hirondelle, les maisons d'Angres, les corons de Lens sont des nids à canons, et plus rien n'est mystère pour nous : la course rapide et l'explosion miaulante des 77 (« les petits », comme disent nos hommes), la trajectoire sifflante, le claquement strident et la lourde fumée jaune-verdâtre du 105 (« les fusants »), le ronronnement sourd et le brutal éclatement noirâtre du 150 (« les marmites »), la marche d'approche majestueuse, qui roule tout là-haut dans le ciel, et le fracas volcanique des 210 (« les gros »)...

Ah ! ça n'est déjà plus rose maintenant de traverser le plateau. Si l'on est seul, les balles de la Chapelle vous gratifient de leur salut. Si l'on insiste, les 77 s'en mêlent. Si l'on est en nombre, « les fusants » et « les marmites » ont tôt fait de s'y joindre et alors, gare à la tranchée où l'on a tenté de se réfugier : « Qu'est-ce qu'elle prend ! »

Les artilleurs boches sont éduqués au kolossal. Ils n'ont aucun sens de la mesure, c'est entendu... mais il faut avouer qu'ils sont fameusement gênants. Allons jusqu'au fond de notre pensée, — et ne nous en veuillez pas, artilleurs, nos frères : pour le moment, ils nous sont très supérieurs et on les sent familiarisés avec les procédés spéciaux de cette guerre de position où notre armée a tout à apprendre. Ce n'est pas un aveu dont il faille rougir. Nous avons triomphé avec notre 75 à la bataille de la Marne. Nous trouverons notre revanche avec « la lourde ».

On s'y fait la main. Deux batteries de 120 long commencent à travailler dans le secteur, et, faute d'accoutumance sans doute, elles se montrent parfaitement inopérantes lorsqu'elles cherchent à « éteindre le feu » des pièces ennemies. Du reste, la possibilité de « museler » l'artillerie ennemie se révèle chaque jour, pour les deux adversaires, comme de plus en plus problématique.

La raison en est simple : on arrive, d'une part, à défiler à peu près complètement le matériel, étant donné que tout se commande au téléphone et que l'ingéniosité la plus élémentaire suffit à résoudre le problème. D'autre part, on enterre le personnel dans des abris, à cinq ou six mètres sous terre : en cas de « marmitage », on n'y met aucun amour-propre, on disparaît dans les tanières, on attend la fin de l'orage... et, s'il y a eu dégâts matériels, on y pare la nuit suivante par un prélèvement correspondant fait sur le parc.

Timidement, nous essayons aussi « les gros »...

Ablain a déjà reçu quelques bons 220 et nos « poilus », de leur balcon, se sont amplement réjouis en pensant que les Boches, dans leur fond, avaient dû « l'avoir sec ».

PROMENADES DANS LES TRANCHÉES

15 novembre. — Ça prend tournure. L'âme du sapeur commence à se dilater, et les fantassins, mieux abrités dans de bonnes tranchées, ont des pertes quotidiennes moins élevées. La première ligne sera bientôt continue... Non pas qu'il faille voir dans ce fait une éminente qualité d'organisation défensive, tout au contraire! La ligne continue est une erreur théorique, mais une nécessité pratique à peu près inéluctable. Pour le comprendre, il faut avoir vécu, quelques heures durant, avec nos héroïques fantassins qui vivent là, au nez de l'ennemi, des heures tragiques, toujours semblables dans leur monotonie, dans le danger encouru, dans le supplice de l'humidité, dans la saleté et la puanteur.

Or, la continuité de la première ligne est une sorte de palliatif à tant d'atroces inconvénients : elle transforme la tranchée en « salon où l'on cause ». Elle facilite la circulation des chefs et leur contact avec les hommes. Elle resserre cette impression du « coude à coude », essentiellement calmante et rassurante. Elle distrait. Elle permet une concentration des fusils et des baïonnettes, par des mouvements latéraux très rapides, face aux points menacés, et les desserrements indispensables, au moment des « marmitages » ajustés.

Notre tranchée face à Ablain, — quand elle aura réalisé cette continuité vers laquelle nos fantassins tendent si naturellement, — sera sur toute sa longueur un belvédère merveilleux et des plus intéressants. Elle est la « *great attraction* » du plateau, depuis que les pèlerinages à la Chapelle sont réservés aux Boches. On y vient en curieux, pour examiner Ablain en toute quiétude, à bonne distance, sans crainte de recevoir une balle dans sa jumelle, même si on risque son buste hors du parapet. En cherchant bien, en fouillant sous les arbres et dans les rues, on réussit à « en voir un » et, vite, on prend un fusil des mains de son voisin pour essayer de le « descendre ».

Et quelle chance si, juste à ce moment de la promenade, un 220 vient s'écraser au centre du tableau, volcanisant une part

du village, avec tout ce qu'elle peut contenir d'orgueil, de cruauté, de félonie teutonnes !

Cette tranchée a déjà son histoire et ses parrains, courant depuis « Mathis », au débouché sud-est des bois de Bouvigny, par « le grand Éperon », jusqu'aux « Arabes »...

Car il y est venu des Arabes, — oui, de vrais Arabes ! Le commandement avait un moment espéré avoir raison d'Ablain, — cet invraisemblable village d'Ablain qui « tient », à nos pieds, en dépit de toutes les prévisions, ce contre-sens tactique d'Ablain, ce trou infernal qui fait mentir tous les enseignements de notre pédagogie militaire, — et en avoir raison par un coup d'audace. Quelques spahis avaient été amenés à pied d'œuvre. Résolus, avec le flair qu'on leur connaît, en se glissant à la nuit le long des pentes, en rampant comme des couleuvres, en surgissant comme des suppôts du diable à la première grange rencontrée, ils avaient dispersé quelques Boches apeurés et réalisé une prise importante... une femme, une malheureuse femme atterrée et terrorisée !

Si bien que la « tranchée des Arabes », — la seule peut-être de tout le front, — a eu non seulement un parrain, mais une marraine...

Les promenades du côté de « la haie », en face de la Chapelle, sont beaucoup moins récréatives. Faut-il ajouter qu'elles ont moins d'amateurs?

La vie, de jour, y est rendue intolérable par un bombardement à peu près incessant, et dont la précision est certainement accrue par la présence de la haie, qui facilite les observations et le réglage.

La nuit, l'énervement se traduit de part et d'autre par une fusillade à peu près incessante. Les travaux d'aménagement du terrain sont très difficiles de ce fait. La pose des fils de fer en avant des tranchées est un si gros danger, que les fantassins et les sapeurs, mal entraînés à cette besogne, y vont à contre-cœur, et nous n'arrivons pas à constituer devant notre première ligne un obstacle passif susceptible de la mettre à l'abri d'un coup de main.

On est, au maximum, à 100 mètres de l'ennemi, et rien jusqu'ici ne nous a habitués à l'idée qu'on en arriverait presque à se jeter des pierres ! Sinon des pierres, du moins des

« grenades » et des « bombes », comme au temps jadis...

Ce pas est fait : depuis quelques nuits, des groupes de Boches sortent de leurs tranchées, là où elles sont le plus rapprochées des nôtres; ils s'avancent à pas de loup dans l'obscurité et, lorsqu'ils sont à une vingtaine de mètres, ils se dressent, lancent leurs bombes, qui n'atteignent généralement pas nos parapets, puis s'éloignent en courant.

Ça, c'est tout de même le comble ! Cette guerre, ce sera donc l'histoire militaire en raccourci, avec le fin du fin du progrès, mais aussi avec le retour aux procédés d'antan les plus primitifs, les plus grossiers,.. pourquoi pas « le couteau », alors?

— Naïf qui s'en étonne, nous répondra-t-on ! N'aviez-vous donc pas lu, sur le vif, le livre de la guerre russo-japonaise?

Les Français ne sont point si orgueilleux qu'on l'a dit.

Ils font leur *meâ culpâ*.

Et demain, ils auront des grenades.

Ils vont lentement (qui l'eût cru?), mais sûrement.

Voyez : nous avons nos tranchées, et on commence à savoir les faire. Un long boyau, un peu incertain dans son tracé, très insuffisant comme profil, se creuse vers la crête, au rebord sud du plateau, et peut-être que, bientôt, on pourra aller, les mains dans les poches, jusqu'à la première ligne, en plein jour. A droite, il pousse une bifurcation vers le grand Éperon et, — en se baissant un peu, par exemple, — on peut déjà aller faire une visite à la section qui surplombe Ablain. Au milieu du plateau, — vers cette « baraque » en planches goudronnées où les obus ennemis pleuvent dru, car ils la prennent pour un observatoire d'artillerie, — quelques tranchées de deuxième ligne s'ébauchent... oh, bien discrètement encore ! mais enfin, le principe y prend pied, et la nécessité d'avoir une ligne de repli frappera bientôt d'évidence même les plus aveugles. Sous bois, plus en arrière, les abris d'infanterie et d'artillerie se multiplient : les premiers, auprès des pièces, à l'épreuve des obus ; les seconds, dispersés en « village nègre », plus soucieux encore d'offrir un couvert contre les intempéries que contre les hasards d'un « marmitage »... hasards bien négli-

geables à cette distance de l'ennemi et sous le couvert des bois, pour qui revient de la première ligne !

Nécessité fait loi. Le besoin crée l'organe. Les corvées générales s'organisent. Puisqu'il n'y a pas d'eau sur le plateau, on en monte. Un dépôt de matériel du génie se monte peu à peu ; les premiers rails du Decauville se posent.

Le service de santé se plie aux exigences de la situation. Les brancardiers s'habituent à faire, la nuit, sur un terrain glissant et parsemé d'embûches, au travers de risques qui ne cessent jamais, le si pénible et si méritoire transport des blessés, poussant très en avant leurs relais et leurs postes de secours, jamais sourds aux appels et bien souvent sacrifiés eux-mêmes.

Les cimetières se multiplient, hélas ! Il s'en crée partout, au fur et à mesure des besoins, et les besoins ne manquent pas : au revers des tranchées, dans des conditions d'ensevelissement précaires, et avec cette seule oraison funèbre des camarades qui n'ont pas le temps d'en dire plus long : « pauvre type ! » ; — au milieu du plateau, partout où gît un corps qui n'a pu être abordé de jour, et que quelques fantassins charitables viennent à la nuit pousser dans le trou d'obus le plus voisin, recouvrir de quelques pelletées de terre, honorer de deux branches assemblées en croix et d'une bouteille renfermant le nom grossièrement crayonné sur une feuille de calepin ; dans le bois, auprès des postes de secours de combat où les blessés graves ont afflué si nombreux qu'il a été nécessaire d'enterrer sur place un grand nombre de ceux qui expiraient en arrivant ; près du chemin de la Forestière, avant d'entrer sous bois, pour tous ceux qu'il a été possible de recueillir, d'identifier, de transporter, d'entourer de respect et de religieuse pitié.

UN EMBRYON DE DOCTRINE

15 décembre. — Depuis un mois, les affaires se sont corsées. Le plateau de Lorette est devenu à peu près inhabitable, tant l'excitation de l'ennemi s'y manifeste en permanence et de la façon la plus désagréable qui se puisse imaginer.

Remontant d'Ablain, une attaque, — dont il faut recon-

naître la vigueur et l'audace, bien qu'elle soit à courte portée, — a atteint le nid d'aigle bâti par nous à l'extrémité sud du grand Éperon, y a pris pied et s'y est maintenue malgré tous nos efforts : nous ne tenons donc plus que le milieu de cet éperon, et les défenseurs d'Ablain se sont en partie dégagés de notre étreinte.

La Chapelle est devenue un volcan...

Elle n'existe plus, car nos obus ont achevé de l'arraser, mais son âme — momentanément aux mains du diable — semble présider aux destinées de la bataille : sur ses ruines, — ou plutôt sous elles, — s'est organisé un véritable réduit, une forteresse en raccourci ; les ordres à l'artillerie qui nous écrase en émanent, les incessantes petites attaques partielles en débouchent, les « minenwerfer » qui lancent sur nos tranchées des projectiles brisants d'un nouveau mode nichent à proximité, les lanceurs de grenades y ont certainement leurs dépôts... bref, c'est un épouvantail !

Au nord et au sud de cette Chapelle, le terrain offre certainement à l'ennemi des ressources incoupçonnées pour s'abriter contre nos coups, sinon sa propre existence ne serait pas tenable et notre artillerie lourde de 220 ou de 155 Rimailho (C. T. R.) lui infligerait des pertes inacceptables, car elle commence à savoir travailler !

Mais, au fait, le garde-chasse des bois de Bouvigny avait dès le début signalé la possibilité pour l'ennemi de masser des troupes dans deux grands « ravins » qui sillonnent, à hauteur de la Chapelle, les flancs nord et sud du plateau, — le premier descendant dans la direction de la route d'Arras vers le « Bois Carré », le second, s'abaissant sur l'invisible quartier de l'église d'Ablain... Un examen plus approfondi de la carte a permis récemment d'apprécier l'exactitude de ces informations : et maintenant « on sait ».

On sait que les Boches laissent le moins de monde possible dans leurs ouvrages de la Chapelle, protégés contre les coups de main par des réseaux de fils de fer beaucoup plus consistants que les nôtres, et gardés par de nombreuses mitrailleuses. On sait qu'ils se nichent dans des abris profonds, — en ce mystérieux « Fond de Buval », comme on a appelé la dépression de terrain qui descend vers le « Bois Carré », — ou au

revers de la « Blanche Voye », dont la piste gagne Ablain sur les pentes nord d'un mouvement de terrain analogue à celui du « grand Éperon ». On sait que ces abris bravent le tir de notre artillerie, car ils s'enfournent dans des talus où les obus même les plus puissants ne pourraient pénétrer qu'avec la faculté miraculeuse de se retourner et d'éclater face en arrière dans la dernière partie de leur trajectoire. On sait enfin, — car cela frappe d'évidence, — que les Allemands, à cette date, nous dépassent de cent coudées pour la pratique raffinée de cette guerre de positions, et que, si on les laisse faire, ils dresseront là devant nous des portes de fer qui ne nous laisseront plus passer.

Conclusion : il faut attaquer.

Le souvenir de la Marne revient à tous les esprits. La Marne a été de l'impossible réalisé. Et la France n'a pas le droit aujourd'hui de s'infliger le supplice de l'hivernage, de renoncer à priori à la rupture de ces barrières qui se dressent devant elle, de déclarer qu'une chose lui sera impossible !

En ce moment, le placement des troupes s'exécute en vue de l'attaque. Une importante concentration de pièces de siège se réalise vers l'arrière. Les fantassins sont mis au pied du mur qu'il faudra franchir. Et de quel mur !...

Mais avons-nous, pour réussir, une doctrine d'attaque?

On le croit, et non sans quelque raison.

La guerre de campagne est devenue de la guerre de siège : on a fait venir des pièces de siège, et elles sont là, — largement approvisionnées, pense-t-on, — pour ouvrir la brèche.

Les fils de fer? Ils sont évidemment très gênants... Mais tout porte à croire qu'ils seront au moins partiellement bouleversés au cours de la préparation d'artillerie, et d'ailleurs, — des expériences récentes l'ont prouvé, — des tirs méthodiques de mitrailleuses, se greffant sur l'effet des obus, contribueront à les annihiler.

L'artillerie ennemie? On ne la détruira pas, c'est entendu : mais nos 75 mèneront sur ses servants un tel train d'enfer qu'ils ne pourront plus servir leurs pièces au moment où l'infanterie se portera en avant.

On n'est pas si loin de la guerre de mouvement qu'on soit

obligé d'en oublier complètement les enseignements : nos troupes de première ligne agiront comme une forte avant-garde qui se jettera rapidement, résolument, brutalement sur ses objectifs ; — une artillerie sur roues, massée dans un pli de terrain à proximité des routes, se tiendra prête à marcher sur leurs traces et à couronner les hauteurs qu'elles auront conquises ; — des réserves, préablement disposées en un emplacement défilé aux vues, assez loin de la ligne d'assaut pour ne pas recevoir les coups longs, seront portées en avant au second acte, après la crise d'avant-garde, prêtes à exploiter le premier succès, à gagner sur les ailes pour faire tomber les flanquements ennemis.

Puis, « le mouvement » reprendra ses droits...

L'ATTAQUE DU 17 DÉCEMBRE

20 décembre. — Le combat dure depuis quatre jours, mais hélas ! on sent qu'il touche à sa fin. Nos fantassins, — nos chasseurs surtout, — ont été héroïques dans leur élan et dans leur résistance. Nos sapeurs les ont accompagnés jusqu'aux tranchées conquises, aux prix de lourdes pertes. Nos canons ont beaucoup tiré. Mais nos artilleurs ont encore des progrès à faire.

L'attaque s'est déclenchée le 17, à 13 h. 10.

Elle avait été préparée par trois reprises de tir d'artillerie lourde et de campagne, séparées par des repos de vingt minutes. Les mitrailleuses tiraient pendant les repos, pour contribuer à la destruction des fils de fer.

Pendant ce temps, les premières lignes françaises étaient gorgées par les bataillons d'attaque, prêts à bondir, impatients de montrer leur enthousiasme. Mais quelle boue, quelle horrible boue ! Et quelle angoisse de se demander si, dans ces terrains détrempés, glissants, coupés de trous d'obus et de flaques d'eau, les lignes d'assaut pourraient seulement se mouvoir !

Une grande impression de force s'était dégagée de cette pré-

paration, émanant à la fois du bruit assourdissant qui l'accompagnait, de la projection de terres et de matériaux qui en montrait les effets redoutables, de l'activité des batteries ennemies qui recherchaient les nôtres pour les forcer à suspendre un tir aussi affligeant : nos artilleurs étaient « au point » comme aptitude au tir de préparation sur objectifs fixes.

L'infanterie est « sortie » courageusement et résolument de ses tranchées...

Ah! qui mesurera jamais la prodigieuse dose d'héroïsme, d'abnégation, de sacrifice à l'idée de devoir, d'empire sur soi-même, de courage surhumain que contient un tel geste? C'était la première fois qu'on le tentait pour une opération d'envergure, et l'anxiété étreignait tous les cœurs. Il avait été décidé qu'on « sortirait » à la fin de la troisième reprise d'artillerie, sans que nécessité ait été faite de se conformer, à la seconde, à une indication d'heure inéluctablement fixée d'avance : car, logiquement, chacun ne doit-il pas rester maître de son commandement de « en avant », — au vu et su des battements de son cœur, au mieux des circonstances de terrain, au jugé des effets de destruction réalisés sur ce terrain par les obus amis?

Les unités d'attaque ont donc débouché « vers » 13 h. 10, les unes un peu plus tôt, les autres un peu plus tard.

Quel spectacle !

Sur les premières fractions sorties, le feu ennemi s'est concentré aussitôt : le « pac-pac-pac » des mitrailleuses, — les « boum-tzing » des 77 arrivant par rafales serrées, — les « crrrac » des « 105 fusant », — les « bâoummm » des « grosses marmites. »

Nos petits héros marchaient quand même, mais quels vides dans leurs rangs !

Alors, sur les autres fractions, — celles qui avaient légèrement différé leur mouvement, — la terreur et l'horreur d'un pareil spectacle s'ajoutaient à l'effroi des coups : quelques-uns hésitaient, les officiers multipliaient leur exemple et tombaient plus nombreux, l'élan et la cohésion de l'assaut étaient déjà moindres...

D'autres, dont le retard était plus important, s'en trouvaient

figées, surprises sur leurs propres tranchées par de véritables « barrages » d'obus et de gerbes de mitrailleuses, clouées par l'épouvante de la situation...

Quelques tranchées ennemies ayant été enlevées et occupées par les plus braves, notre ligne, — qui n'avait pas réussi à progresser d'un bloc, — s'est établie à partir de ce moment avec un tracé fantaisiste, sinueux, imprécis, impossible à discerner dans le tumulte de la bataille. Et nos artilleurs, qui avaient reçu mission « d'appuyer l'attaque » au fur et à mesure de ses progrès, ont accentué leurs salves en les allongeant, un peu au jugé, ne voulant pas rester inactifs en dépit de renseignements incomplets, malgré la rupture de presque toutes les communications téléphoniques.

Qui saura dire les difficultés des nouvelles méthodes de tir, la souplesse que doivent acquérir nos canons lourds, la maniabilité dont il faudra doter à l'avenir les trajectoires d'accompagnement de nos 75, les procédés perfectionnés par lesquels il faudra réaliser « les liaisons » au plus fort de l'orage?

Il n'y a point place ici pour la critique. Et si ces notes devaient porter un nom, ce serait celui de « genèse », car elles naissent sous la plume en un monde nouveau, où tout est à apprendre, en pleine évolution « d'adaptation », chaque jour apportant d'autres lumières, chaque fait éclairant d'autres vérités, chaque combat préparant ceux du lendemain.

Les impulsifs n'ont pas droit à la discussion. L'avenir de notre campagne est pour ceux qui sauront raisonner froidement, demeurer impassibles sous les échecs, se redresser méthodiquement sous la main de fer qui aura fait un moment courber leur front, pour ceux qui voudront museler leur amour-propre, taire des scrupules hors de saison d'humanité ou de compassion, mécaniser les âmes comme les corps, plier les esprits comme l'acier aux exigences de la Force !

Sans doute, il reste là, — entre les tranchées boches que nous avons partiellement reperdues dans la rafale et celles que nous venons d'établir à leur contact immédiat, depuis trois jours, — il reste là des témoignages lugubres de notre impuissance d'hier... Mais le pays honnirait celui qui conclurait à l'inaction, au lendemain d'une entreprise de libération non suivie de succès.

Demain, l'attaque revêtira une forme mieux « adaptée ». Il y aura plus de canons et plus d'obus. On tapera plus fort et plus longtemps. Les communications du commandement seront aménagées avec toutes garanties de fonctionnement. Les troupes d'attaque seront réparties en plusieurs parallèles successives, afin de se suivre et de se soutenir en vagues échelonnées. Elles auront des abris plus profonds, pour que le contre-marmitage les laisse indemnes. S'il le faut, on ira jusqu'à leur fixer une seconde précise de « sortie », afin d'éviter les inconvénients constatés, de mécaniser l'assaut, d'entraîner les faibles et les hésitants, de disperser « les parades » de l'ennemi, de l'abrutir sous la surprise. La préparation et l'accompagnement de l'attaque par les canons feront l'objet de réglementations méthodiques, également serrées, si besoin, à la seconde et au mètre près. Les réserves seront à pied d'œuvre et le commandement sur place, pour apprécier à la vue l'opportunité de leur engagement. La doctrine d'attaque trouvera son assiette.

L'HIVERNAGE ET SES VARIÉTÉS

15 janvier 1915. — L'hivernage se poursuit, particulièrement rigoureux sur notre désert, où le couvert des bois n'existe plus, où les gourbis des villages nègres sont d'un maigre confort, où les relèves sont longues et éreintantes. Le « mal des tranchées » sévit : pour éviter ces terribles gelures de pieds, le commandement a prescrit la fréquence des relèves.

Elles sont en ce moment quotidiennes. Tous les soirs, des compagnies cheminent de l'arrière vers l'avant, et d'autres de l'avant vers l'arrière, cortèges funèbres jamais interrompus.

Rien n'est comparable à la relève, un soir de pluie.

Dès le départ du « gourbi », les vêtements sont imprégnés d'humidité et maculés de boue. Les mains, tachées d'une terre visqueuse, en font à chaque empreinte un lourd dépôt sur l'acier ou le bois du fusil. La baïonnette s'engorge de rouille dans son fourreau. La boule de pain se ramollit, et reproduit les caractères d'imprimerie volés au journal dont on l'a jalousement enveloppée. Les pieds, — les pauvres pieds, — font

un navrant « flic-flac » à chaque pas d'un brodequin percé de part en part. Brrr, qu'il fait donc froid sur les genoux ! Le passe-montagne et le cache-nez, qu'on ne veut pas quitter « quand même », distillent avec art les gouttes glaciales qui tombent dans le cou.

Noir comme dans un four. On marche, on glisse, on tombe, on se relève en jurant, on a perdu la file, on se fait pousser, bousculer, on saisit pour ne plus se perdre la courroie de charge de l'homme qui précède, il vous rejette d'une bourrade. Qu'il fait donc chaud dans ce boyau ! Chute à droite, chute à gauche, un fil téléphonique vous prend à la gorge, une planche en travers vous accroche le pied, et on se fait encore dire par le sergent qu'on ne va pas assez vite. Ce n'est plus un soldat, c'est de la boue qui marche... et parfois de la boue sanglante — un blessé — arrivant en sens inverse, qu'on heurte sans pitié, car la circulation est obstruée. Enfin, la tranchée. C'est idiot, cette fusillade, qui n'arrête pas...

« 7e escouade par ici... » Les caporaux se passent la consigne en grommelant, les hommes se frottent les dos et les ventres dans ces trous vraiment trop étroits pour recevoir ainsi double courant, les fusées qui veulent bien encore partir malgré l'averse éclairent ce lamentable tableau ; ceux qui ont fini s'en vont, loqueteux et sordides, grelottants, harassés ; ceux qui restent, guère plus brillants, s'aménagent un semblant de toit avec un coin de toile de tente, avec un peu de glaise amassée sur quelques brindilles, les plus veinards avec un fragment de tôle qui traîne dans la boue ou avec des planches arrachées par le bombardement du jour à un abri d'officier sommaire et misérable.

Non, personne ne se fera jamais l'idée de ce que peut être une relève, un soir de pluie !

Il y a des secteurs où la nuit est un repos après les transes et les fatigues de la relève. Ce n'est pas celui de Lorette... Le jet des grenades, des bombes et des torpilles aériennes est devenu la règle. Sans arrêt, l'obscurité retentit du claquement sourd des premières et des formidables détonations des secondes.

Quand il fait jour, au moins, on a pris l'habitude de regarder

le ciel et des guetteurs poussent en temps utile le cri de : « gare la bombe », renouvelé d'antan. Mais la nuit !... rien à faire qu'à subir, à attendre que l'épée de Damoclès brise son fil, à « encaisser ». Une seule de ces torpilles, quand elle tombe dans la tranchée, — chose heureusement assez rare car leur tir est très irrégulier, — vous écrase cinq ou six hommes sous leur abri... sans qu'ils aient entendu ni le bruit du départ, ni le sifflement d'approche, comme cela se passe pour les marmites.

Ces projectiles sont particulièrement nombreux en ce moment. La vie de nos tranchées en est littéralement empoisonnée. Ils sont la terreur de nos hommes.

Par représailles, nous nous adaptons cette nouvelle surprise : nos « crapouillots » de l'esplanade des Invalides ont été réquisitionnés et ils crachent sur la tranchée boche les vieilles bombes de 15 que nous avions vues près de ces mêmes Invalides, rangées en pyramides ; on a déjà perfectionné cet engin rustique et primitif, il lance aujourd'hui des explosifs plus efficaces ; et nous allons pratiquer aussi la « torpille aérienne », sorte de gros obus monté sur un manche de bois, garni d'ailettes, projeté à deux ou trois cents mètres par un « tube-canon » rudimentaire où brûle un peu de poudre noire.

Mais il faut lutter contre le fantassin, pour actionner ces outils barbares, dont il redoute le voisinage. Car le Boche est mieux outillé, sur ce chapitre, et nos faibles représailles amènent de la part de ses « minenwerfer » un redoublement d'activité généralement néfaste pour nos premières lignes.

L'infanterie s'est appliquée avec une ardeur résolue à dresser ses « grenadiers ». Elle en a compris toute l'utilité et ce genre de sport intéresse les hommes.

Déjà la silhouette du « grenadier » nouvelle mode devient classique dans les feuilles illustrées : un grand gaillard, bien planté sur ses jambes, le regard allumé, le geste large et rapide, vivante reproduction d'audace et de témérité, populaire parmi ses camarades et redouté du Boche...

Il a d'abord utilisé la petite grenade ronde de l'ancien temps, sortie du magasin d'antiquités de nos forteresses ; vexé de ses innombrables ratés, il s'est montré tenace malgré

tout à supporter une lutte à armes très inégales. Il la dédaigne maintenant, lui préférant de beaucoup la « grenade anglaise », qui contient un bon explosif tout neuf, qui est bien en mains et qui ne rate pas... à condition que le carton du détonateur ne soit pas trop imprégné d'humidité. Les modèles varient à l'infini : ne va-t-on pas jusqu'à collectionner, chez tous les limonadiers du front, la petite bouteille-bille pour eau gazeuse, qu'on remplit de cheddite blanche, qu'on arme d'un détonateur et qu'on répand dans les tranchées comme « deux sous de lait » pour les poilus? Ceux-ci ne lui témoignent pas, au demeurant, un grand enthousiasme.

Quoi qu'on fasse, on n'arrive pas encore à la généralisation de l'emploi des grenades. Les escarmouches se bornent à des luttes de petits groupes d'hommes en « têtes de sapes », autour des chantiers de pose de fils de fer et dans les éléments de tranchées très rapprochées, celles surtout qui sont communes aux deux camps et où les « postes d'écoute » ne sont séparés que par une vingtaine de mètres allant d'un « barrage » à l'autre.

On en est là, en effet ! Depuis les attaques du 17 décembre, comme résultat des assauts et des contre-assauts, on cohabite avec les Boches : il n'y a plus une ligne française et une ligne allemande nettement démarquées, mais un enchevêtrement inextricable, des tranchées communes et grossièrement compartimentées par des barricades de sacs à terre, des boyaux allant des unes aux autres et où les postes d'écoute, nez à nez, se fusillent à bout portant, se démolissent à coups de grenades, s'insultent à la voix, parfois même se bousculent à coups de crosse.

L'artillerie, dans ce dédale, n'arrive plus à discerner les siens, et, sur la ligne de feu proprement dite, l'opiniâtreté de la lutte se manifeste surtout « à la grenade ». Et ce n'en est pas plus drôle !

Depuis le 17 décembre, il n'y a plus eu d'action d'ensemble importante. Toutefois, ce qui vient d'être dit montre bien que la bataille a continué tous les jours : pas le moindre chômage pour soigner ses blessés et enterrer ses morts, des pertes quotidiennes variant de dix à quinze hommes par bataillon

(c'est-à-dire de trente à trente-cinq pour l'ensemble des troupes occupant ce terrible plateau), aucune interruption dans le bruit des bombes ou des obus, tel est le bilan ! Quelle armée, au cours de quelle guerre, a jamais connu des conditions pareilles?

Il est inutile de rappeler le lot de l'infanterie dans cette contribution quotidienne au combat, au travail et à la mort.

Gloire, gloire, gloire à elle!

L'artillerie a ses mérites, qu'il ne faut ni contester ni exagérer. Il ne faut surtout pas dire que c'est elle qui mène ou qui mènera jamais la bataille, c'est faux. Mais elle y joue un rôle important. Elle a préparé et accompagné des attaques, de façon insuffisante, mais elle a réfléchi aux moyens d'agir avec plus d'efficacité.

Elle contrebat les canons ennemis, lorsqu'ils nous font subir des pertes, et il arrive qu'elle obtienne quelques résultats utiles : à vrai dire, c'est rare, tout au moins jusqu'à maintenant.

Elle entretient sur les tranchées ennemies un tir de démolition méthodique, elle coupe les boyaux les plus fréquentés, elle arrose les zones où des mouvements de troupes sont signalés, elle bombarde quelquefois les villages, — ceux du moins où l'on pense que la population française a été en grande partie évacuée, — elle tire systématiquement la nuit sur les itinéraires de relève : toutes besognes très utiles, auxquelles elle se prête à souhait.

Elle enveloppe de beaucoup de fumées blanches les avions ennemis qui survolent nos lignes : la vulnérabilité de ceux-ci reste infime.

Et surtout, — c'est là son rôle capital en période d'hivernage, — elle déclenche ses « tirs de barrage » lorsque l'ennemi prononce quelque attaque. Il faut arriver, quelles que soient les sinuosités de la première ligne, à la masquer sur tout son front, en cas d'attaque, par une infranchissable barrière d'éclatements. Les artilleries très avisées réussissent ce tour de force avec une maîtrise vraiment surprenante et il existe des secteurs où l'ennemi a renoncé depuis longtemps à « sortir », car, toutes les fois qu'il l'a tenté, il a été « salué » avec une telle violence que ça lui a coûté trop cher.

Ces fonctions très diverses exigent de nos batteries une

vigilance jamais démentie : les pièces sont toujours en position, les servants toujours près de leurs pièces, les officiers toujours près des servants. Matériel et personnel subissent de ce fait une fatigue considérable, dont il faut savoir tenir compte pour attribuer à cette arme tout le mérite qui lui est dû.

Il est nécessaire de ménager nos artilleurs, d'épargner leurs canons et de les réparer quand ils souffrent, car, au jour venu des grandes offensives, ils auront à réaliser des prodiges d'habileté, d'endurance, de précision, de souplesse et de rapidité.

Nous ne savons pas encore au juste ce que « rend » l'aviation. La saison ne lui est pas propice. Les reconnaissances n'ont plus autant d'intérêt que dans la guerre de mouvement. Les procédés du bombardement ne sont pas assez puissants pour être sérieusement pris en considération.

Son avenir est dans sa collaboration avec l'artillerie. Elle s'y dresse. A l'aide d'un code de signaux (fusées, banderolles, virages, etc...), nos appareils donnent déjà des indications précieuses pour les réglages.

Autre utilité, également considérable : la photographie.

Les clichés rapportés et développés en quelques heures par nos aviateurs permettent au service géographique des grands états-majors de tenir à jour la carte des organisations ennemies dans leurs moindres détails, et c'est là une aide précieuse aussi bien pour l'infanterie que pour l'artillerie.

Quant à la sape, — la bonne vieille sape, honnie et conspuée avant la guerre, — elle triomphe ! Elle se manifeste sous toutes ses formes : la sape volante, la plus audacieuse, qui s'exécute à découvert, de nuit, à hauteur de la première ligne ou même en avant, tout le monde en chantier, les outils mordant le sol en vitesse et les travailleurs s'enterrant pour échapper aux coups ; — la sape pied à pied, prudente par nécessité, où le piocheur et le pelleteur s'avancent d'un geste hardi à la barbe de l'ennemi, toujours invisibles, mais souvent touchés cependant par la balle, la grenade ou le shrapnell qui visent la terre rejetée au bord du trou ; — la sape des territoriaux qui, plus en arrière, se dévide en longues traînées et laborieusement, méthodiquement, minutieusement, vous perce en une nuit des deux ou trois cents mètres de « boyaux » ou de « parallèles

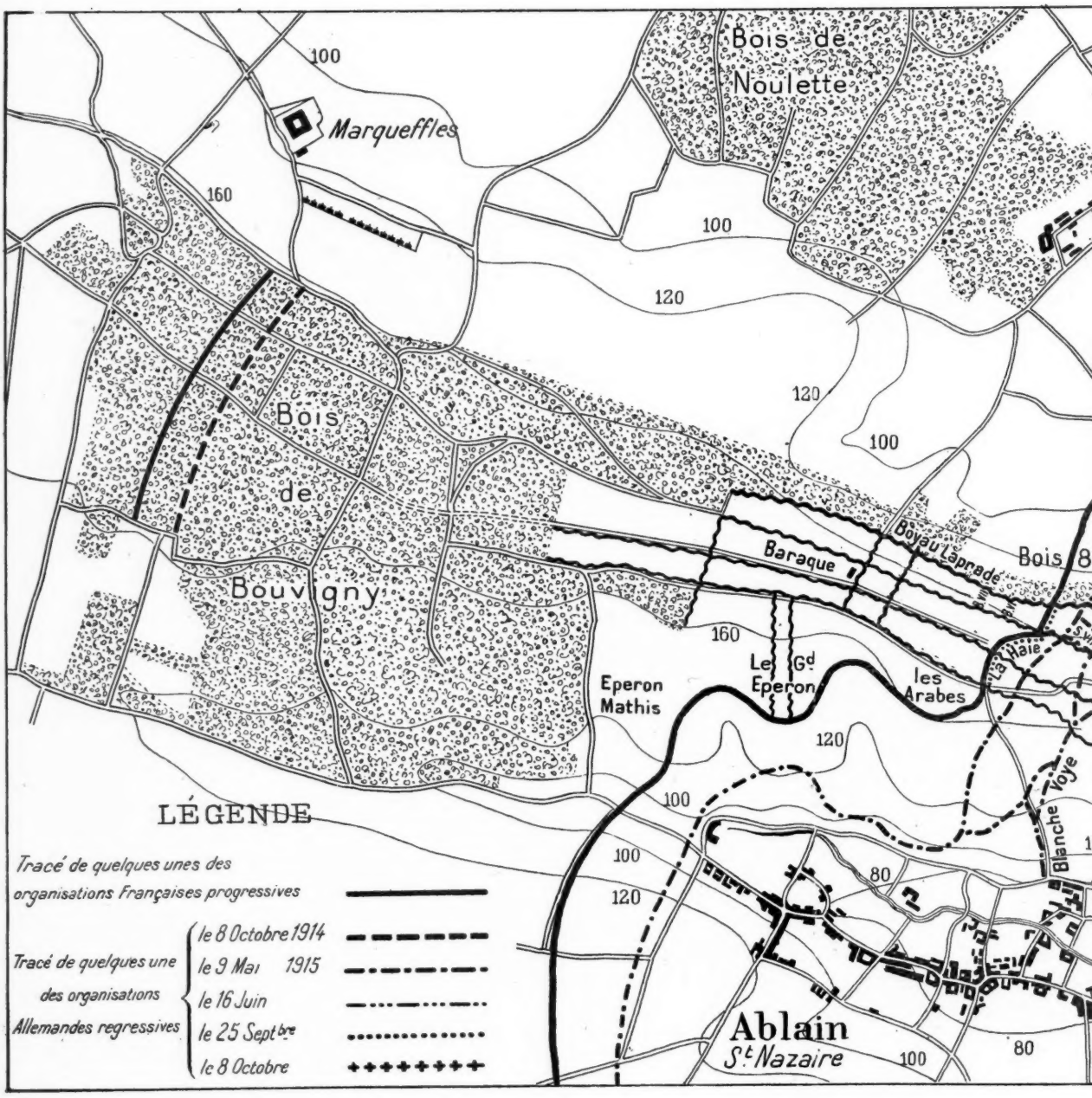
de soutien »; — la sape des mineurs qui entre sous le parapet, descend en galerie, gagne dix ou douze mètres de profondeur et prend son point de direction sur la tranchée boche qui doit sauter.

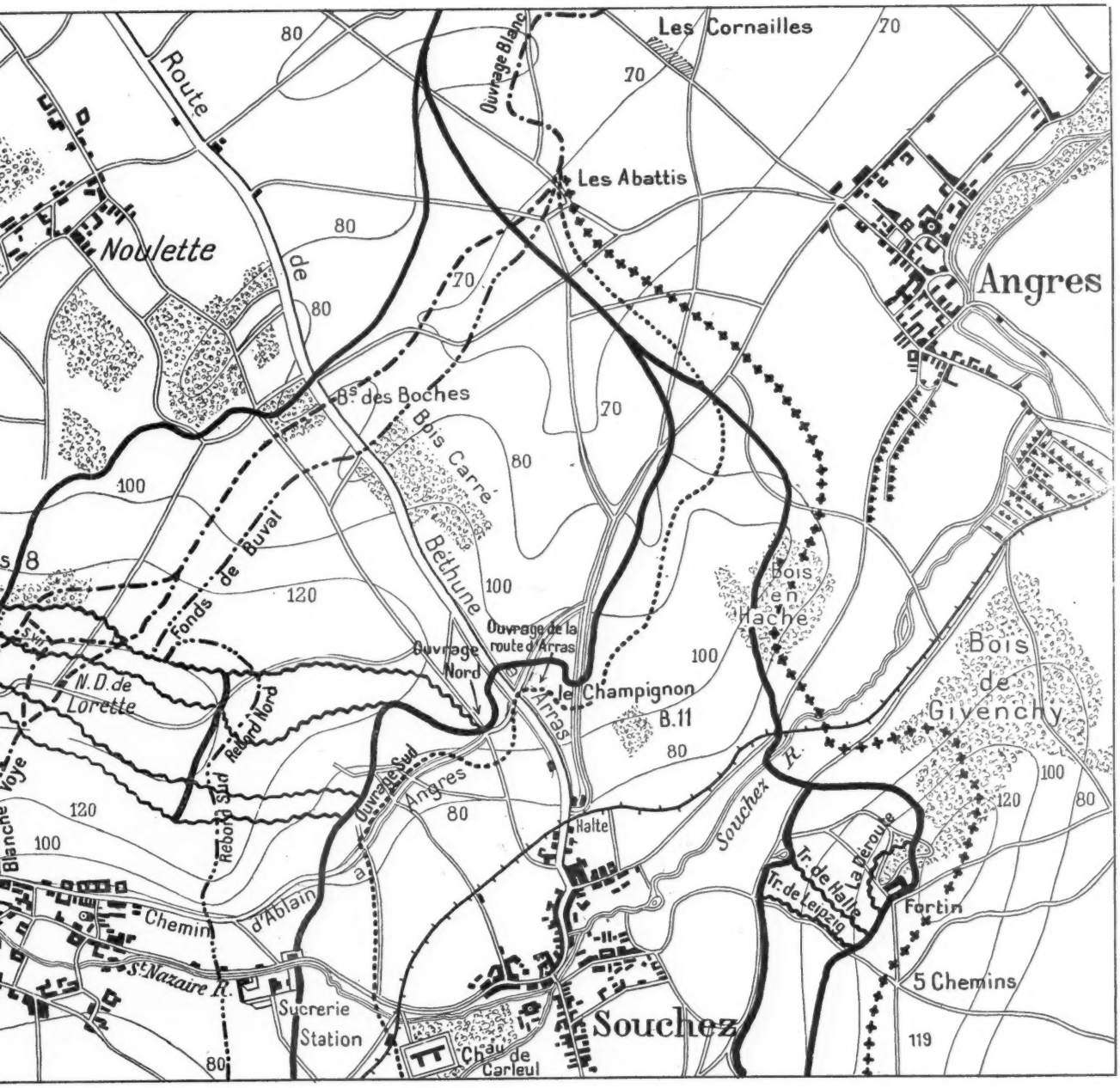
Nous sommes maintenant aussi actifs que les Allemands sur ce terrain. Notre plateau, en deçà de « la haie », se laboure dans tous les sens de tranchées et de boyaux, avec le parrainage des officiers qui en ont dirigé l'exécution, des gradés morts à la tâche ou celui, plus modeste, des chiffres et des lettres de l'alphabet.

Sillons de mort pour la moisson de gloire !

(A suivre.)

HENRI RENÉ


Bois de Noulette
Marqueffles
Bois de Bouvigny
Baraque
Boyau l'Aprade
Bois 8
Le Gd Eperon
Eperon Mathis
les Arabes
La Haie
Blanche Voye
Ablain St Nazaire
100
160
120
80
LÉGENDE
Tracé de quelques unes des organisations françaises progressives
Tracé de quelques une des organisations Allemandes regressives
le 8 Octobre 1914
le 9 Mai 1915
le 16 Juin
le 25 Septbre
le 8 Octobre


Les Cornailles
Ouvrage Blanc
Route
de
Les Abattis
Noulette
Angres
Bs des Boches
Bois Carré
Béthune
Fonds de Buval
Bois en Hache
Ouvrage de la route d'Arras
Ouvrage Nord
Le Champignon
B.11
Arras
Bois de Givenchy
N.D. de Lorette
Rebord Nord
Rebord Sud
Ouvrage Sud
Angres
Souchez R.
Halte
Voye Blanche
Chemin d'Ablain
Tr. de Halle
Tr. de Leipzig
La Peroute
Fortin
5 Chemins
St Nazaire R.
Sucrerie Station
Souchez
Chau. de Carleul
80
70
100
120
119

LA DOUCE ENFANCE

DE THIERRY SENEUSE [1]

V

Bannissant les contraintes et comme délivré, Thierry, dans l'élan de sa tendresse, s'abandonnait tout entier. Au cours de leurs entretiens, l'oncle, avec d'infinies précautions, se penchait sur la fragile intelligence pour assister à son éveil qu'annonçaient des appels mystérieux. La singulière précocité de Thierry enorgueillissait trop ce vieillard — qui n'avait pas eu d'enfants — pour lui causer la moindre alarme; et c'est avec une joie sans mélange qu'il vit s'épanouir tour à tour chez le petit les fleurs précieuses du sentiment. Lyrique, il les comparait à ces violettes, à ces anémones d'avril qui, du sol engourdi, pointent et se déplient l'une après l'autre, tièdes et ingénues, expressives ou parfumées. Dans les remarques malicieuses et les curiosités charmantes de son neveu, l'oncle s'enchantait de reconnaître successivement toutes les jolies et nobles parures de sa race. Et, transporté d'enthousiasme, il résolut de se consacrer tout entier à faire de Thierry un vrai Seneuse. Digne de l'aïeul, cet enfant serait un jour, à Reims, le défenseur de la jeune République qui venait de

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 février 1916.

naître. Avec quel soin le fils du Conventionnel allait cultiver dans ce cœur vierge le double et magnifique amour de la terre natale et de la Révolution !

Pour demeurer le seul guide du petit, Georges-Jacques refusa de faire appel à une gouvernante : il redoutait la faiblesse, l'incertitude des femmes, lesquelles « pensent toujours à des curés ». Patiemment il enseigna l'orthographe, le calcul, les connaissances usuelles. Deux années passèrent, et quand Thierry fut d'âge d'entrer en huitième, il ne l'envoya pas à ce vieux collège où jadis lui-même avait goûté tant de fortes amertumes. A coup sûr, il respectait l'Université. La discipline militaire, l'uniforme, et jusqu'aux roulements du tambour séduisaient en lui le patriote, et son civisme classique était encore flatté par l'égalité des soins donnés au pauvre comme au riche. Mais, dans une de ses contradictions familières, le dantoniste se montrait l'ennemi de l'éducation en commun : il trouvait dangereux de prodiguer une même nourriture à tant d'âmes diverses, de tenir peu compte des dons personnels, de trop mépriser l'imagination. Et le vieux docteur ès lettres reprit son *De Viris* et son *Jardin des Racines grecques*.

Les leçons se donnaient dans le cabinet meublé à la fin du Directoire, selon le goût de l'époque. Sur la ceinture du bureau et des consoles filaient des ciselures de Thomire; des danseuses entouraient des autels fumants, et des cortèges de triomphe se déroulaient sous le vol de longues victoires. Derrière les grillages des bibliothèques, les basanes de la Restauration alternaient avec les maroquins du XVIIIe siècle parés de fleurons agrestes; çà et là un volume en habit janséniste semblait s'isoler dans sa pensée intérieure, tandis que, plus loin, des fers romantiques étiraient une ogive flamboyante. Sur le trumeau de la cheminée, au sein de nuages, l'abbé Raynal, plus grand que nature, foulait aux pieds l'Idolâtrie, et tendait d'un geste noble son manuscrit de l'*Histoire des Religions de l'Inde*.

Les tableaux se détachaient sur le papier de tenture qu'ornait un semis de bonnets phrygiens : une toile du wallon Defrance évoquait les enrôlements volontaires, et un tragique dessin de David célébrait le sacrifice de Brutus. Près de la fenêtre,

deux pastels se faisaient pendant : le portrait de « l'admirable » Baudot, et celui de Denys Seneuse dans son costume de représentant aux armées, œuvre naïve et convaincue d'un artiste rémois. Sous un lourd tricorne à panache, le père de Georges-Jacques avait une physionomie martiale et glacée.

Une vitrine renfermait l'écharpe et le baudrier de l'aïeul, ainsi que des sauf-conduits et des commissions signés de noms fameux sur lesquels s'étalait, impressionnante de sublime laideur et cerclée d'or, une miniature de Danton.

L'enfant s'asseyait dans un petit fauteuil de damas rouge broché de soie jaune, et, doucement, caressait les mufles de lions qui terminaient les accotoirs.

Avec un sourire tendre et patient, Seneuse l'interrogeait, le faisait réciter, corrigeait le thème ou la narration. Puis commençaient la lecture et l'analyse de ces fables de La Fontaine qui apparaissaient à l'oncle comme l'encyclopédie de sa province. En même temps que la vision juste et rapide des paysages, il y découvrait, saisis sur le vif, les traits particuliers et subtils du caractère régional. Et volontiers il eût consulté pour tous les débats de la vie sa petite édition de Cazin, sûr d'y trouver la réponse péremptoire de la sagesse champenoise. Il s'ingéniait à supposer le canton où se déroulait le drame, le village où habitaient le Bûcheron et le Meunier, Philémon et Baucis ; et ces identifications hardies, qui interrompaient un moment le travail, amusaient prodigieusement le gamin...

L'après-midi, ils sortaient très tôt, et, dehors, la leçon continuait. Ils descendaient leur rue des Toussaints, fraîche et tortueuse où des auvents ardoisés et des encorbellements rétrécissaient le ciel au-dessus de leurs têtes. Et par le chemin le plus long, ils se dirigeaient vers la cathédrale, s'arrêtant pour contempler une façade de bois, parée de statuettes, le tympan tréflé d'une fenêtre gothique, la frise corinthienne d'une blanche maisonnette de la Restauration que l'on apercevait au fond d'une cour, entre des branches de mûrier. Le moindre vestige sollicitait les deux amis, une enseigne, une girouette, un blason, mais l'enfant s'intéressait surtout à ces petites niches où, derrière une grille, sur un fond bleu semé

d'étoiles, un vieux saint de pierre, debout parmi les fleurs renouvelées, protégeait la demeure.

Ils débouchaient enfin sur le parvis, et Notre-Dame se dressait devant eux, telle une falaise géante. Les pinacles et les gables se découpaient comme des roches gercées, mangées par les pluies et la lune. L'échancrure des tours semblait une brèche ouverte sous la poussée du ciel, et les porches, en bas, s'ouvraient comme des puits d'ombre où pleurent des stalactites.

Longtemps, le nez en l'air, ils contemplaient le divin ensemble. Puis, tandis que Georges-Jacques exaltait la hardiesse de la conception et sa solidité légère, ils se rapprochaient de l'édifice. L'oncle expliquait alors le groupement des grandes statues qui décorent les ébrasements. Les unes exprimaient, selon lui, la gravité sereine des âmes, la certitude recueillie de tout un siècle ; tandis que d'autres, avec leurs traits accentués, leur sourire tantôt paterne, subtil ou inquiétant, semblaient des portraits fidèles...

— Regarde tes ancêtres, — disait le vieillard, — et souviens-toi de venir les interroger lorsque je n'y serai plus. C'est ici la plus grande réunion de ton conseil de famille...

Très sage, Thierry écoutait les commentaires enthousiastes, ouvrait de larges yeux appliqués et admirait, plein de confiance. Il ne témoignait quelque distraction qu'en longeant la façade nord et le chevet : parmi les séraphins qui se déploient autour de Notre-Dame, comme pour veiller sur elle, il cherchait toujours à reconnaître son ange gardien dont mademoiselle Jozelet lui avait certifié la présence dans la glorieuse cohorte. Mais, soupçonnant l'incrédulité de l'oncle et redoutant ses moqueries, il n'osait faire appel à son aide. Par contre, il se divertissait franchement quand le vieillard interprétait les scènes menues et vivantes qui sont racontées sur les soubassements et les chambranles : gestes professionnels des artisans, travaux des mois dans la campagne parmi les plantes et les fleurs familières. A chaque visite, l'enfant se faisait répéter la légende du drapier déloyal ; et il riait de bon cœur devant la ruse de l'aspic qui, pour ne pas entendre, se bouche l'oreille avec sa queue.

Ils varièrent leurs heures de pèlerinage, afin d'assister

au réveil de la basilique, quand elle s'étire dans les nuées blafardes, pour la saluer toute brûlante du soleil de midi, embrasée par les crépuscules d'or, et sous le pâle clair de lune.

Au printemps, lorsque l'atmosphère plus limpide rend les objets plus nets, ils faisaient l'ascension des tours. Ils grimpaient l'escalier obscur, s'arrêtaient pour reprendre haleine devant les baies encadrant un petit décor. Tantôt c'était un coin de ville, précis comme une miniature, une cour insoupçonnée, ou l'enfilade d'une rue déserte, et tantôt un fragment de banlieue, un carré de jeune blé, au bord d'un chemin sans arbres, un pan d'herbe acide où se traînait la cotte bleue d'une cueilleuse de pissenlits. Déroutés, ils hésitaient un instant avant de reconnaître le paysage, se trompaient souvent, et riaient de leurs erreurs. Ils parvenaient à la galerie, suivaient le chemin de ronde, et gagnaient enfin la plate-forme de la tour nord, vacillante parfois du branle des cloches.

Sous un ciel languide, la plaine, toute parée de couleurs légères, s'enfuyait avec des mouvements souples vers des lointains gris perle, tandis qu'aux pieds du vieillard et de l'enfant, les marronniers et les saules de l'archevêché offraient leur encens vert aux archanges de l'abside. Des lichens, des mousses piquées de frêles étoiles blanches veloutaient les balustrades, et dans les gargouilles et les chéneaux des giroflées balançaient au vent leurs touffes d'un beau jaune marbré. Au-dessus du transept, et se chauffant en espalier contre le pignon, une aubépine étalait ses mystiques blancheurs. C'était le bouquet que tous les ans, à Pâques, le bon ouvrier Printemps plantait au faîte de l'édifice. Thierry chérissait l'arbuste ingénu, tremblait pour lui durant les rafales de l'hiver et s'enchantait de son renouveau. Et à chaque ascension il lui montait dans ses poches un peu de terre pour remplir les anfractuosités où plongeaient les racines.

Dans les longues journées d'été, Georges-Jacques et son neveu recherchaient la fraîcheur de la basilique. Comme une ténébreuse futaie, la triple nef s'enfonçait vers la nuit du chœur. Les piliers projetaient des ombres confuses, et la clarté de juillet, filtrant à travers les grisailles, baignait les grands murs livides.

Ils erraient dans la somnolente atmosphère où flottaient le parfum de l'encens attiédi et leurs pas résonnaient dans le silence qu'animait seul le cri dolent des chauves-souris invisibles. Georges-Jacques s'arrêtait de temps en temps et, à voix basse, respectueuse, contait les événements qui s'étaient déroulés sous ces voûtes. Car l'idée que sa chère ville natale avait été le centre dynastique de la France enchantait ce révolutionnaire. Aussi énumérait-il avec une savante précision tous les rites de la cérémonie du sacre, indiquant même les places qu'occupaient ce jour-là les hauts dignitaires ; aussi dépeignait-il avec une couleur romantique le somptueux déroulement du cortège royal, l'aspect bigarré de la foule criant : Noël ! Et en traversant le chœur, le dantoniste d'un geste religieux ne manquait jamais de désigner l'endroit sacré où jadis s'était agenouillée Jeanne d'Arc...

Mais sur le fond bleu froid des verrières, les monarques et les évêques qui s'alignaient hiératiques avaient une expression si hostile et cruelle que Thierry, esquivant le regard fascinateur de leurs gros yeux blancs, entraînait l'oncle, lui demandait de s'asseoir devant la perspective fuyante de l'église. C'était l'heure où le soleil déclinant s'attardait sur la rosace du portail. Dans la fleur prodigieuse toutes les couleurs vibraient, enrichies par le savant désordre de leurs contrastes. L'aube qui pénètre la forêt mouillée, le crépuscule sur la prairie élyséenne, n'engendrent pas de symphonies plus sublimes. Et, la main dans la main, le vieillard et l'enfant demeuraient sans paroles et s'abandonnaient au rêve.

Il fallait pourtant s'arracher au magique spectacle si l'on voulait terminer avant le dîner la promenade quotidienne. Les deux amis sortaient par le portail Saint-Sixte, traversaient la place Royale et s'engageaient dans le quartier Cérès. Tantôt ils longeaient des façades de pierre, décorées de guirlandes et de flots grecs, et tantôt des murailles où les moellons de craie alternaient avec les assises de brique. A travers les fenêtres sans rideaux des vieux hôtels transformés en maisons de commerce, ils apercevaient souvent des salons blancs et or avec des pièces de drap empilées jusqu'aux plafonds. Et parfois, dans la rue des Marmousets, ils saluaient au passage une demeure bosselée dont le fronton s'ornait d'un écu aux

trois fleurs de lis : là s'était édifiée autrefois la fortune des Seneuse.

De loin en loin, une grande voiture de livraison stationnait devant un « chartil » et encombrait la rue déserte, où s'élevait la vapeur des eaux de teinture. Les solides chevaux avaient le poil luisant et la crinière nattée; les cuivres des harnais étincelaient et l'on pouvait se mirer dans les panneaux vernis, aveuglants sous le soleil. Les fabricants rivalisaient à qui promènerait ses étoffes dans le plus luxueux équipage. C'était l'unique réclame que jugeaient honnête et loyale les concurrents de l'époque.

Puis l'oncle et le neveu atteignaient le quartier Saint-Rémi, côtoyaient les petites maisons sans corniches, douces et plates comme le visage des madones rustiques. Souvent une vigne noueuse, une glycine effeuillée festonnait la porte, encadrait les volets clos de l'étage. Toute la vie semblait réfugiée dans les salles basses, mais le regard n'y pouvait plonger, car des fuchsias et des géraniums, gardiens vigilants de l'intimité, s'alignaient entre les rideaux et les fenêtres. Devant le seuil des anciens ateliers de fileurs, devant les petites fabriques et les échoppes des « couverturiers » dont les produits séchaient sur des perches, Georges-Jacques s'arrêtait volontiers pour expliquer à son pupille les vieux procédés de tissage, célébrer la chanson de la navette, vanter la poésie du labeur héréditaire, accompli au foyer domestique.

Les jours de trop forte chaleur, les Seneuse, en quittant la cathédrale, gagnaient les allées de tilleuls qui bordent la Vesle. De ce cours négligé, ils découvraient vers la gauche l'un des plus harmonieux aspects de leur ville. Le port du canal reflétait en son miroir l'indolent cortège des petits nuages à travers l'éther couleur de pervenche, et toute une flottille de chalands heureux dont les violents bariolages s'atténuaient dans l'eau dormante. Au delà, Reims étageait doucement ses maisons, alignait face au couchant tous les frontispices de ses églises. Et, nimbé de lumière, celui de Notre-Dame apparaissait plus doré dans le poudroiement du recul.

Sur leur droite, entre les saules retroussés par la brise molle, ils regardaient le courant de la rivière pousser les champs de marguerites d'eau, s'amusaient de la clarté des fonds et de

la grâce des remous. A l'avant de sa barque plate, un pêcheur dormait, sa ligne emmêlée parmi les herbes, et, au loin dans l'atmosphère torride, on entendait le murmure rafraîchissant d'une vanne.

Soit par le Barbâtre, soit par Fléchambault, invariablement leur itinéraire les conduisait à la porte Dieu-Lumière. A pas lents, ils montaient l'avenue de Châlons, mais ils quittaient bientôt la route pour escalader le tertre chenu des moulins de la Housse. La plaine alors s'étendait devant eux, simplifiée, grandie encore par le crépuscule.

— Comme elle est belle ! s'écriait le vieillard. A coup sûr, elle n'a rien d'aimable, et je comprends qu'elle paraisse fastidieuse au voyageur indifférent. Mais quel calme et quelle poésie dans ses lignes ! Quel rythme dans son harmonie classique ! Comme une phrase du Grand Siècle, elle est superbe et dépouillée... Et ne dirait-on pas qu'un potier génial a modelé comme des flancs d'amphore ses guérets et ses vallonnements?... Depuis bien des années elle est mon univers ! Quand je la contemple, tantôt mon esprit s'enivre de pureté racinienne, et tantôt mon cœur se fortifie des fières leçons de vertu et de patriotisme qu'elle me prodigue. Car à travers les siècles, des champs catalauniques à Valmy et à Montmirail, elle fut rougie du sang de nos ancêtres. Elle conserve la mémoire des prodiges accomplis par ses enfants pour la défense du sol national. Et dans l'avenir comme dans le passé, elle demeure l'arène sacrée des destinées de la France... Ah ! mon père avait bien raison quand il nous ordonnait en mourant de prendre pour amis et de garder pour uniques confidents les purs lointains de Champagne et « ces grands arbres qui nous ont vus naître ! » Mon enfant, je tiens, devant ce paysage, à te transmettre ces paroles suprêmes. Je leur fus soumis durant toute mon existence. A ton tour, tu sauras leur obéir pieusement...

Les récréations des jours pluvieux formaient un plaisant contraste avec ces promenades où l'oncle allait demander aux pierres éloquentes et aux horizons pathétiques des sujets d'enthousiasme.

Durant des heures exquises, on musait en camarades à

travers l'hôtel. Seneuse montrait ses antiquités, étalait ses livres, tâchant d'éveiller chez Thierry le goût des choses surannées et des belles images, des fines reliures.

Puis, dès que l'enfant, lassé, semblait moins attentif, l'oncle, pour le distraire, lui révélait les rites charmants et puérils des intimités d'autrefois.

Tout ce qui peut développer dans une jeune âme le culte de la tradition lui paraissait également utile et noble, et avec bonhomie il initiait son élève aux jolis soins qui embellissent la vie provinciale. Il lui disait quelle doit être l'économie, la surveillance d'une maison bien-aimée. Tour à tour il expliquait l'entretien du fruitier, l'art d'encaustiquer les meubles. Il le faisait assister à la fabrication des confitures et du cassis, et lui enseignait les vénérables recettes où participe toute la flore de la Champagne. Un jour enfin, il emmena son neveu dans cette cave où nul n'était admis. Il fallait que l'héritier connût ses richesses futures, apprît comment on traite son vin quand on est honnête homme. Et Seneuse confiait à Thierry le meilleur adage du vignoble :

> Bien met l'argent qui en bon vin l'emploie :
> Qui bon l'achète, bon le boit.

Cette atmosphère naïve, le petit Seneuse la respirait plus condensée encore les jeudis où il allait rendre visite à mademoiselle Jozelet. Chez elle, ni collection, ni livres précieux : un intérieur d'antique aisance bourgeoise, ignorant de tout luxe superflu.

La vieille fille recevait l'enfant dans sa chambre au mobilier de frêne. Sur la cheminée, la pendule figurait un giaour enlevant une captive ; il brandissait son cimeterre, faisant cabrer sa monture, sans effaroucher d'ailleurs les paons et les cigognes de verre filé, alignés sous le globe. Deux jardinières de porcelaine complétaient la garniture, étalant sur leurs panses des scènes de Lucie de Lammermoor. Et de chaque côté de la glace, dans des cadres de fausse écaille, s'étageaient les daguerréotypes et les photographies de famille.

Cécile était toujours assise à la même place, dans un fauteuil de tapisserie préservé par un « anti-macassar ». Le coude sur le gazon de laine qui feutrait le bord de la croisée, tantôt elle

récitait son chapelet, tantôt elle regardait par la fenêtre son jardinet négligé, cimetière pour les plantes d'appartement qui attendaient dans leurs pots une résurrection improbable. Avec ses vestiges d'embellissement, sa tonnelle éventrée et son rocher en ruine, il s'allongeait mélancolique entre des murs décorés de perspectives peintes qui déroulaient en trompe-l'œil leurs treillages et leurs portiques. Au bout de l'allée pavée de carreaux rouges, une Notre-Dame de Liesse, en plâtre, se drapait dans son manteau bleu. Une tortue se promenait à travers les anciennes corbeilles envahies par l'herbe, et, avec un roucoulement continu qui emplissait la maison, des tourterelles se poursuivaient d'une marche à saccades derrière les petits squelettes des azalées. Soit indifférence, soit économie, Cécile n'entretenait pas ce coin paisible, éloigné du salon et soigneusement soustrait aux investigations des visites. Par-dessus le gros chat endormi de l'autre côté de la vitre où il appuyait son œil clos (une petite ligne nette, plus noire dans la blancheur du poil), la vue de la Vierge suffisait aux méditations de la vieille demoiselle, les manèges des animaux à son plaisir.

Thierry entrait, et bien vite elle préparait l'orangeade, servait les « darioles » et le pain d'épices, les poires tapées de Rousselet, la plus délicate des friandises locales.

Quand l'enfant avait mangé et bu, mademoiselle Jozelet lui posait d'interminables questions sur le caractère et les habitudes de l'oncle. L'absent réunissait la vieille fille et le petit dans un concert d'éloges, et tous deux renchérissaient à l'envi sur ses vertus. Puis ils s'installaient sur des chaises aux dossiers très hauts encadrés de colonnettes noires et feuilletaient côte à côte les livres aux cartonnages gaufrés, les histoires morales approuvées par monseigneur l'archevêque de Tours, les revues où ils cherchaient les devinettes et les rébus. Et c'était là pour l'enfant une diversion aux lectures plus fortes qu'il faisait dans le cabinet de l'oncle.

D'autres fois, avec beaucoup de verve, Cécile racontait les cérémonies de sa jeunesse, les voyages où l'avait entraînée le président son père. Elle confondait souvent les lacs de Suisse avec ceux des Vosges, et l'Exposition de Londres avec les musées de Rome, mais elle avait su noter nombre d'inci-

dents menus, des mésaventures bouffonnes, des ridicules typiques.

Auditeur facile à conquérir, Thierry s'amusait infiniment et mademoiselle Jozelet trouvait pour la première fois du charme à ses réminiscences.

Cécile montrait ensuite à l'enfant les souvenirs rapportés de tant de vacances lointaines, humbles objets consacrés par le choix nécessaire des foules. Sur les étagères d'olivier s'alignaient des verres gravés de Kreuznach et de Bade, une noix sculptée par un forçat de Toulon, des chalets suisses en miniature, tout un monde de boîtes, de figurines et de pétrifications, un bazar touchant à force de niaiserie.

A la manière dont Cécile vantait ces futilités, à l'émotion de sa voix, un visiteur moins jeune eût aisément deviné qu'elle les avait acquises en songeant à Seneuse, et pour les lui offrir plus tard. Quand au soir de leurs existences elle avait enfin revu son vieux fiancé et connu ses goûts, elle n'avait plus osé lui faire un si médiocre hommage. Et elle conservait, ordonnait et époussetait pieusement ces babioles dont l'heure n'avait pas sonné...

Mais, les jours de grandes fêtes et d'anniversaires, au moment où Thierry partait, régulièrement elle en choisissait une, la dernière convoitée par l'enfant. Silencieuse et recueillie, mademoiselle Jozelet la contemplait en interrogeant sa mémoire. Elle l'enveloppait longuement de façon à la caresser encore à travers le papier de soie, elle la nouait d'une faveur, puis la donnait.

Ainsi les reliques de la bonne demoiselle s'en allaient quand même l'une après l'autre rue des Toussaints.

Élevé, instruit chez Seneuse, Thierry n'avait pas de camarades de son âge. Les petits garçons qu'il rencontrait au catéchisme, à la promenade, il les fuyait avec une timidité insurmontable, et il ne se sentait à l'aise qu'avec les amis de son oncle qui venaient régulièrement dîner le vendredi rue des Toussaints.

Depuis sa première communion Thierry était admis aux agapes qui réunissaient les survivants à Reims de ce culte dantoniste si longtemps observé dans nos villes de l'Aube et

de la Marne. Connaissant l'indulgence de ces vieux célibataires, chaque fois l'enfant descendait de bonne heure au salon pour les recevoir. Maître Framery arrivait généralement le premier. Son élégance et son flegme fascinaient beaucoup Thierry. Avec ses mèches plaquées sur les tempes, ses moustaches teintes, relevées en croc, l'avocat gardait des allures de beau ténébreux. Toujours absorbé, il jouait d'une main rêveuse avec un cachet de cornaline où était gravé le *panta reei* du divin Héraclite. On racontait ses liaisons et son duel ; il possédait sa légende.

Le notaire Pichotel le suivait de près : un petit vieillard aux favoris rouges, qui sous des dehors endormis cachait une lucidité finaude. Comme tous ses confrères d'alors, il ne se montrait qu'en frac et en cravate blanche.

On annonçait ensuite Simon Létinois et son inséparable Victor Thuillot. Létinois fabriquait des vins mousseux et, bien qu'il en vendît beaucoup, il était le meilleur client de sa marque. Sans s'effrayer d'aucun paradoxe, d'aucun cynisme, il promenait dans le monde ses mystifications et son insatiable désir d'étonner. Lettré d'ailleurs et poète, ses plus chers amis étaient les abbés galants et les chansonniers du dernier siècle, compagnons fidèles de toute son existence, et dont l'inspiration revivait en lui. Seneuse ne tenait pas rancune à ce boute-entrain de ses goguenardises : « Il n'est pas de bon vin sans lie », absolvait-il.

Autant l'humour de Létinois paraissait énorme, autant la fantaisie de Thuillot semblait raffinée et subtile. En lui tout était délicatesse et nonchaloir. Après de longues études, ce Champenois insouciant avait passé une vie discrète à goûter le grand repos de son petit jardin, à versifier sous la voûte de sa charmille, et à badiner avec des amis qu'enchantait son dilettantisme.

Très exactement à sept heures, l'on se mettait à table. Et l'on entamait déjà le poisson quand le docteur Parfait entrait comme un boulet de canon. Il s'excusait avec des gestes véhéments, tutoyait Tiburce — le concierge du tribunal et l'unique serveur de la ville — et, soit pour préserver sa redingote usée jusqu'à la trame, soit pour cacher sa chemise sans boutons qui bombait hors du gilet, il nouait sa serviette autour de son

cou. Il avalait bruyamment le potage, puis, dès qu'il avait rattrapé les convives, il prenait la parole, et la gardait, bavardant à tort et à travers, mais avec une précision de termes qui dénotait chez cet hurluberlu une admirable culture générale. De ce flux de paroles, ses amis connaissaient la cause : trente-cinq ans de pratique n'avaient pas endurci son cœur pitoyable; après s'être penché durant le jour sur tant de misères, il essayait de s'étourdir et d'oublier les tournées d'où chaque soir il revenait harassé et la bourse vide.

Au rôti, quand on versait le champagne, Thuillot se levait et portait à la louange de l'amphitryon un toast paré de fleurs toujours nouvelles. Alors la conversation se généralisait, chacun plaçait une anecdote, trouvait un mot savoureux, exposait adroitement ses préférences et ses sophismes. Tantôt Seneuse évoquait quelque souvenir en regardant travailler le vin dans sa flûte, et tantôt il s'échauffait, soutenait ses convictions avec des arguments ingénieux. L'horreur du progrès scientifique excitait surtout l'éloquence de ce républicain qui d'une belle indignation stigmatisait les hygiénistes, les sociologues et les mauvais politiques dont les attentats mutileraient les paysages et feraient périr l'intimité.

— Pauvre Champagne ! les barbares l'auront tôt flétrie ! Que restera-t-il de son clair et délicat visage quand mon Thierry aura des yeux d'amant?

Et pour célébrer sa province, le puriste laissait volontiers prendre à sa voix ce vieil accent de la plaine qui se perd de jour en jour...

L'amitié des convives du vendredi reposait non seulement sur une sympathie ancienne mais sur une parfaite communauté de goûts et de tempéraments. Fils de la plus bourgeoise des provinces de France, ces bourgeois résumaient à merveille l'esprit de leur race ; ils en possédaient les qualités et les grâces : le cœur fidèle, le joli savoir et la politesse traditionnelle.

Tous adoraient leur terroir, appréciaient le vin vieux et la bonne chère, et prenaient le temps comme il vient. C'étaient les derniers représentants d'une société délicieuse et finissante et Thierry comprit plus tard qu'il avait alors recueilli des paroles qui jamais plus ne seraient dites.

Depuis quelques mois tous essayaient de décider l'oncle à poser sa candidatuire aux prochaines élections législatives, mais le charmant sybarite qui traînait dans son joli havre de Reims une vieillesse amusée de lectures et divertie de regrets certifiait ne pas être né pour l'action :

— Votre homme est ici, — ajoutait-il, — et c'est Médéric Parfait : il a toutes les qualités qui me manquent. Et son succès est certain puisque le faubourg de Laon lui est acquis.

Le docteur se récusait : s'il partait, que deviendraient tous les pauvres gens habitués à ses soins?

On finit cependant par lui arracher son consentement. Dès l'ouverture de la campagne électorale, ses clients riches, effarouchés par sa profession de foi, rompirent avec lui ; mais il ne s'émut point et c'est en riant qu'il raconta l'inscription crayonnée une nuit sur sa porte :

Médecin qui politique
Perd la pratique
C'est Parfait !

Néanmoins, le soir du scrutin, à l'annonce de sa victoire, il ne ressentit que l'amer regret de quitter sa ville natale...

L'institution du vendredi survécut au départ du vieux docteur. Chaque fois, le dîner terminé, on s'installait dans la bibliothèque, et, Thierry ayant souhaité le bonsoir, on attaquait les sujets grivois devant le « blanc de blanc » mousseux dont les bouteilles vides allaient s'aligner l'une après l'autre sur la cheminée, aux pieds de l'abbé Raynal. Chacun à son tour débitait les farces que dans le vignoble ou dans le faubourg il avait récoltées durant la semaine. Et, malgré les protestations de Seneuse, rebelle à la médisance et défenseur des femmes, on ressassait les scandales locaux. Enfin, on récitait des vers.

Ceux de Thuillot, moqueurs et légers, s'écoulaient vers un trait final toujours galant. C'étaient des odes anacréontiques aux nymphes de la Vesle et aux dryades des sapinières, de petits poèmes où les divinités de l'Olympe, victimes de gais quiproquos, visitaient Reims et ses habitants.

Ignorante des apprêts, la muse de Létinois se montrait

plus dévergondée. Sans marcher toujours droit, la ribaude célébrait les plaisirs bachiques, persiflait la vertu des ménagères, la sobriété des curés et la clairvoyance des spirites. Brutal et pimenté, le plat emportait la bouche, mais les délicats eux-mêmes en redemandaient.

A minuit tous sortaient, et, dans la cour, interrogeaient le ciel. Préoccupés du halo de la lune, des étoiles bouffies ou trop « clartives », les amis auguraient de la vendange et les mots ter ibles de gelée et de « coulure » étaient proférés. Puis les convives gagnaient la porte que l'hôte refermait doucement, pour ne pas troubler le sommeil de son neveu.

Depuis qu'on le traitait en homme, Thierry, été et hiver, se levait à sept heures. Aussitôt après le petit déjeuner on se mettait au travail et l'oncle poursuivait l'éducation qu'il avait rêvée, toute consacrée à l'histoire, aux langues anciennes et à la littérature. Et toujours il s'efforçait de passionner son élève pour les gloires de leur province. A mesure que l'intelligence de Thierry se développait, il le faisait remonter plus avant à travers les âges, lui révélant et lui expliquant tous les écrivains de leur petite patrie, depuis Diderot jusqu'à Chrestien de Troyes, en passant par les auteurs de la *Ménippée*, Coquillart, Eustache Deschamps, Guillaume de Machaut, et ce comte Thibaut qu'admirait Dante.

— Regarde combien tous ont su chérir, présente ou lointaine, la terre qui fut leur nourrice ! Quels magnifiques exemples ! Vois Robert Gasse, exilé en Bretagne, auquel le souvenir seul de la Champagne donne le courage de chanter ! Vois, à l'assemblée du clergé, Maucroix, chanoine de Reims, regrettant son « benoît préau » ! Vois Joinville s'en allant à la Croisade, et qui ne veut point retourner ses yeux vers son pays, vers le beau château qu'il abandonne, « pour que le cœur ne l'attendrie pas trop ! »...

Un été enfin, quand Seneuse jugea son neveu capable d'en conserver une éternelle mémoire, il l'emmena faire ce pèlerinage d'Arcis que lui-même autrefois avait juré d'entreprendre. Pendant tout un après-midi ils erraient le long de l'Aube, la plus limpide des rivières, qui s'enfuit dans un frissonnant cortège de peupliers et de saules vers un paradis d'oiseaux.

Et assis sur le pont, parmi le grondement des moulins aux toits blancs de farine, ils considéraient la douce maison de Danton avec son portail, ses épis de faîtage, son bouquet d'ormeaux et de tilleuls. C'était donc la demeure où venait se reposer celui qui acheva de culbuter l'ancien monde, la demeure où le demi-dieu faisait le vieux rêve humain de finir ses jours en pêchant à la ligne et en plantant ses choux ! Elle avait été l'unique faiblesse de ce cœur formidable. La joie de la revoir, entre deux batailles, il l'avait payée de sa tête !

Très ému, Thierry s'étonnait : ces murs paisibles et bourgeois pareils à tous les autres et qui abritèrent le Cyclope, entendirent sa voix tonnante, la voix même de la France, n'avaient gardé de lui ni une empreinte, ni un écho...

Telle fut jusqu'à sa quinzième année l'existence de Thierry. C'était alors un garçon poussé trop vite, aux yeux écartés, distraits et tendres sous l'arc dru des sourcils, aux traits légers et pâles. Une lourde mèche brune s'enroulait en volute sur le front où le rêve, déjà, avait marqué sa trace, laissé un peu de ses langueurs, de ses alarmes, de ses ivresses.

Toujours vêtu du costume de marin qu'il affectionnait et qui le faisait plus mince encore, Thierry s'avançait vers la vie d'une démarche musarde et ballante.

Il avait une nature étrange, ce petit, élevé par un bon imprudent qui lui avait fait absorber trop jeune des notions trop fortes. Grandi loin du contact de ses pareils, il était grave, innocent, et peu curieux des réalités. Savant et candide, il se montrait à la fois beaucoup plus vieux et plus enfant que ne le comportait son âge.

Il réunissait en lui l'hérédité de sa mère, la Champenoise sentimentale et douloureuse, et l'hérédité de son père, le chimérique voyageur. Et les lyrismes de l'oncle avaient ajouté encore à son impressionnabilité maladive.

Dès l'enfance, Thierry avait possédé une facilité singulière à se créer des désirs et des souffrances et témoigné aux choses et aux existences proches un attachement éperdu qui déconcertait. Longtemps après l'avoir brisé, il ne pouvait reparler sans larmes d'un vulgaire flacon aux couleurs vives, souvenir de petite mère, et quand, le lendemain de sa première com-

munion, il trouva dans la cuve aux copeaux son pauvre épagneul Favori, mort de vieillesse, la violence de son chagrin avait inquiété un instant son entourage. Et maintenant encore lorsque, la leçon finie, Georges-Jacques sommeillait devant le feu, à pas furtifs il venait embrasser la tête de pierre que son oncle lui avait appris à aimer. Bien souvent aussi, on le surprenait pleurant devant les gravures de Théophile Schuler qui illustraient les *Romans Nationaux* d'Erckmann-Chatrian, représentaient les paysages de la terre annexée, et ces intimités alsaciennes, hier si débordantes de joies paisibles.

C'était toujours le gamin qui, un dimanche dans la plaine, écoutant Seneuse et Médéric Parfait rappeler les horreurs de la guerre, se jetait entre eux, et le visage chaviré : « Oh, je vous en supplie, assez ! assez ! Dites un peu maintenant si les avoines poussent ! »... le gamin qui, au cours de certaine promenade en voiture, gardait, pour traverser un pont de bois, les yeux clos derrière les paumes de ses mains : une vieille usine près de là barrait la rivière, et l'enfant ne supportait pas la vue des bâtiments sordides interrompant le cours enjoué de la Vesle...

Ah ! Seneuse pouvait s'enorgueillir de lui avoir infusé jusqu'aux moelles son amour des ciels et des arbres, son fanatisme de la tradition, et son esclavage de la Champagne ! Il avait bien rempli sa tâche d'éveilleur d'imagination. Mais parviendrait-il jamais à atteindre l'autre but qu'il s'était proposé : faire de son neveu un homme d'action et de combat? L'oncle qui avait su concilier, équilibrer en son cœur ingénieux ses deux passions maîtresses pour la terre natale et pour la Révolution, commençait à craindre que, chez son élève, la première ne dominât l'autre.

Thierry errait dans la vallée des songes. De plus en plus grandissaient en lui la tendresse, la molle douceur ; et maintenant qu'il était en âge de comprendre l'idéal des dantonistes, sa nature lui criait que jamais il ne saurait calquer son existence sur celle des héros prodigieux de la Convention qui lui semblaient distants comme les géants de la fable. Toujours, oui toujours, il resterait « le petit Seneuse ». Dans l'espace limité par le feston blême des collines qui, naguère, contenait tous es décors de Robinson, l'adolescent continuait à situer se

rêves, ses visions d'avenir, son espoir d'un grand amour emplissant la vie entière...

Un vendredi d'octobre, comme Thierry regagnait sa chambre, les convives assemblés dans la bibliothèque entendirent sonner, et Tiburce survint annonçant M. Chardonnet. Il y eut une seconde d'étonnement. Un peu vexé d'être surpris dans cette pièce solennelle transformée en estaminet, Seneuse, après avoir enfoui trois bouteilles sous le bureau décoré de Renommées, ordonna d'introduire le visiteur.

Professeur de seconde au lycée, Chardonnet était un excellent humaniste de l'ancienne Université. Dans sa modestie, jamais il n'avait voulu quitter la chaire où, depuis sa sortie de Normale, — depuis trente-cinq ans, — pénétré de sa mission, il professait en robe. Et les Rémois respectaient la fierté de son caractère, son mépris de l'argent et son goût du silence.

A des minutes invariables, on rencontrait aux mêmes endroits ce petit vieillard chétif et fragile, dont le visage s'ornait d'une longue barbe jaune sous un nez socratique. Le dos voûté, la pomme de sa canne ou le manche de son parapluie à hauteur de l'épaule, il marchait avec précaution, sur la pointe des souliers, évitant la boue et choisissant ses pavés. Soucieux de son humble tenue, de temps en temps, il s'arrêtait pour épousseter son veston de maintes pichenettes.

Il entra et franchit le nuage de fumée avec une moue intrépide. A la fois perplexe et résolu, il ne vit pas ou fit semblant de ne pas voir les visages congestionnés, les verres vides, les bouchons épars. On lui tendit une flûte, et il la refusa d'un geste qui dispensait de toute insistance. Puis il s'assit, tira à lui son pantalon afin d'éviter les plis du genou :

— Cher monsieur, — dit-il, — je ne m'excuse pas d'une démarche que me dicte ma conscience. Je regrette seulement que l'urgence de ma visite m'ait contraint à troubler cette réunion. Je tenais absolument à vous parler aujourd'hui même et en l'absence de Thierry. Mais ces messieurs, qui sont mes amis comme les vôtres, ne sauraient me gêner. Au contraire. Permettez-moi donc de vous dire ce qui m'amène, je serai bref.

Il saisit entre le pouce et l'index la garniture de ses lunettes pour les braquer sur le maître de la maison, et ainsi campé :

— Georges-Jacques Seneuse, je suis venu pour vous demander d'envoyer votre pupille au lycée. Comme il doit avoir près de quinze ans, il peut entrer dans ma classe, et c'est à moi que vous le confierez. Croyez-moi, vous n'avez pas le droit de tarder plus longtemps...

L'oncle ne voulut pas en entendre davantage. « Jamais il n'abandonnerait son élève, car il s'était juré de le conduire jusqu'au baccalauréat ! Est-ce que par hasard, on le jugeait incapable de terminer sa mission? N'avait-il pas conquis des grades au moins équivalents à ceux des professeurs de l'État? » Et pour la première fois il s'enorgueillissait de son titre de docteur ès lettres.

A son tour, Chardonnet lui coupa la parole :

— Nul ne songe à diminuer vos mérites. La vérité, c'est que votre abstention cause un préjudice à notre lycée et à ces idées que vous pensez défendre.

— Je les défends aussi bien que vous ! Car votre neutralité n'est, à vrai dire, qu'une abdication ! Ah ! si vous enseigniez réellement la République, je ferais peut-être le sacrifice de vous donner Thierry...

— Mais, cher monsieur, si vous blâmez certaines de nos doctrines officielles, vous n'en savez pas moins que l'Université demeure la grande école révolutionnaire. C'est bien ainsi d'ailleurs qu'elle est jugée par nos ennemis, et tous nos déboires viennent de là.

— Vos déboires? Je serais curieux de les connaître !

— Vous ignorez donc que des prêtres libres, tous jésuites en réalité, viennent d'ouvrir au faubourg Cérès un établissement dont le confort humilie sans peine notre vieille maison. Jusqu'à ces derniers jours, je n'ai pas cru à leur succès. Mais le sot préjugé d'une caste qui prétend se substituer à la noblesse, ou tout au moins frayer avec elle, a eu raison du bon sens de cette ville. Par vanité, les richards de Reims nous retirent leurs enfants, et nous venons de perdre à la rentrée quatorze pensionnaires, vingt-neuf externes. Méditez ces chiffres ! L'an prochain, par la contagion de l'exemple, ce sera

l'irrémédiable défaite, et nous ferons la classe devant des boursiers.

— Je suis sincèrement navré de ce que vous m'apprenez là, mais ce n'est pas la présence de Thierry qui empêchera de nouvelles défections.

— C'est ce qui vous trompe ! Dans toutes les familles qui nous abandonnent (et Chardonnet citait leurs noms) je savais que les pères, mes anciens élèves, résistaient par une vieille sympathie. Et c'est aujourd'hui seulement que j'ai découvert l'argument suprême qui triomphe de leurs hésitations. Fidèles à un mot d'ordre du cardinal, les mamans répètent partout : « Si au lycée l'instruction n'est pas médiocre et l'éducation déplorable, pourquoi donc M. Seneuse, à la fois un « savant » et un « rouge », refuse-t-il d'y envoyer son neveu? » Vous le voyez, l'instant est grave pour l'antique maison où vous fûtes élevé. Vous ne voudrez pas que vos convenances personnelles lui portent le coup de grâce...

Le lendemain après-midi Seneuse mettait son chapeau haut de forme et ses gants noirs, et conduisait Thierry chez le proviseur.

VI

Héritier de l'antique collège des Bons-Enfants, le lycée dressait le long de la rue de l'Université, ses hautes murailles lépreuses que flanquait une tourelle dont la cariatide représentait un captif. Les Seneuse avaient franchi un portail de la Renaissance, puis une sorte de « patio » vétuste surplombé de galeries de bois. Et maintenant, sans rien se dire, ils attendaient dans le parloir qui sentait la souris et le pain frais. Un badigeon verdâtre couvrait les murs mal réchauffés par la dorure du tableau d'honneur, et, dans un coin, une dame de campagne morigénait un enfant aux pantalons trop courts qui baissait la tête sournoisement. Georges-Jacques se raidissait, très digne, et Thierry, nerveux, inquiété par les cla-

meurs de la récréation finissante, appréhendait les prochains contacts.

Mais une porte s'ouvrit et on les introduisit chez le proviseur. Avec ses longues jambes et son buste court, son nez camus et ses yeux de pachyderme, M. Housset semblait sorti d'un album de Töpffer. Il avait appartenu à l'enseignement spécial et pour se rehausser dans l'estime des normaliens, ses subordonnés, il abusait des citations latines. Comme il en démêlait rarement le sens, il les appliquait à tort et à travers. Ignorant leurs provenances, il avait trouvé tout simple de leur prêter une origine commune et il les accompagnait indistinctement de la même formule : « comme dit le poète ! » *Ceu fumus in auras*, comme dit le poète... *contraria contrariis... dura lex sed lex*, comme dit le poète... Il prononçait poate, et « le Poate » lui était demeuré comme surnom.

Malgré l'heure tardive, il tint à montrer sa maison et tous trois traversèrent la cour d'honneur, récemment enlaidie par de fâcheux placages. Puis, en passant sous une voûte, ils gagnèrent le préau des études qu'entouraient sur trois faces d'anciens bâtiments conventuels. Une fontaine muette s'élevait au milieu, entre des parterres de gazon pauvre et des ifs qu'on ne taillait plus. Et tout au fond, derrière une grille d'un beau style, les cours de récréation s'étendaient dans la brume du soir, plantées de vieux ormes dont les feuilles bruissaient sur la grève avant d'aller s'entasser contre la porte de la chapelle.

Devant les classes, l'universitaire s'arrêta un instant et, d'un geste large, désigna les derniers agrandissements et se félicita des améliorations. Enfin, il précéda les visiteurs dans un long couloir mal éclairé par des becs de gaz en veilleuse et les accompagna jusqu'à la loge du concierge.

Ahuri par la décision imprévue de l'oncle, Thierry ignorait encore ce qu'il devait penser de son nouvel avenir; mais il souffrait par avance dans sa timidité et n'osait l'avouer.

Le lendemain, il subissait un examen d'ensemble. Par leur étendue, ses connaissances latines et françaises surprirent les maîtres. Toutefois, son ignorance de l'allemand, sa faiblesse en science, ne lui permirent d'entrer qu'en troisième.

Le mardi qui suivit la Toussaint, il se rendit au lycée et fut

introduit par le censeur dans l'étude des demi-pensionnaires et des externes surveillés. Il s'installa à une place libre qu'on lui indiqua et il demeura le regard arrêté sur son *Thesaurus* ouvert pour se donner une contenance. A la longue, gêné de se sentir épié de tous, il se tourna vers le mur et se mit à ranger, le plus silencieusement possible et en bel ordre, ses livres dans sa case. Mais le tambour annonça le départ pour la classe et les rangs se formèrent.

Avec ses condisciples, Thierry pénétra dans une salle en gradins où le poêle, allumé pour la première fois de l'année, répandait des vapeurs jaunes et puantes. Le professeur, M. Lairette, un petit homme déjà âgé, pansu et rubicond, avec de gros yeux naïfs toujours pleins de larmes, arriva en soufflant, se hissa sur sa chaise trop haute. Et une fois perché, les pieds sur les bâtons du siège, il demeura immobile, roulé en boule comme un moineau. Il était à la fois scrupuleux, chagrin et débonnaire. Les moqueries l'affligeaient sans diminuer son indulgence. On l'avait baptisé Calebasse.

Il envoya le nouveau s'asseoir sur le banc supérieur, récemment purgé de tous les cancres qui, le jour de la rentrée, l'avaient envahi. La place, difficile à surveiller, était l'objet de maintes convoitises : on espérait pouvoir s'y livrer impunément à toutes les tricheries, à toutes les dissipations.

De là, l'œil plongeait sur un petit enclos humide qui séparait le lycée de l'impasse de la Fleur de Lys. L'été, les pensionnaires y accédaient par les fenêtres, s'étendaient sur l'herbe caillouteuse et, cachés par les framboisiers, fumaient des cigarettes en regrettant leur campagne.

La récitation commença par une scène de *Polyeucte*, tantôt menée d'une haleine, avec un débit monotone, tantôt scandée d'ânonnements douloureux.

— Au suivant ! — se bornait à dire Calebasse, le regard fixé sur la pointe de son crayon. Quand tout le monde eut sa note inscrite au cahier de correspondance, le professeur corrigea le dernier devoir remis, une narration. La niaiserie du sujet avait engendré de traînants récits, aux piètres développements, aux conclusions immuables. Calebasse, d'une voix pâle, se contentait de relever dans chaque copie les fautes d'orthographe ; et si, par hasard, une remarque per-

sonnelle, un détail original attirait son attention, il esquissait un sourire méprisant et résigné.

— Maintenant, prenez vos Virgile...

Et l'on continuait l'explication d'une églogue. Jamais Lairette ne manifestait d'admiration, jamais il ne signalait au passage la hardiesse d'une figure ou la beauté d'une image. Le génie du poète ne le regardait point, et il n'avait point à l'apprécier en ses commentaires. Par contre, le mot-à-mot lui importait terriblement et l'un après l'autre le petit homme soumettait les vocables à un examen sévère, glacé. La grammaire avait été son unique maîtresse ; il n'enseignait qu'elle, il l'enseignait bien.

Songeant aux paraphrases enthousiastes de l'oncle, Thierry s'ennuyait à l'idée qu'il lui faudrait aborder avec Lairette les splendeurs promises par Seneuse ; il perdait tout son courage...

De la rue de Contrai monta la ritournelle d'un orgue de Barbarie, puis se succédèrent les ambulants en tournée qui avaient coutume de passer aussi rue des Toussaints. L'enfant reconnaissait les voix, évoquait les types. Le cri du vitrier succédait à celui de la poissonnière, et l'appel du marchand de peaux de lapins à la sourde mélopée du rempailleur de chaises.

Alors Thierry pensa tristement au décor d'hier : que faisait l'oncle en cette minute ?

— A quoi rêvez-vous, là-haut? — demanda le professeur.

Le nouveau sursauta, et il s'appliqua dès lors à suivre la leçon tout en déchiffrant les noms gravés sur la table, les hémistiches qui stigmatisaient Calebasse et sa femme, ou célébraient les vacances. L'heure de la récréation sonna.

On traversa l'étude. Au bout d'une fourchette à deux dents, un garçon tendait à chacun le morceau de pain du goûter. On retrouva la division des pensionnaires dans la cour des grands, et tous se précipitèrent vers la grille derrière laquelle le portier, un gendarme retraité, vendait à prix notable gruyère et sucres d'orge, chocolat et pains d'épices, ceux-ci baptisés « bœufs » depuis des temps immémoriaux et sans qu'on ait jamais su pourquoi.

Une fois servis, certains se mirent à tourner sous les portiques, dans le même sens, et par front compact, heureux de

frapper l'asphalte d'un pas sonore et militaire. D'autres jouèrent aux barres, au cheval-fondu, mais le plus grand nombre se promenèrent sous les arbres, devisant ou blaguant, les mains aux poches, dans le crépuscule de novembre paisible et froid.

Thierry se tint d'abord à l'écart, contemplant les fines ramures des ormes qui s'étiraient sur des nuages rosés, immobiles et longs, comme des navires à l'ancre dans le ciel vert. Là-bas, les élèves au « piquet » battaient la semelle contre le mur, et, par instants, quand s'apaisait un peu la rumeur de la cour, on entendait grincer, s'échappant d'une classe, une phrase de violon, toujours la même. Pourtant la crainte d'être taxé de couardise ou de pose l'enhardit, et il se rapprocha des groupes en affectant des allures désinvoltes. Aussitôt il se sentit perdu au milieu d'un petit peuple où détonaient des accents insolites, où se confondaient Marnais et Briards, Ardennais et Thiérachiens. Les figures lui semblaient refléter une veulerie narquoise, une placidité hostile. On feignait de ne pas s'inquiéter du nouveau et cependant Thierry se devinait toisé par des regards en dessous. Nul ne lui adressa la parole, mais on gouailla derrière son dos, et quelques épithètes blessantes et triviales, saluées de ricanements, lui parvinrent aux oreilles. On ridiculisait son costume, on narguait sa tournure d'enfant bien élevé : il avait l'air d'une fille.

Tel fut l'accueil, ni brutal ni cruel, mais désagréable et rebutant.

Thierry errait ainsi, fiévreux, s'exagérant la goujaterie des pensées, la bassesse des caractères. Et, sans être une Agnès, il devenait fort rouge, quand au passage l'éclaboussait une locution d'argot grossière et canaille. Il souffrait. Non jamais il ne s'habituerait à vivre parmi cette foule méprisable et vulgaire ! Par son éducation, Georges-Jacques, le vieux révolutionnaire, avait fait de son neveu un aristocrate !

Thierry se décida enfin à aborder un garçon aux cheveux roux qu'il avait aperçu en classe, et dont il se rappelait le nom. Il lui demanda de vagues renseignements, la date de la composition prochaine, l'heure du cours de dessin. Le Meusien Noizot, qui s'évertuait à repasser sur le mur un eustache de berger, ne détourna pas la tête.

— Tu pourrais bien me tutoyer, — dit-il, — je ne suis pas ton domestique !...

Après cette déclaration, il s'exécuta volontiers, d'une voix meilleure, nonchalante.

Mais les « trois-quarts » tintèrent au campanile, et la récréation prit fin. En un instant la cour fut déserte ; dans la pénombre et le silence, elle apparut plus vaste, presque majestueuse. Les ramiers branchés aux cimes des vieux arbres et qui épiaient le départ des élèves plongèrent dans le soir avec un gros bruit d'ailes et récoltèrent hâtivement les miettes éparses sur le gravier.

Dans l'étude, où les abat-jour de tôle projetaient les disques d'une lumière jaune, on entendait le sifflement du gaz et le bruissement des dictionnaires feuilletés. Un gamin dessinait l'Italie au tableau, faisait crisser la craie en s'appliquant à figurer les montagnes : souvent il s'écartait pour jouir de son œuvre et, agitant le torchon, disparaissait dans un blanc nuage. Puis le maître, un grand gaillard efflanqué, déambula de long en large, s'arrêtant devant le poêle. Il faisait des vers, disait-on, ce qui paraissait à ces petits bonshommes positifs une occupation à la fois mystérieuse et saugrenue ; mais comme il se montrait bon enfant, on lui pardonnait presque cette originalité, ses fonctions, son indigence. Toute l'étude s'intéressait à sa promenade, convaincue qu'il y cherchait des rimes alors que le malheureux songeait simplement à sa licence, à sa bourgade provençale, à quelque humble goguette...

Après un travail consciencieux, Thierry mettait au net sa version latine, gêné par son camarade de droite lequel insensiblement lui chassait le coude et se rapprochait de plus en plus. Jusqu'alors le nouveau ne s'était occupé de son voisin que pour admirer l'intérieur d'un pupitre, véritable bazar défendu par un cadenas à lettres, où les articles de bureau, les sucreries et les objets de toilette s'alignaient avec méthode. La tête sous le couvercle, le possesseur de ces richesses s'isolait, chez lui, loin du monde. Et là, en toute tranquillité, il limait ses ongles, interrogeait sa glace, ou bouquinait quelque roman. Mais tout à coup, ayant consulté sa montre d'or, il marquait une agitation inquiète...

Thierry, maintenant, sentait un souffle près de sa joue et

bientôt il eut la certitude que le flâneur copiait son devoir. Blessé de ce sans-gêne, mais flatté aussi de l'indiscrétion, il ne bronchait pas, redoutant à la fois d'être puni de sa complaisance et de se révéler mauvais camarade. D'ailleurs, le manège le divertissait : chaque fois que le copiste avait saisi une phrase, il s'écartait et se hâtait de l'écrire, sans même faire de brouillon. Thierry alors le considérait du coin de l'œil.

L'adolescent avait un gentil visage, une peau très blonde, un profil délicat et menu. Il portait les cheveux soigneusement taillés en brosse, et cette coupe virilisait à peine des traits aux lignes régulières, trop douces. Quand il se devinait regardé, il se présentait de trois quarts. Tantôt soulevant de lourdes paupières, il laissait errer dans le vague ses grands yeux pâles, et tantôt il souriait avec langueur, faisait avec ses lèvres fraîches une petite moue dédaigneuse, fort drôle. Loin d'indisposer, ces affectations naïves restaient charmantes. Le veston clair, bien ajusté, laissait échapper de la poche un coin chiffré du mouchoir, et le nœud de la régate mauve était irréprochable. D'instinct le petit Seneuse cédait au prestige de ces élégances.

La version terminée, Thierry, pour ranger son Quicherat dans sa case, se retourna un peu vite, et les deux collégiens se trouvèrent nez à nez. Pris en flagrant délit, le fraudeur ne chercha pas à dissimuler et, pour toute excuse, il se mit à rire, mais d'un rire si léger, si plaisant que Thierry, amusé de l'aventure et rassuré par l'éloignement du pion, riait à son tour.

— Tiens, tu es un frère ! — murmura le coupable. — Et tu sais, pas de danger que nous soyons pincés : j'ai changé tant que j'ai pu ! Veux-tu voir?

Et il tendait sa copie, en tête de laquelle il avait moulé, d'une écriture complaisante : Pierre Vellerive. Mais Thierry repoussa la feuille, satisfait d'avoir pu lire à la volée le nom du camarade, un nom bien connu à Reims, et qui le renseignait aussitôt. Le père de son voisin, riche négociant, habitait dans le quartier du Jard une vaste maison blanche à l'italienne, admirée par le petit Seneuse dans ses promenades. Quant à la mère de l'enfant, une mondaine fort entou-

rée, on ne l'appelait en ville que la « belle madame Vellerive ».

L'étude était terminée. La prière, lue sur un grand carton, fut expédiée au milieu des niches par un galopin qui éclata de rire pendant le *Confiteor* et attrapa une retenue. Pierre et Thierry se mirent ensemble dans les rangs.

Une fois dehors, les élèves escortés par le répétiteur suivirent la rue jusqu'à la petite place aux maisons déjà endormies. Là cessait la surveillance réglementaire, et chaque soir, à la grande fureur d'un chien qu'on entendait renifler sous le « chartil », tous se précipitaient au retrait d'une porte pour y allumer leurs « sèches » à l'abri du vent d'hiver.

Pierre sortit de sa poche un étui de maroquin, un briquet d'argent, et, ravi d'exhiber pareil faste, il offrit une cigarette à Thierry.

Puis ils causèrent en marchant côte à côte, Seneuse d'un pas indécis et traînard, enveloppé dans sa pèlerine vosgienne, Vellerive, délibéré et fluet, et se dandinant, une serviette toute neuve sous le bras.

Le fils du commerçant voulut s'excuser de l'emprunt qui les avait rapprochés, et comme Thierry déclarait la chose toute simple, Pierre avoua ingénument que copier ses devoirs était chez lui un péché assez habituel. Il n'aimait point à se donner de peine, jugeait superflu l'application et le zèle, les élèves peu travailleurs arrivant comme les autres... lorsqu'ils possédaient, cela va sans dire, des dons naturels ! Certes, les succès et les prix avaient du bon, mais il y fallait trop d'effort. L'unique ambition de Pierre Vellerive était d'échapper aux pensums et de ne pas se voir placé à la queue de la classe, après tous ces campagnards qu'il méprisait...

S'étant demandé leur âge, ils constatèrent le même retard dans leurs études. Vellerive, plus jeune de quelques mois, était depuis longtemps au lycée, mais on l'avait contraint à redoubler sa cinquième. Il ajouta que son idéal était bien arrêté : succéder à son père, et, comme lui, gagner beaucoup d'argent, acheter des chevaux, louer des chasses...

A son tour Thierry exposa ses projets : il espérait travailler suffisamment pour devenir dans cinq ans, et selon les vœux de son oncle, un étudiant en droit. Ensuite? Il n'y avait jamais songé ! Avocat peut-être... à Reims naturellement !

Vellerive accompagna son ami jusqu'à la rue des Toussaints, et là il lui dit adieu après de gentilles protestations.

Durant le dîner, Thierry répondit évasivement aux questions de l'oncle. Il ne voulait pas encore se prononcer. Mais il se plaignit de l'enseignement de Lairette juste assez pour satisfaire l'amour-propre de Seneuse. Quant à ses condisciples, il évita d'en parler. Décidé, voici une heure, à supplier le vieillard de le reprendre, maintenant il différait. La rencontre de Vellerive, en balayant les plus gros nuages, lui avait donné quelque espoir. Cependant, comme les théories de Pierre sur l'existence et ses ambitions d'esprit lui plaisaient médiocrement, il préférait ne pas parler encore de leur camaraderie naissante.

Peu après, seul dans sa chambre, il retrouva avec émotion ses vieux compagnons fidèles, le nègre de la pendule, les cariatides du lit, les gravures, le bureau de petite mère. Une bougie à la main, il les visita l'un après l'autre comme pour leur demander pardon des sympathies prochaines où bientôt s'éparpillerait son cœur. Il lui parut que ces choses lui répondaient d'un sourire indulgent et triste. Et jamais il ne les aima comme ce soir-là, d'une tendresse pareille, et d'une pareille mélancolie.

Le lendemain il s'habilla rapidement à la clarté de la lampe, déjeuna dans la cuisine toute pleine de l'odeur des mets servis la veille. Dans le jour hésitant d'avant l'aube, il avala en hâte son café et, tout en repassant sa leçon, il franchit le seuil. Les réverbères brûlaient encore, et l'on n'entendait que le tombereau du boueur cahotant au loin sur le pavé gras.

Inquiet d'être en retard, Thierry pressait le pas quand derrière lui il entendit un rire bref, un cri léger d'oiseau. En fermant le guichet, il n'avait pas vu, adossé à l'autre vantail, Pierre Vellerive qui l'épiait immobile :

— Je t'attendais, — dit-il simplement avec une voix charmante.

— Il n'y a pas longtemps, au moins?

— Pas tout à fait vingt minutes... Je suis arrivé à six heures et demie pour être sûr de ne pas te manquer.

Ce fut tout. Thierry était définitivement conquis. A l'idée qu'un enfant de son âge lui offrait ainsi son affection, à l'idée

qu'il allait connaître la jeunesse, un transport ineffable, presque douloureux, le soulevait. Dans sa petite âme bouillonnèrent les illusions, les confiances, les enthousiasmes. Des larmes lui vinrent aux yeux, et il ne songeait pas à les cacher. « J'ai un ami », se répétait-il intérieurement, et le mot lui paraissait magique et délicieux. Mais il ne put articuler une parole.

Pierre lui aussi resta muet, sa jolie figure épanouie, triomphante. Ils s'étaient donné le bras, et le savoureux silence durait encore quand ils entrèrent au lycée.

Désormais ils furent inséparables. Vellerive obtint sans peine de Lairette, avec lequel il prenait des répétitions, la faveur d'aller s'asseoir en classe sur le banc supérieur, auprès de son camarade. Et les boutiquiers de Reims purent voir quatre fois par jour les deux amis faisant côte à côte le trajet de la rue des Toussaints au lycée et du lycée à la rue des Toussaints.

Les défauts de Vellerive, sa légèreté, sa coquetterie de dameret, son éternel souci d'imiter les grandes personnes, Thierry ne voulut même pas les constater. Et il ne sut jamais que dans son premier élan Pierre avait obéi à une secrète gloriole, l'accaparement du petit-fils du régicide constituant à ses yeux la plus flatteuse et la plus singulière victoire.

Par contre, Thierry ne se lassait pas d'apprécier les qualités de son ami. Elles étaient réelles. Alerte, vivant, et toujours de belle humeur, Pierre se montrait volontiers spirituel. En lui, aucune des grossièretés du « potache » ; sa douceur était si plaisante qu'on la respectait, et sa gaieté se tempérait d'une sage prudence, d'une certaine timidité féminine. Autant par délicatesse que par couardise, il n'incita pas Thierry à décrocher le soir les écriteaux et à tirer les cordons de sonnettes.

Mais son plus grand mérite, c'était sa serviabilité. Depuis des années, il se chargeait des commissions des internes ; il était devenu l'élève le plus populaire du lycée et il exerçait sur tous un empire qui l'enchantait.

Sous son égide, Thierry pénétra dans ces petites associations fermées qui peuplent une cour de collège et il y fut accueilli favorablement. Grâce au prestige de son intimité avec Pierre,

il finit par apprivoiser jusqu'à ce Noizot abordé le premier jour ; et le Meusien lui parla de son moulin natal, de ses prairies, de son ruisseau poissonneux, en des termes qui lui plurent.

Thierry maintenant envisageait avec sérénité sa condition nouvelle, s'accommodait presque du milieu, le jugeait au moins indifférent et tolérable.

En résumé, la geôle était amusante et pittoresque. On s'attachait à ces bâtiments où les siècles avaient laissé leur empreinte, où chaque élève retrouvait le souvenir de ses parents. Et malgré tout on ne se sentait pas trop exilé du monde, trop séparé du cher Reims, puisqu'au-dessus des portiques des cours, Notre-Dame semblait se pencher comme si elle continuait à veiller sur vous, la tendre aïeule, et à vous bercer de la chanson de ses cloches. Et elle était si prochaine que, par les jours menaçants de pluie, on pouvait distinguer tous ses traits, reconnaître toutes les statues de sa façade méridionale, les prophètes de la galerie, la blonde Assomption du pignon, et, couronnant le tout, le hardi Sagittaire se cabrant sur le ciel.

Quand on montait à l'amphithéâtre de physique ou à l'atelier de dessin, un paysage plus humble et plus intime attirait paresseux ou rêveurs. Des fenêtres on dominait un quartier pauvre, des toits rouges ou bruns de toutes les formes, de tous les âges. En s'accoudant, on apercevait, très près, quelques mansardes festonnées de capucines, des lucarnes noires avec des linges séchant sur une corde. Dans l'ombre passaient furtivement des silhouettes claires et l'on restait là avec le vague espoir de découvrir quelque intimité malpropre. Des chats sur les gouttières bombaient leur dos, des pigeons se rengorgeaient aux faîtages et l'on se retirait enfin, aveuglé par le reflet d'une vitre incendiée de soleil.

Au collège des Bons-Enfants régnait la discipline la plus bénigne. Les professeurs, connus de toute la ville, se montraient paternels. L'aumônier, jadis curé dans le vignoble, ne répugnait pas aux hardis propos ; on exploitait sa mansuétude, et il se faisait l'avocat jovial, toujours heureux, des causes désespérées. Quant aux pions, c'étaient de vieux étudiants sans amertume qui, le dimanche, dans la cour plantée d'acacias d'un estaminet mystérieux, se réunissaient à leurs

élèves en des parties de boules égalitaires, et se laissaient payer le vin blanc. Les lycéens, tous originaires de l'Est, étaient en général de tempérament régulier et moyen. Leur esprit pondéré dédaignait l'initiative et l'effort personnel. De cancres invétérés, il n'en existait guère, pas plus que de vrais « bûcheurs ». On s'acquittait des tâches obligatoires et on s'en tenait là.

D'ailleurs, la pensée de la guerre hantait alors tous les esprits. Certes, on ne la désirait pas : on était trop près des champs de carnage et d'horreur ; chacun voyait sa ferme en feu, sa rivière toute rouge, les siens morts ; et on se souvenait des heures de l'occupation qui avaient pesé sur l'enfance de tous. Mais le choc semblait imminent. On s'y résignait non sans crânerie, on s'y préparait avec un froid courage.

Il en résultait pour le maître de gymnatsique, pour le sergent moniteur, une considération sans bornes. L'amitié des enfants de troupe qui suivaient les cours faisait prime. Les professeurs, tous patriotes, évoquaient fréquemment les batailles prochaines, et le samedi, vers la fin de la classe, lisaient des pages qui exaltaient les cœurs : les *Chants du Soldat*, les *Contes du Lundi*. Mais cet orage toujours prêt à éclater engendrait une ardeur médiocre au travail : — pourquoi peiner, puisque le sort commun serait de marcher bientôt à la frontière, de se faire casser la figure? Par contre, tous dans les exercices militaires rivalisaient d'endurance; certains apprenaient à sonner du clairon ; la salle d'armes regorgeait, et durant de nombreuses années la cavalerie du manège municipal fut insuffisante. Des rhétoriciens s'engageaient avant la fin de leurs études, et quand, un an plus tard, ils venaient en permission saluer les camarades, le galon d'or sur leurs manches provoquait l'envie.

Thierry fit preuve à la barre fixe d'aptitudes contestables, mais au tir réduit il fut classé le troisième de sa division : il se voyait déjà montant la garde près d'un canon, au lever de l'aube, sur un tertre planté de sapins qui commande la voie romaine de Suippes.

Les semaines passèrent. L'oncle essaya d'abord de jouer le rôle modeste de répétiteur, et il s'efforça, les jours de congé, de garder son neveu afin de s'exalter avec lui en relisant les

chers classiques. Mais l'adolescent ne tenait plus en place ; une seule idée le possédait : rejoindre son ami. Tantôt il accompagnait Pierre au patinage sur le canal, tantôt c'était lui qui l'entraînait à travers la ville, flatté de révéler au camarade les curiosités du vieux Reims. Ensemble ils pénétraient dans les arrière-cours d'où les locataires les expulsaient, redoutant quelque farce. Ensemble ils visitaient la blibliothèque où Pierre flairait immédiatement la possibilité de copier une version et s'attirait les affronts du conservateur.

A plusieurs reprises, ils explorèrent la cathédrale, errant dans la charpente du comble, grand cimetière d'arbres, antique forêt triste qui projette dans la pénombre ses bras terribles, chargés de poussière. Vellerive y captura une corneille : on en eut pitié, on la relâcha.

Et devant les édifices, les sculptures, les tableaux et les livres, Thierry répétait les explications et les histoires de l'oncle, sans résister toujours au plaisir de les enjoliver.

Insensiblement, l'intimité des deux lycéens devenait si forte que Pierre la préférait à tout autre plaisir. Son tour était venu d'être enjôlé. Chaque jour son âme coquette et légère subissait davantage le charme sensible et rêveur de Thierry. Il admirait son camarade, lui obéissait, et le suivait partout avec une docilité ravie. Et il retenait de son mieux les propos du petit Seneuse, afin de les rapporter le soir à ses parents. Modeste pour la première fois, il tentait de les émerveiller, non par sa propre science, mais par la supériorité de Thierry qu'il jugeait irrésistible.

Le matin de l'Ascension, Pierre montait chez Thierry.

— Ma sœur réunit tantôt ses amies, et maman veut que je reste à la maison. Je t'en prie, viens me tenir compagnie pour que je ne m'assomme pas avec ces gamines. Maman sera enchantée de faire ta connaissance.

Thierry accepta et gagna vers trois heures l'hôtel de la rue des Minimes. Mal à l'aise dans sa jaquette, et fort intimidé, il salua la maîtresse de maison qui, très entourée, se borna heureusement à lui tendre la main. Et Pierre l'emmena dans un jardin anglais où l'on avait réuni jadis les arbres les plus divers et multiplié les accidents de terrain. A travers la

pelouse, piquée de « faux » de Verzy, une rivière serpentait, baignant la chevelure d'un bouleau-pleureur. Entre les massifs de rhododendrons et de mahonillas se dressait un oratoire romantique transformé en volière, et une fausse ruine, donjon minuscule qui servait de remise aux outils. La perspective était fermée par une butte que surmontait un kiosque chinois aux vitres multicolores.

Laissant les fillettes jouer et se poursuivre dans le petit parc, les deux inséparables pénétrèrent dans un vaste clos récemment acquis par M. Vellerive en vue d'un lotissement.

Parmi les herbes blondes persistaient les vestiges d'une ordonnance ancienne. De vieux pommiers, autrefois taillés en gobelets et en quenouilles, indiquaient les alignements disparus, mais leurs branches improductives étaient envahies par le lichen, leur feuillage pauvre livré aux araignées et aux chenilles. Dans un angle, une salle de verdure étouffait sous les clématites; un sureau poussait au beau milieu, culbutant la table vermoulue. Et, tout près de là, un des derniers survivants d'une essence locale jadis fameuse, un poirier de Rousselet, délicat et fragile comme un souvenir, ombrageait un banc de pierre grise. Quand on regardait par-dessus les murs bas, on découvrait à l'infini des jardinets humbles et paisibles, des folies bourgeoises avec leur rond-point jaune, leur sallette aux volets verts, leur bassin où reposait une eau mordorée.

Dans cet asile de solitude heureuse, Pierre et Thierry oublièrent l'heure jusqu'à ce qu'un domestique vînt les avertir qu'on avait presque fini de goûter et que les invités partaient déjà. Ils rentrèrent au plus vite.

Le buffet était dressé dans la grande salle à manger qu'ornaient des trophées de chasses, hures de sangliers, massacres de cerfs, oiseaux pendus par la patte, sous des verres bombés, dans des cadres noirs. Agitées et bruyantes, les mères, désireuses d'aller en ce jour de fête exhiber leurs robes claires, pressaient les enfants qui se bourraient de gâteaux et buvaient délibérément des flûtes de « tisane ».

Peu à peu la maison se vida. Thierry lui-même se dirigeait vers la porte, mais la voix de Pierre l'arrêta :

— Reste encore un moment, je veux que tu connaisses ma sœur !

Proche de ses treize ans, et petite pour son âge, Blanche Vellerive ressemblait beaucoup à son frère ; mais elle avait les cheveux plus dorés, les lèvres plus étroites et vives de couleur, et ses longs yeux en amande, variables et mouvants, miroitaient d'un beau vert sous des sourcils noirs.

Lorsqu'on lui amena Thierry, elle se sauva d'abord, timide et folâtre, les joues en fleur. Mais, sa mère l'ayant saisie par la main, quand elle fut de nouveau en présence du collégien, elle marcha vers lui, grave et résolue, et, hardiment, l'embrassa.

— Tu vas bien ! Ne te gêne pas ! s'écria madame Vellerive en riant de l'audace.

Interloquée par cette observation, Blanche s'enfuyait, allait se cacher au jardin.

Les baisers de la fillette surprirent Thierry et le flattèrent. Néanmoins, ils ne lui parurent pas un événement considérable, ni un présage, et bientôt il n'y pensa plus. Et pourtant, il devait plus tard évoquer avec précision le souvenir de cette entrevue. Il se rappela les mines et les gestes, la couleur de la robe et de l'écharpe ; il revit les azalées dominant les nappes blanches, les jeunes verdures se balançant derrière la fenêtre ouverte, le rayon de lumière qui glissait sur le parquet... Et alors seulement il savoura la candeur de la scène, la naïveté de l'élan, l'innocence et la fraîcheur de la caresse.

Juin survint avec ses journées de plénitude et de splendeur. Appelés par l'inconnu, Pierre et Thierry couraient la campagne.

A travers la plaine rayée de colzas et de seigles, ils suivaient la route monotone le long des fossés fleuris de résédas, de boutons d'or. Ils atteignaient un village au clocher trapu, engoncé, aux maisons construites en bois et en carreaux de terre. Parfois, au delà d'un porche on apercevait un coin de basse-cour avec un coq s'épouillant sur un maigre fumier. Mais presque toujours les fermes étaient closes et, sur leurs hauts battants, mangés par la pluie, rapiécés comme des houppelandes, achevait de pourrir quelque oiseau nocturne crucifié. Çà et là, par une fenêtre ouverte, on distinguait un

tisserand actionnant son métier et chantant à la cadence de la navette. Dans la rue aveuglante, rien qu'un troupeau d'oies qui arrivaient en sifflant à la rencontre des voyageurs. A droite et à gauche, de minces venelles gagnaient les champs. Des murs bas, coiffés d'orpins, séparaient des jardinets, tristes carrés de légumes où végétait un petit noyer et que parait un rosier épanoui au-dessus des choux verts et des betteraves.

Mais la soif et la faim poussaient les deux amis vers l'auberge, et ils s'installaient dans la salle déserte, éclairée seulement par les cœurs des volets.

En regardant sur les murs les affiches d'instruments aratoires, ils mangeaient un « bouchon » de pain, lampaient un petit vin blanc servi dans une cruche à fleurs, une « rebèche » âpre et légère qui les grisait. Et Thierry, excité, célébrait alors avec plus de feu les beautés de la plaine, le charme de la lumière, la grandeur de la vie rustique.

Le soir venu, ils rentraient par la même route en comptant les bornes.

Quand la chaleur se fit plus lourde, ils explorèrent les rives de la Vesle. Pour les atteindre, ils s'engageaient dans les marais jaunes et cendrés, sautaient les minces canaux que dénoncent les houppes cotonneuses des joncs, contournaient les flaques où tremblent les lentilles agitées par la fuite des dytiques et où l'œil d'or des grenouilles luit sur les feuilles des nénuphars. Et, pendant des heures, ils longeaient les eaux mates de la rivière qui coulent avec une sourde chanson entre les « vordres » et les saules.

Ils tentaient de suivre à la course les flocons qui fuient dans les rapides, tournoient aux méandres, et, griffés par les branches, vont s'agréger en îles neigeuses et flottantes dans un ensablement, près d'un barrage. Le plus modeste incident les divertissait ; la tête pointue d'un rat fendant le miroir et laissant derrière elle un sillage en triangle, le nid de sarcelles découvert entre les roseaux, la hutte pour l'affût au canard sauvage, tout alimentait leurs rêves de vie indépendante.

Parfois, levés dès l'aube, ils entreprenaient de longs voyages d'exploration. Dans ce pays où les accidents de terrain sont si rares, le vallon le plus paisible avait pour eux l'attrait des

sombres défilés et le plus humble monticule leur donnait l'illusion des cimes.

Successivement ils visitèrent toutes les curiosités des environs, les simples décors que la légende ou l'histoire embellissaient dans leur imagination. On les rencontra à Louvois et à Sainte-Imoges, au monastère de Saint-Basle et aux pierres pouilleuses de Bezannes, au pont de Berry-au-Bac et sous le porche d'Hermonville. Ils avaient le goût des maisons incendiées, des auberges en ruines à la croisière des routes et où, disait-on, des crimes s'étaient commis autrefois. Renseignés par un vieil almanach, ils poussèrent un dimanche jusqu'aux Petites-Loges pour y reconnaître l'emplacement où, vers 1820, on avait guillotiné un pauvre diable.

Ses plus fortes joies de nature, Thierry les goûtait au sommet d'un grand « haule », dans les mélancoliques pineraies que bordent les champs maigres et roux de sarrazin. Baissant la tête sous les arbres, les deux amis marchaient, prestes et joyeux sur la mousse élastique. Des lapins s'enfuyaient, et Vellerive relevait en connaisseur les passages du renard et du blaireau, les housures du sanglier. Ils parvenaient enfin à une lande inculte, à un grand « savart » aromatisé de genêts et de marjolaine, de thym et de serpollet.

Avec les ondoiements infinis de sa robe, toute la blanche Champagne s'étendait à leurs pieds, caressante et silencieuse. Ils s'asseyaient à l'ombre courte de la lisière, ouvraient un volume de poésie et déclamaient à pleine voix dans la solitude énorme. Puis, envahis par un bien-être ineffable, ils rêvaient en fumant des cigarettes. Et, quand ils se renversaient sur le dos, ils ne voyaient entre leurs paupières mi-closes que le ciel immense et délicat comme le plaine, le ciel d'un bleu perlé, languide, où un busard, éployant ses ailes couleur de rouille, planait immobile.

Mais peu à peu le soleil déclinait, et ses rayons obliques traversaient les aiguilles miroitantes des sapins. Une bande de corbeaux fendait l'espace, portant sur l'aile des reflets de couchant ; là-bas l'or des seigles commençait à rosir et, au fond de l'horizon, debout parmi les brumes héliotropes, la cathédrale lointaine avertissait les amis de la longueur du retour, les appelait. Il fallait partir, sans attendre davantage

en ce bel endroit le soir dolent et parfumé. L'extase était finie. Ils gagnaient en hâte la station prochaine, sautaient dans le train et rentraient à Reims, Thierry plein du regret de cette inoubliable journée, et tout vibrant encore du paysage splendide, Pierre assailli par une tristesse vague, et maudissant la composition du lendemain.

Harassés, poussiéreux, ils arrivaient rue des Minimes. Le plus souvent Thierry était retenu à dîner. Il courait prévenir l'oncle, se débarbouillait, revenait en hâte. Et, durant le repas, Blanche restait muette, couvant des yeux le compagnon de son frère. A force d'entendre Pierre vanter l'intelligence et le goût de Thierry, l'enfant s'était prise pour ce dernier d'une admiration secrète, fervente, respectueuse. Et, tout en lui trouvant un étrange prestige, elle était séduite encore par la modestie de ses allures et la douceur de ses paroles.

Éblouie et se sentant plus petite, elle écoutait les histoires du collégien, certaine qu'au monde il n'en existait pas d'aussi amusantes ni d'aussi belles. Tant que Thierry était là, elle n'osait rien dire, mais elle souhaitait ardemment que son héros devînt chaque jour davantage le frère de Pierre pour qu'il fût aussi un peu son frère à elle...

Personne ne remarquait l'attitude de la fillette et ne lisait en son cœur. Et, quand Thierry, rue des Toussaints, s'étendait dans son lit, il ne rêvait jusqu'à l'aube que des ciels et des champs, des fleurs et des arbres.

(*A suivre.*)

POL NEVEUX

L'OPINION AMÉRICAINE

ET LA GUERRE [1]

L'opinion écrite tient parfois du plaidoyer ou du réquisitoire; il s'y mêle parfois de la rhétorique et l'exagération qu'elle amène. Et puis tout le monde ne tient pas une plume, et il n'y a pas que les écrivains qui pensent ni, surtout, qui agissent. « L'Amérique, a dit le Président Wilson, ne fait pas tout entière entendre sa voix, et la voix qu'on entend ne monte que par endroits. » Que pense cette Amérique silencieuse, si elle pense? Pour le savoir, il n'est que d'y aller ; et si elle ne répond pas, d'interroger ceux qui connaissent ces muets, dont on peut toujours interpréter les gestes, et scruter la psychologie.

I

En avril dernier je fus chargé de faire des conférences à San-Francisco. Je m'y suis rendu par le plus long. De New-York à Boston et à Philadelphie, à Baltimore et à Washington, de la Nouvelle-Orléans à Los Angeles et San-Francisco, de Portland à Seattle, Duluth, Minneapolis et Saint-Paul, de

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 février 1916.

Chicago à Cleveland et à Buffalo, j'ai promené ma curiosité et cherché une réponse à l'énigme que mes amis américains ne m'expliquaient pas. Pour la quatrième fois je visitais ainsi ce pays étrange qu'on ne peut se lasser d'étudier, car dans la famille humaine il est à part, et l'âme qui s'y élabore est peut-être celle d'une humanité nouvelle.

Sur le bateau qui nous emmène, les Américains sont en majorité. Tous, sans exception, sont pour nous. Mais même parmi ces amis toutes les réactions ne sont pas pareilles. Un jour le choc d'une émotion imprévue fit tomber les prudences et jaillir chez certains des paroles révélatrices. La télégraphie sans fil nous apprit brusquement le torpillage du *Lusitania*, la perte d'existences américaines. J'interrogeai un brave commerçant américain qui ramenait de Suisse ses enfants. « Resterez-vous toujours neutres? » lui dis-je. — « C'est une sacrée affaire, me répondit-il. *Évidemment on peut tout pardonner à un homme qui réussit.* On ne peut pas ne pas admirer un homme vraiment fort. Mais l'Allemagne n'est pas assez forte pour se payer ça, et ce torpillage est une bêtise. » Naïve affirmation d'une foi que je connaissais bien déjà, et dont, hélas, j'ai entendu depuis bien des expressions; touchante révélation d'une religion, celle du succès, et d'un évangile universellement accepté, celui de la force. L'horreur qu'inspirait à ce père de famille le forfait de ces Allemands noyeurs de femmes et d'enfants, au moment même où elle le bouleversait, n'effaçait pas sa secrète admiration pour la force allemande; et l'inconsciente bassesse de sa réponse ne faisait qu'exprimer une des essences de son être. — Et comment l'Américain moyen n'adorerait-il pas la Force, quand tout chez lui la respire, et que sa visible présence étonne partout l'esprit? La Force : telle est la première et la plus durable impression que donne l'Amérique. De loin ses rives annoncent le Dieu, et les eaux qui les baignent. Force prodigue, force gaspilleuse comme celles de la Nature, et qui accable dès l'entrée du port de New-York. Ces tours colossales, ces gratte-ciel semblent à l'horizon des demeures de Titans, de fabuleux palais jaillis de quelque source inépuisable d'énergie, comme l'aérienne architecture des nuages. Dans ce port où

des trains entiers, des foules entières circulent sur les bacs géants, où des milliers de bateaux lancés à toute vapeur tissent sur l'eau éternellement déchirée par leur hâte le réseau dense d'une toile éternellement inachevée, au milieu des mugissements incessants des sirènes, des appels stridents, il semble que l'on soit, non sous le libre firmament, mais dans quelque vertigineuse usine où les courroies tournoient, s'entrecroisent inextricablement en fuites tremblantes, où tout se presse et se précipite sous l'impitoyable contrainte d'une force centrale qui ne connaît ni arrêt, ni ralentissement. Et cet air électrique, cette lumière étincelante, ce grand vent triomphant qui dans le dur ciel bleu roule et tord en bannières glorieuses les éclatantes vapeurs exhalées par cette ville où l'on ne brûle que de l'anthracite, remplissent l'espace et l'eau d'une exultation de vie frémissante, surexcitent et tendent les nerfs comme un élixir. Aubes claires et claires gelées d'hiver, claires écumes joyeuses, blancheurs et étincellements de voiles aiguës, jeunesse, audace, allégresse : telles sont les images qui se pressent dans le cerveau quand, les yeux fermés, l'on se remémore la première vision de la blanche ville qui surgit des eaux comme une apparition d'une autre planète où les forces élémentaires seraient plus près de la surface, intactes encore et jeunes comme aux premiers jours du monde. Et cette sensation d'une palpitation incessante de vie, d'une onde d'énergie qui sourd de partout, soulève et traverse tout, on la retrouve dans ces rues où sous le tonnerre des chemins de fer aériens ruissellent des foules plus denses et plus pressées que nos foules, dans ce Fifth Avenue, interminable Voie glorieuse où les automobiles, les étincelants équipages roulent inépuisablement leurs flots éblouissants, où coule impétueusement un fleuve de richesses qui fait paraître pauvres nos voies les plus fastueuses et inertes nos rues les plus vivantes. La nuit n'assoupit pas cette énergie. Elle éclate en longs flamboiements, en guirlandes de feu qui portent jusque dans le ciel l'étincelante tiare des constructions colossales, fait de Broadway tout entier incendié la plus prodigieuse féerie de lumière que la terre ait vue — enseignes, réclames gigantesques qui s'allument et s'éteignent silencieusement dans la noirceur momentanée du ciel comme ces mil-

lions de lucioles que j'ai vues à Ceylan, dans l'Inde, palpiter et s'éteindre à la fois toutes sous quelque vibration cosmique mystérieuse. Elle éblouit et accable, cette force ardente et monotone, par l'intolérable insistance trépidante de ses sollicitations innombrables. Elle seule règne. Elle ne permet pas la naissance dans le cerveau d'autres images que les images de son universelle présence... On voudrait les fuir, ne plus voir, ne plus entendre; mais sur la rétine irritée, derrière les paupières closes, elles s'inscrivent encore en lignes de feu; et de la ville monstrueuse monte encore l'éternelle rumeur... Silence, obscurité, où l'âme perçoit des lumières et des voix, où êtes-vous?...

Et cette force n'est pas seulement matérielle. Elle façonne et transforme la matière humaine, le délicat réseau des nerfs et du cerveau aussi rapidement que la terre et la pierre. Chaque année elle aspire de la lointaine Europe un million d'émigrants [1], les éparpille dans ses espaces illimités, y extermine les faibles, y adapte les survivants à ses fins. En caftans graisseux, en lévites loqueteuses, en jupes bigarrées, ployant sous les baluchons, ces mornes foules, grises encore de la poussière des terres obscures qu'elles ont quittées, encore engourdies par le millénaire rêve ancestral que cette terre nouvelle va dissiper pour toujours, s'écoulent en procession interminable par l'étroit guichet d'Ellis Island ; happées par cette force invisible, elles se dépouillent de leurs vêtements et de leurs habitudes, de leurs marques distinctives et de leur traditions immémoriales, se fondent dans la banale foule américaine au costume, aux gestes et aux instincts partout identiques. Quelques mois, quelques années, et la métamorphose sera si complète que rien ne semblera plus manifester l'âme ancienne, qui cependant prolonge encore son obscure existence étouffée. La pression invisible qui l'enserre de toutes parts lui imprime une empreinte plus profonde en ce court espace de temps que les lents millénaires qui l'avaient formée. A la rapidité de ce changement on mesure l'intensité

1. 1 026 499 en 1905 ; 1 100 735 en 1906 ; 1 285 349 en 1907 ; plus d'un million en 1910 et 1913. Voir *America in Ferment*, de P. L. Haworth, Indianapolis, 1915.

de cette force. Souverainement elle efface les marques du métier, de la caste, de la nationalité, de la race même, et transforme cette matière toute diverse, ces déchets bigarrés de l'Europe, en un type unique, en rouages dociles de l'universelle machine. Avec le costume et les gestes de ses concitoyens cet étranger a pris leur idéal, et c'est un esclave de plus que l'idée américaine possède.

Elle est étrangement différente des idées qui, chez nous, organisent et mènent encore les groupes, cette idée dont la subtile présence se manifeste dès que l'on débarque. Vraiment on se sent dans un autre monde, plus éloigné encore du nôtre par le caractère que par l'espace : éloigné aussi dans le temps, oserai-je dire, car il est déjà enfoncé aussi loin dans l'avenir que d'autres pays sont reculés dans le passé. New-York, Chicago, Denver, San-Francisco me sont plus étrangères par leur nouveauté que Constantinople ou que le Caire par leur ancienneté familière. C'est un type nouveau d'humanité que je reconnais dans ces hommes semblables en tout à nous, vêtus comme nous, et qui parlent anglais. Cependant, non seulement le timbre de cette langue est changé, mais subtilement ses valeurs. Quelques-uns de ses mots pour nous les plus prestigieux semblent chez eux sans force : d'autres semblent avoir pris un sens profond inconnu chez nous. Et derrière ces fronts, quelles sont les idées, les images que cette vie nouvelle a laissé subsister, et que l'on partage avec nous? Que voient de cette guerre ces yeux qui la regardent comme par l'autre bout du télescope?

Car l'éloignement est très grand. C'est la seconde impression maîtresse que donne New-York. Après les aspects ternes et ralentis de Paris, les vives couleurs, l'éclat presque intolérable de cette vie intense détonnent et dépriment. Est-il possible que quelque part là-bas dans la sombre Europe, des millions souffrent et meurent, que l'on tue, que l'on torture, que l'on viole, que l'on incendie, que l'on massacre, que toute la fleur des vieilles races soit fauchée, que la liberté de l'homme et les destinées du monde se jouent là-bas, sans que rien ici soit changé? Cette humanité n'est-elle donc pas solidaire de la nôtre? — L'on porte encore en soi toutes les ombres de là-bas ;

l'on marche entouré de fantômes douloureux; et toute cette joie, cette lumière de vie blessent les yeux. On s'étonne de voir les foules se presser devant les transparents qui de minute en minute annoncent le résultat de quelque partie de « base-ball », tandis que sur l'immense tragédie ils restent muets. On a beau se répéter que cette guerre n'est pas leur guerre, qu'elle ne ralentit pas leur vie, mais l'accélère, que ses misères et ses diminutions sont pour ces foules sources de richesse et de force; leur indifférence visible meurtrit. L'expérience a beau apprendre que toujours les effets de l'éloignement sont pareils : que vingt millions de Chinois ont pu être noyés par les inondations du fleuve Jaune, cinq millions d'Hindous périr de la peste et de la famine dans l'Orissa autrefois, sans que l'Europe s'émeuve, que des millions et des millions de prolétaires sombrent obscurément dans les quartiers sordides des grandes villes, aussi ignorés que la Chine et l'Inde; il semble que ce cataclysme ne ressemble pas aux autres cataclysmes, et qu'il atteint tout homme et tout l'héritage de l'homme, et que nul ne peut s'en désintéresser. Et si l'impression est si forte ici, dans cette frange de l'Est qui reçoit la lumière d'Europe, que sera-ce plus loin, dans les vastes espaces de l'Amérique où s'éteignent les clartés et les bruits de notre monde?... Est-il étonnant que l'Américain moyen, aveuglé par la puissance de ces images n'ait pas nos préoccupations et ne ressente que faiblement nos émotions?...

Cependant, très vite l'on s'aperçoit que pour l'élite généreuse qui connaît l'Europe, malgré tout cette guerre est une réalité présente et accablante, et que certains la vivent avec toute notre angoisse. Des anecdotes plaisantes circulent qui montrent dans cette élite l'unanimité de l'opinion : « Je suis si neutre, me dit-on, qu'il me sera indifférent d'apprendre lequel des Alliés aura écrasé l'Allemagne, pourvu qu'elle soit écrasée. » Ou l'on répète cette réponse d'un étudiant de Harvard à qui son professeur reprochait d'avoir échoué dans son examen par son ignorance de l'allemand : « Ça m'est égal. Bientôt on ne parlera allemand qu'en enfer, et je n'ai pas l'intention d'y aller. » Ou encore cette caricature où l'on voit le diable furieux menacer du poing le Kaiser et lui dire :

« Veux-tu finir de m'appeler Gott? » Et peu à peu devant la chaleur de l'accueil que reçoit partout un Français, le cœur se rassure. L'on se dit que parmi les occupations, les distractions de cette vie furieuse qui ne peut pas ne pas suivre l'impulsion irrésistible de sa pente, il faut, après tout, être reconnaissant si quelques minutes, quelques heures de pensée profonde nous sont chaque jour réservées par quelques-uns.

II

Et à mesure que l'on parcourt le pays, l'on débrouille dans sa complexité des directrices que l'on soupçonnait, mais qui d'Europe se laissaient moins facilement dégager. L'on voit que les sollicitations absorbantes de cette vie intense, que les effets de cet éloignement ne sont pas les seules raisons qui expliquent certaines tiédeurs, certaines indifférences. Même dans cette élite, il est clair que les sympathies ne vont pas également à tous les Alliés, et qu'ailleurs elles ne vont pas du tout à certains d'entre eux. Si aux États-Unis la France n'a guère que des amis, il n'en est pas du tout ainsi pour l'Angleterre et la Russie. Et sous l'uniformité de ces foules des différences se révèlent. En dépit des apparences superficielles, les Américains ne sont pas partout pareils; et même en dehors des nationalités non fondues encore dans l'Union, des variétés de sentiments, de tendances, persistent.

Et d'abord l'on découvre, non sans étonnement, que parmi les Américains de pure descendance anglo-saxonne, l'Angleterre est peu aimée. Dans l'histoire de chaque peuple il faut qu'un autre peuple joue le rôle de l'ennemi héréditaire : cela fait partie des accessoires nécessaires de sa vie, et c'est l'Angleterre qui, aux États-Unis, remplit cet emploi. Malgré la communauté d'origine, de langue, de mœurs, d'idées, malgré l'attendrissement avec lesquel les descendants des Puritains retrouvent dans la mère-patrie les champs et les villages d'où leurs ancêtres sont partis, malgré l'orgueil d'être un rejeton

de l'illustre souche antique, ils gardent la rancune non seulement des luttes anciennes, de la Maison Blanche brûlée en 1814, des traitements infligés par la toute-puissante marine anglaise aux vaisseaux américains neutres pendant les guerres napoléoniennes, des affronts multipliés lors du tracé des frontières du Canada, du règlement des pêcheries de Terre-Neuve, de la guerre de Sécession où l'Angleterre a favorisé le Sud contre le Nord, de l'affaire du Vénézuéla, mais de froissements d'amour-propre plus intimes, perpétuellement renouvelés. Ces aristocrates, disent-ils, traitent de parvenus et de malotrus leurs cousins démocratiques d'Amérique, prennent avec eux un ton blessant de supériorité, d'une supériorité que l'Américain cultivé, le tout-puissant milliardaire n'admet pas, et qui le révolte. Pour certains d'entre eux, rien ne justifie cette attitude, car l'Angleterre est en pleine décadence. Ce vieux pays ralenti, hautain et inintelligent — je cite leurs paroles — vit de son passé et tient dans le monde une place disproportionnée à sa vertu et à ses droits réels. Il ne serait pas mauvais que l'adversité abaisse un peu son insolence. — Étrange conception, née sans doute surtout des impatiences du Yankee excitable et nerveux devant la lenteur et la routine anglaises, des jalousies, des préjugés d'un peuple qui est susceptible à l'excès aux incessantes critiques anglaises, et qui dans son passé n'a le souvenir d'aucune grande guerre étrangère, jusqu'à la guerre espagnole, sauf contre l'Angleterre. Peut-être y retrouve-t-on aussi un peu l'influence de ces millions d'Irlandais qui là-bas fournissent les « *bosses* » politiques et font les élections, et qui, tous, haïssent le « Sassenach », l'oppresseur anglo-saxon héréditaire, et ne laissent jamais passer une occasion de propager leur haine. Sans doute il ne faut pas exagérer les effets de cette influence, ni la portée de certaines paroles blessantes pour l'Angleterre qui, à Boston, à New-York, à San-Francisco, partout, m'ont surpris et peiné ; sans doute depuis la guerre avec l'Espagne où l'Angleterre prêta aux États-Unis son appui moral, depuis l'attitude que prirent les États-Unis pendant la guerre des Boers, bien des ressentiments ou des malentendus se sont-ils dissipés, et le vieux lien du sang, si fort malgré tout, s'est-il resserré. Mais profondément dans

l'esprit américain persiste le sentiment que l'Angleterre, qui anéantit autrefois la flotte marchande américaine, régit l'Océan pour ses propres fins, et que sa prépondérance sur les mers est une menace. C'est ce sentiment qui explique en partie l'action si énergique des États-Unis contre le blocus anglais, leur obstination à vouloir modifier le droit international maritime.

Notre autre alliée, la Russie, trouve moins de sympathies encore. Aux États-Unis d'innombrables Juifs russes ont emporté des récits de pogroms, et la haine de l'autocratie russe. Intelligents et actifs, ils tiennent entre leurs mains une partie de la presse, et tout le poids de leur influence se jette contre la Russie. La propagande allemande exploite habilement leurs passions : elle fournit à cette presse d'invraisemblables récits d'atrocités russes : j'ai retrouvé à des dates éloignées, dans d'obscurs journaux régionaux, la même histoire de traitements monstrueux infligés à des révolutionnaires russes, sans une précision, sans une preuve, en termes identiques. Cela sentait à plein nez le faux et la propagande allemande ; mais les lecteurs ignorants de ces journaux croient sans peine et sans critique tout ce qui flatte leur exécration démocratique pour le « tsarisme ». De la grande Russie qui est le plus profond réservoir d'énergies spirituelles qui soit, de la fraternité biblique de son peuple, de son infinie humanité, ils ne savent rien. Leurs idées sommaires sont faites de quelques clichés : « Sibérie, knout, pogroms, tsarisme » ; et ces clichés, la propagande allemande les exploite. Ces naïfs croient sincèrement que le panslavisme constitue une menace plus grande pour la liberté du monde que le pangermanisme. Pour eux la Russie maudite est la citadelle de tous les despotismes, l'ennemie du genre humain ; et sa présence dans la Quadruple-Entente compromet la cause commune. — Ajoutez à ces Juifs, à ces ignorants, beaucoup de Polonais qui croient avoir à se plaindre de la Russie ; à Chicago seul et dans ses environs on estime qu'il y en a 400 000 : et l'on comprend qu'une fraction de l'Amérique reste tiède pour les Alliés.

Même pour la France les sympathies, si vives aujourd'hui, n'ont pas toujours été aussi fortes, malgré le culte universel

pour La Fayette, Rochambeau et nos soldats libérateurs. La France est sans doute la grande démocratie sœur ; son idéal est celui de l'Amérique : elle est chevaleresque et désintéressée ; elle est pour tous les Américains la plus fine et la plus cultivée des nations, un foyer de science, d'art et d'élégances, un musée d'architecture, le *play-ground of the world*, où tout Américain aspire à voyager, à vivre même. Mais pour les Puritains et les croyants qu'ils sont restés, elle est catholique ou athée, immorale et légère : sur elle abondent les clichés désobligeants, des superstitions injustes, ridicules même ; et de notre littérature et de notre vie ils ne connaissent guère, hélas, que ce qui peut confirmer leurs idées fausses, que vient fortifier trop souvent la triste manie qui nous pousse à nous dénigrer nous-mêmes. Et puis pour ces admirateurs de l'*efficiency* allemande, de l'extraordinaire efficacité des organisations allemandes, nos méthodes commerciales et industrielles paraissent arriérées, et notre décadence économique certaine. Ils doutent de notre succès, et c'est surtout le succès qui les touche. Il a fallu l'action des conférenciers échangés, l'attitude si parfaite de dignité et de tact de notre ambassadeur, M. Jusserand, notre généreuse participation à l'exposition de San-Francisco, qui montre en pleine guerre la puissance des ressources françaises, et surtout la révélation de la vraie France que cette guerre a apportée, pour dissiper quelques-uns de ces préjugés odieux et malfaisants.

D'autre part si la propagande écrite des Germano-Américains a eu l'effet contraire à leurs vœux, leur nombre est grand, et constitue un poids qui ralentit le mouvement en faveur des Alliés. Leur vote compte ; et plus encore l'influence silencieuse de l'estime qu'avaient pour eux, qu'ont encore, un grand nombre d'Américains qui les connaissent individuellement, savent qu'ils sont parmi tous les immigrants peut-être les plus précieux par leur tenace application, leur docilité, et que leur présence constitue pour le pays une richesse. Dans le Moyen-Ouest surtout, où ils abondent, et forment non seulement des groupes denses, des agglomérations puissantes — Milwaukee, Chicago, Saint-Louis, Cincinnati, Saint-Paul, — mais se trouvent éparpillés partout, leurs voisins ont pour ces paisibles buveurs de bière bonasses un profond

respect. Et puis ils ont pour eux un autre sentiment que j'ai constaté avec surprise. Ces Germains représentent pour eux la culture, sans K, l'idéalisme et la poésie. Ils sont dans leurs villages et leur inculture un élément de vie supérieure — par leur passion pour la musique d'abord, leur sentimentalité naïve ensuite, leur sens profond de la nature, leur amour de l'ordre et de la discipline collective en vue de rendre la vie de chacun plus chaude, plus riche de sensations cordiales, de l'orner et de l'égayer ; et surtout par la poésie primitive de leurs légendes, de leurs contes, de leurs traditions nationales, vers lesquels leur cœur fidèle se tourne dans leur exil, et qu'ils racontent aux enfants émerveillés de leurs voisins. Dans la morne vie des grandes plaines, dans l'uniformité de ces existences plates et positives, l'Allemand apporte sa *Gemütlichkeit*, sa petite fleur bleue, un coin de poésie et de ciel : il reste pour ces naïfs le représentant d'un peuple de poètes et de penseurs ; et toute leur reconnaissance va à ceux qui les ont ainsi fait entrer dans les domaines enchantés du rêve. Quoi d'étrange s'ils ne peuvent penser grand mal de ces bienfaiteurs? Comment leur faire croire par de lointains récits incertains que les frères de ces hommes tranquilles et rassis, qu'ils connaissent et aiment, se conduisent comme des sauvages et pensent comme des fous? Comment leur persuader que tout un peuple est retourné à la barbarie, et que toute l'Allemagne soit démente? Ils ne peuvent l'admettre : ils croient à la réalité qu'ils voient, et non aux invraisemblables légendes de sang qu'on leur raconte. Et d'ailleurs leurs journaux, qui vivent en partie des annonces germano-américaines, par intérêt, par prudence, par inertie, ne parlent pas des crimes allemands. Et c'est ainsi, par exemple, que l'on a pu faire croire à ces aveugles volontaires que le *Lusitania* était un croiseur auxiliaire et portait des canons, ce qui justifiait la sainte colère allemande qui l'a envoyé au fond de l'eau. On a beau leur prouver que les témoignages qui affirmaient cela étaient achetés, que leurs auteurs avaient été punis d'emprisonnement : ils sont restés sourds à tous les raisonnements, indifférents à toutes les dénégations, et l'on trouve encore dans le Moyen-Ouest des consciences abusées pour approuver le forfait allemand.

Et c'est ainsi que les qualités ancestrales du Germain, que l'idéalisme allemand, ces contes naïfs, ont plus fait pour la cause allemande dans le Moyen-Ouest, que tous les récits d'atrocités, que toute la maladroite propagande allemande pour la compromettre... Étranges survivances du rêve millénaire des races ! Les innombrables images de cet âpre milieu américain, toutes hostiles, n'ont pu l'effacer. Sourdement, sous le matérialisme de cette civilisation persistent d'invisibles forces spirituelles ; et la vie que l'on voit est peut-être moins importante que la vie que l'on ne voit pas, l'inconscient, les pensées des morts qui, obscurément, mènent les vivants...

A New-York, dans de petits théâtres italiens, à deux pas de Broadway, des chemins de fer souterrains et aériens, l'on joue encore en italien des drames moyenâgeux où figurent Charlemagne et ses preux : à Pasadena, en Californie, j'ai vu l'étonnant jardin de M. Busch où tout un rêve allemand est cristallisé. Ce M. Busch, mort aujourd'hui, a fondé une brasserie, devenue la plus puissante des États-Unis, l'« Anheuser-Busch », dont les réclames et les étiquettes font maintenant partie intégrante de la vie américaine. Elle lui a valu une fortune colossale ; et sur ses vieux jours, il s'est retiré dans les terres enchantées de l'Extrême-Ouest. Là, il a transformé en parc somptueux toute une vallée et une colline sauvages et, ne se sentant pas le droit de garder pour lui seul les merveilles qu'il y a semées, l'a ouvert au peuple. Y entrer, c'est se trouver transporté du coup dans les contes de Grimm, le Reineke Fuchs, les légendes allemandes. Des centaines et des centaines de figurines peintes, en staff ou en terre cuite, le peuplent : voici à sa fenêtre la vieille sorcière, une goutte d'eau en verre au bout du nez : Hänsel et Gretel se donnent la main, Rothkäppchen cause avec le Loup, la Princesse fait tourner son rouet, la Reine tient son fuseau et rêve à la fille blanche comme la neige, rouge comme le sang qui lui est promise : partout des nains, des kobolds, des elfes sortent de leurs grottes ou des ondines de leurs eaux : Dornröschen repose parmi ses serviteurs, et le Prince Charmant se penche sur elle. Ailleurs Isegrim et Reineke complotent, le lièvre passe en boitant : bref, tous les personnages des légendes allemandes sont

là. Après soixante ans d'existence américaine et d'incessant labeur, ce Germain est retourné dans sa vieillesse aux rêves de sa lointaine enfance, de l'enfance de sa race ; et toutes ces images de son cerveau se sont naïvement extériorisées là, pour dire sa fidélité et pour enseigner à d'autres son amour. Et avec une naïveté non moindre, le public admire, interroge, s'extasie; et sous ce ciel étincelant, parmi la folle végétation étrangère, les étranges fleurs éclatantes, dans l'aveuglante lumière de cette terre aux aspects tropicaux, les silencieux personnages sortis de la sombre forêt allemande lointaine s'immobilisent comme enchantés. Peut-être, la nuit venue, le sortilège qui les a figés là se dissipe-t-il, et reprennent-ils leurs jeux, et se répandent-ils dans les cerveaux de cette race nouvelle qui les entoure. Peut-être M. Busch l'espérait-il; et son espoir n'est peut-être pas vain.

Sous l'apparente uniformité de cette surface unie que présente l'Amérique aux regards, des différences persistent donc, et d'autres rêves que les rêves de ses « *smart men* », de ses brasseurs d'affaires, d'autres influences que celles qui mènent ses marchands de porcs et ses cotonniers. L'admiration des Américains pour la force et l' « *efficiency* » dont l'Allemagne est avec eux la plus haute manifestation sur la terre, l'évangile du succès auquel ils croient comme les Allemands, leur intérêt immédiat qui prime les intérêts du monde, leur éloignement qui rend inactives les images qui leur viennent d'Europe, les différences d'origine et de sympathies politiques qui empêchent toute unité de sentiment dans cette mosaïque d'États et de races, ne suffisent peut-être pas à expliquer l'impuissance d'action de l'opinion américaine éclairée. C'est ailleurs, dans l'inconscient, dans le passé, dans toute la structure mentale de ces hommes qu'il faut étudier les impulsions profondes qui, seules, sont efficaces, et non dans les idées abstraites de cette élite de l'Est, presque européenne, dans la réaction patriotique de ces Germano-Américains encore Allemands, dans la haineuse propagande de ces Irlandais qui ont gardé toutes leurs rancunes héréditaires : c'est dans l'Américain qui n'est qu'Américain, dans ses aspirations obscures et son obscur effort vers l'unité américaine qu'il faut chercher l'âme de ce peuple et l'expli-

cation de ses actes et de ses opinions. Le *Sun* a publié récemment un poème qui dit :

« Nous ne sommes ni Anglais, ni Allemands, ni Suédois, — ni Autrichiens, ni Russes, ni Français, ni Polonais. — Nous avons créé une race séparée — et acquis une âme séparée. »

— Naïve affirmation d'une croyance que partagent des millions d'Américains, surtout dans ce Middle-West qui se croit le cœur de l'Amérique ; et c'est en effet ce cœur dont il faut écouter les battements si l'on veut comprendre l'Amérique et l'Idée américaine. Une chose est certaine, et l'Est a fini par le reconnaître, c'est que le Middle-West dont vient le pacifiste Bryan, et qui soutient de son vote le Président Wilson, ne pense pas comme cet Est dont les prétentions à une culture supérieure et à l'hégémonie intellectuelle et politique l'irritent. Il refuse de se laisser régenter par ces professeurs et ces journalistes dont le ton magistral blesse son amour-propre. Il n'a pas chez lui d'élite éclairée, car à mesure qu'elle se forme, elle s'élimine pour échapper à cette inculture, vers l'Est, comme l'Est émigre vers l'Europe. La *Tribune* du 10 novembre 1915 avoue, non sans mélancolie, qu'au delà des Alleghanies les bruits de la guerre meurent.

« *L'immense majorité des Américains,* dit-elle, *n'apprécie pas la signification du conflit actuel dans l'histoire humaine.* Au delà des Alleghanies, la guerre est de beaucoup moindre importance que sur la côte de l'Atlantique... »

C'est cette opinion du Middle-West qui explique l'action du Gouvernement contre l'Angleterre, dit la *Tribune* dans cet article qu'elle intitule : *En quoi les Anglais se trompent.* Sa netteté ne laisse rien à désirer.

« L'erreur anglaise, dit la *Tribune*, est de croire que du moment où la Grande-Bretagne est engagée, comme les États-Unis eux-mêmes, dans la bataille pour la civilisation, il est injuste et déraisonnable de harceler l'effort britannique par des discussions techniques de droits légaux... La *Tribune* a toujours exprimé franchement sa croyance que l'idée allemande était fatale à la civilisation américaine et à l'idéalisme américain. Nous croyons que la défaite de l'Allemagne est nécessaire si la démocratie américaine doit vivre et accomplir l'office qui lui est réservé. Mais ceci *est une vue personnelle et non pas la vue*

de la majorité des Américains, ni du Gouvernement américain. Si donc les Anglais s'entêtent dans la notion qu'ils ont droit à un traitement de faveur, ils iront au désastre, parce qu'il n'y a pas la plus petite chance d'amener à ce jugement le pays dans son ensemble, dont le Gouvernement actuel est à cet égard le fidèle représentant... Il y a des millions d'Américains qui ne s'inquiètent en aucune façon de cette affaire, comme faisaient des millions d'Anglais au temps de la guerre civile américaine. La *Tribune* avertit les Anglais que c'est de leur part une inexcusable et fatale erreur de persister dans cette idée que l'Amérique voit les choses comme ils font, lorsqu'ils soutiennent qu'ils combattent pour la civilisation, et par conséquent, au profit du genre humain. Beaucoup d'Américains pensent ainsi, et leurs vues sont constamment répandues en Angleterre ; *mais ils ne sont qu'une petite minorité d'Américains, et leur sentiment ne peut pas prévaloir, et ne prévaudra pas*[1]. »

Voilà qui est net. Pour la première fois j'ai trouvé là, exprimées sans réticence, les conclusions auxquelles mon enquête m'a conduit. Mais de cet état d'esprit, incontestable dans le Moyen-Ouest et chez l'Américain moyen, je n'ai point rencontré d'explication qui m'ait satisfait. C'est cette explication que je vais tenter de donner.

III

Les réactions d'un peuple sont fonction de sa psychologie profonde. C'est elle qui les explique et elle seule. Quelles sont dans la formation de l'Américain moyen les forces qui déterminent cette psychologie? J'en vois un certain nombre dont l'importance est majeure, et qu'il est possible d'exposer brièvement.

Et d'abord, c'est le Puritanisme américain qui a fourni à cette société tout entière ses cadres moraux, et cette morale est positive et pratique : ce sont ensuite les conditions mêmes du développement de cette humanité, et ces conditions sont toutes positives et étroites : avant tout, les Américains ont été des pionniers isolés dans l'espace et par l'effort, et leur

1. Traduction de M. Clemenceau dans le très bel article de *l'Homme Enchaîné* du 6 décembre 1915, où il expose avec autant de noblesse que d'esprit le point de vue français.

activité, qui trempe la volonté, accroît l'indépendance et l'initiative individuelle, se concentre toute sur des fins pratiques et prochaines : c'est l'absorption ensuite dans la plus prodigieuse intensité de travail commercial et industriel que le monde ait vue et qui, elle aussi, prend tout l'homme et n'admet pas de partage de forces, ni loisir, ni rêve, ni désintéressement : c'est l'apport incessant dans cette société fondée sur la concurrence, d'éléments nouveaux, choisis, les plus énergiques, les plus entreprenants des fils du vieux monde, qui viennent aggraver l'âpreté de cette concurrence et, de leur inculture perpétuellement renouvelée, rétrécir encore l'horizon borné où cette lutte plate et positive enferme l'homme. Et dans cette société enfin constituée, c'est l'absorbante élaboration des organes qui doivent mettre dans l'immensité toujours croissante et dans l'anarchie de sa vie dispersée en groupements hétérogènes, en États incohérents, en trusts envahissants, en impuissances d'action politique et sociale, un peu d'ordre et de cohésion, et des capacités d'action collective. Sa situation et sa constitution uniques créent à sa vie des problèmes et des difficultés qui lui sont propres : et la conscience de sa personnalité nationale, si différente des nationalités du vieux monde, se précise, aboutit à un idéal qui est l'idéal américain. Depuis Washington, à travers Jefferson, Monroe, Lincoln, les tendances, les doctrines de cet idéal proprement américain s'accusent : étroites et positives, timides et bornées dans le domaine de l'action internationale : largement humaines et pleines d'une aspiration vers plus de liberté, plus de fraternité, plus d'égalité, plus d'indépendance, plus de douceur, de lumière et de paix, dans le domaine de la vie intérieure de l'Amérique. — Parallèlement, sous l'influence du milieu et de pressantes nécessités, les organes distributeurs de l'éducation et de cet idéal se créent, et leurs tendances sont doubles. Ils doivent inspirer aux immigrants, aux enfants qui en naissent, le sens de la vie américaine, le patriotisme, leur fournir le pain de l'esprit; mais aussi et avant tout les préparer à gagner le pain quotidien d'abord nécessaire, en faire des travailleurs et des citoyens. Et ainsi le caractère de cette éducation américaine est, comme la politique américaine, comme la vie américaine tout entière, un mélange de tendances positives et

idéalistes, d'aspirations hautes et de préoccupations pratiques. Toutes les forces de développement et de vie de cette société convergent ainsi vers une même fin et aboutissent à la formation d'un état d'esprit où le concret et le réel priment l'abstrait et le général, l'action la pensée, l'effort le rêve, où des fins pratiques et positives, prochaines et immédiates, l'emportent sur les préoccupations désintéressées et les fins supérieures de l'humanité, où les soucis et les nécessités quotidiennes du développement individuel, de l'initiative individuelle, de l'action individuelle, affaiblissent l'action et l'initiative collectives, même municipales, même politiques, dans l'État séparé, dans la Fédération de tous les États, — à plus forte raison dans le domaine de la politique internationale. Comment ce citoyen qui assiste avec indifférence au pillage des finances de sa ville, parce qu'il change de ville comme d'hôtel; qui s'intéresse si peu à la vie de son État, parce qu'il ne fait qu'y passer; qui ne s'occupe tous les quatre ans que pendant quelques jours des affaires de son pays quand il vote pour le Président, parce qu'il n'a point d'intérêt direct à ces affaires : comment ces « citoyens imparfaits » — le mot est courant aux États-Unis — qui ne savent pas s'unir pour défendre leurs propres intérêts trouveraient-ils brusquement une énergie collective pour intervenir dans de lointaines querelles européennes compliquées, devant lesquelles leur ignorance les laisse sans lumières, sans motifs d'action précis et impérieux? Rien n'a préparé leur volonté à action pareille : toutes leurs habitudes les en détournent. Par essence, ils sont peu imaginatifs, passifs dans le domaine politique, dociles à toute impulsion qui leur vient de leurs chefs qui ont fait de la politique un métier ; étant tous des spécialistes, ils ont le respect de la compétence spéciale et s'en remettent au spécialiste politique : et ce spécialiste leur a dit de rester neutres. — Et d'autre part, par idéalisme autant que par intérêt, par cette religion de l'humanité qui est leur religion, autant que par amour de la paix qui est la condition de leur enrichissement, ils sont antimilitaristes et pacifistes ; la guerre leur paraît la suprême barbarie, un moyen stupide et inhumain de régler les différends, une interruption immorale de toute production et de tout progrès; et dans l'universelle

folie, ils veulent garder leur sang-froid, réserver dans un monde atteint de démence, une île de paix et de sagesse où la raison maintienne ses droits, où un tribunal impartial — et quelle satisfaction pour leur vanité que d'être ce tribunal! — pourra un jour départager ces fous qui se déchirent comme des fauves, lorsque l'épuisement les aura mis dans l'impossibilité de continuer leur œuvre de destruction et de sang.

C'est l'évolution graduelle de l'idée puritaine qui se transforme d'abord en évangile de progrès humain et d'action intéressée, en idée humanitaire, en religion de l'humanité ensuite, qu'il faudrait d'abord étudier. Cette étude a été faite supérieurement par M. Bargy dans son livre *la Religion aux États-Unis*. Il y montre avec netteté comment l'étroite théocratie intolérante des premiers Puritains est devenue peu à peu, par nécessité sociale, large et tolérante, libre-penseuse même. Je ne développerai pas sa thèse que l'on retrouvera dans son livre. Mais de l'étude de ce développement d'autres conclusions ressortent clairement. Comme les idées religieuses de ces colons font un avec leur vie journalière, c'est toute leur vie et non leur religion seule que l'évolution de ces idées révèle. — Et d'abord, dans cette petite communauté qui lutte pour l'existence, les querelles de dogme, les discussions métaphysiques, qui continuent implacables parmi leurs frères restés en Europe, ne peuvent persister. Un devoir de solidarité humaine s'impose impérieux : on doit abandonner tout ce qui sépare, ne garder que ce qui réunit, ce qui tend à favoriser la collaboration collective qui seule permettra de constituer un « home », une communauté, une société. Sur cette route qui, de jour en jour, s'écarte davantage des routes que suivent les Puritains d'Angleterre, on doit rejeter successivement tout ce qui ralentit la marche en avant : et peu à peu l'Europe, qui poursuit d'autres destinées et obéit à d'autres impulsions, devient pour ces colons de plus en plus différente et lointaine, de plus en plus irréelle, à mesure que leur existence se simplifie et que celle de l'Europe se complique. Les problèmes et les préoccupations européennes ne sont plus leurs préoccupations et leurs problèmes. S'ils persé-

cutent les Antinomiens et les Quakers, ce n'est pas comme hérétiques, mais comme mauvais citoyens. S'ils prêchent avant tout l'effort et l'action, l'application et l'économie, et voient dans la religion surtout une morale, c'est que l'effort et l'action et la morale sont nécessaires à la constitution de la communauté, en sont les conditions d'existence et de développement. S'ils proscrivent le luxe, les raffinements inutiles, c'est qu'il faut d'abord pourvoir à l'indispensable. Leur Église est une école de simplicité dans la vie, d'économie, de vertus domestiques, d'énergie pratique. « Elle n'enseigne plus à mourir, mais à vivre : elle recherche moins le Paradis que le perfectionnement social. » (Bargy.) Sous son effort et la pesée du milieu, la vie s'appauvrit et se matérialise, devient étroite, intéressée, tournée tout entière vers des fins immédiates, parce que ces fins seules importent.

Et c'est ainsi que peu à peu grandit une Église où chaque paroisse devient une « école de fraternité, une institution de solidarité humaine, une coopérative et un club, et les pasteurs des sociologues et des gens d'affaires ». (Bargy.) Dès 1717, John Wise expose cette philosophie de l'effort nécessaire, glorifie le travail rédempteur, parce que le travail est la source de toute sagesse, de toute moralité, de tout progrès social comme de tout progrès matériel. Pour lui le devoir civique prime chez les prêtres le devoir clérical : le dogme importe peu, c'est l'action qu'il faut prêcher :

Engagez chaque homme et chaque société à employer leur temps sagement, à ne pas quitter leur poste, à apprendre honnêtement à mener leurs propres affaires ; et nous pouvons espérer alors que tout ira bien pour nous et notre sainte religion... Ne soyons pas plus religieux que le bon Dieu. Le sage auteur du temps en a consacré la septième partie à la religion, et c'est de quoi l'entretenir si on l'emploie bien... La théologie est une longue étude et la vie une courte chose [1].

Perdre son temps aux discussions théologiques, à vouloir réformer l'Église, est une sottise :

Le Ciel même en froncerait le sourcil ou en rirait : si nous examinons le climat du pays, les degrés de latitude, *et les rudes étoiles qui nous*

1. « Art is long and time is fleeting », dira Longfellow cent cinquante ans plus tard.

gouvernent, voyez, toute la Nature qui nous encadre crie la folie du projet : car les créatures ici conçues ne peuvent vivre dans cette contrée dure et froide comme le caméléon dans la chaleur : il faut de fortes provisions pour les soutenir, et la nature confesse qu'elle ne fera pas à elle seule les frais du menu... « *Hold your hold brethren !* » Frères, tenez ce que vous tenez ! *Et validis incumbite remis*, tirez sur vos rames, vous avez un riche fret [1].

Et un siècle et demi plus tard, Henry James, père de William et de Henry James, écrira : « Dieu *n'est* que ce qu'il *fait* » et ne devient vénérable qu'autant qu'il collabore au progrès de l'humanité, « comme une personne sans privilège, comme un honnête ouvrier ». — « Le grand service, disait déjà Winthrop aux débuts de la colonisation, qu'ont rendu les Églises par leur gouvernement, en domptant et en embellissant une solitude, est ce qui leur vaut le respect. » Dans une religion et une société ainsi orientées, « le gain devient une marque d'élection et le succès est un gage de sainteté ». (Bargy.) De là est né chez les Américains ce culte du succès que toutes les formes de leur activité, que toute leur vie renforceront. Cette philosophie de la vie finit par diviniser presque la réussite, et glorifier l'argent parce que l'argent rend indépendant, qu'il prend un caractère sacré « dès qu'il tire de la misère douloureuse et humiliante où la nature force le mendiant à mentir », dira Emerson [2]... « Il faut réciter sans cesse la loi d'airain, qu'elle tonne dans nos climats septentrionaux... Les Anglo-Saxons ont été pendant mille ans la race dominante sans autre cause que l'indépendance pécuniaire. La pauvreté démoralise. Le débiteur est un esclave. » — « La vertu, l'intégrité est un luxe que l'aisance seule rend général, tel est l'évangile de Wall Street. » — « La richesse est un billet d'entrée aux œuvres suprêmes et une lettre de présentation aux grands hommes de toutes les races. » — « Le monde appartient à celui qui a l'argent pour le parcourir. » La richesse a donc en soi une valeur morale. Elle élève et grandit l'homme L'acquérir est un devoir, et les Américains n'y ont pas failli. Et Emerson insiste : « Ne perdez pas la tête à penser : allez à vos affaires,

1. *A Vindication of the New England Churches*. Cité par Bargy, p. 41-49.

2. *Essai sur la Richesse*. Voir l'étrange poème qui l'ouvre.

où que ce soit. La vie n'est pas intellectuelle ou critique : elle est acharnée. La nature hait la badauderie[1]. » Le doute ne naît que de l'inaction. Il n'y a de certitude que dans une religion de l'action. Et jamais religion n'a été pratiquée avec plus de ferveur et moins de doutes par ses adeptes que cette religion par les Américains. — Et c'est le plus spirituel, le plus désintéressé, le plus noble des philosophes américains qui parle ainsi. Il se moque des philosophes qui ont dit que l'homme est d'autant plus grand que ses besoins sont moindres. Il serait tenté de dire que l'homme grandit dans la mesure de ses besoins et de son effort pour les satisfaire. Il reconnaît d'ailleurs que l'argent ne vaut que par l'emploi qu'on en fait. « Un dollar croît en valeur avec le génie et la vertu du monde. Un dollar à l'Université vaut plus qu'un dollar en prison. » Et cette croyance, toute cette croyance, tout Américain la partage. Sans doute l'argent vaut par lui-même. Il vaut plus encore par les énergies qu'il libère dans la société, les accroissements de vie individuelle qu'il procure, Il n'y a pas d'erreur plus grossière que de croire que l'Américain ne pense au dollar que pour le dollar. Jamais riches n'ont fait de plus noble emploi de leur fortune que les milliardaires américains. Sans doute, le moyen devient, pour certains, la fin, et ils s'absorbent dans le jeu, accumulent pour accumuler. Mais toujours dans cette société persiste le sentiment de la solidarité sociale, et cette religion se justifie par ses effets[2].

1. *Essai sur l'Expérience.*

2. On n'a pas suffisamment mis en relief, semble-t-il, le lien qui unit le Protestantisme, et surtout sa forme renforcée, le Puritanisme américain, au progrès matériel moderne. Sans doute l'on voit bien que ce sont les races du Nord, nées sous les « rudes étoiles » dont parle John Wise, qui sont partout les ouvrières de la tâche immense. Mais elles y sont préparées, comme l'ont été les Allemands par la discipline prussienne, autant par les disciplines de la volonté que le Protestantisme élabore que poussées par ces nécessités ou stimulées par la grandeur des récompenses promises. Le Protestantisme glorifie la volonté et l'exerce sans cesse, parce que c'est d'elle qu'il est né et en elle qu'il trouve ses ressources de résistance et de vie. Il n'est pas seulement une affirmation du droit de libre examen contre le principe d'autorité : il a ses racines dans un sens débordant de la personnalité. C'est l'individualisme que développent consciemment par tous les moyens les docteurs de cette foi. Qui ne voit que leur évangile rejoint l'évangile du succès, et qu'au fond de cette doctrine qui prêche la lutte comme un moyen de développement spirituel, il y a en germe l'inhumaine doctrine de

Et quoi d'étonnant si cette religion de l'effort, ce culte du succès et de l'argent, ces préoccupations que notre idéalisme trouve basses parce qu'elles l'emportent sur toutes les autres, persistent et se renforcent dans cette race d'éternels pionniers devant lesquels s'ouvre l'espace illimité, l'espoir illimité, des possibilités de fortune que le vieux monde n'a jamais connues? Si la lutte est âpre — des cent immigrants puritains arrivés sur le Mayflower, cinquante et un sont morts la première année de la colonisation; à Jamestown, sur cent quatre-vingt-dix-sept, au bout d'un an il n'en restait que cinquante-trois; et de tous les immigrants qui depuis ont envahi les États-Unis, combien ont sombré? — les récompenses sont immenses; et perpétuellement l'homme se déplacera pour aller les chercher. Il ne s'enfermera pas comme l'Européen dans son village, sa ville, sa province, son métier, sa caste : il en change avec aisance, et partout se trouve chez lui, parce que l'essentiel de sa vie est en lui-même, que partout il ne compte que sur soi ; et parce que c'est l'intensité de son propre effort, sa facilité à s'adapter qui lui procure le succès, et non l'organisation de la société dont il n'a cure. De là, la fluidité extraordinaire de la race qui nulle part n'a de racines permanentes dans telle ville, tel État : de là aussi, l'indifférence aux intérêts de l'État ou de la ville : l'obscur patriotisme local, régional, fédéral même ne peut naître : il est remplacé chez ce nomade par un

la concurrence qui broie les faibles et met au-dessus de toutes les charités, de toutes les perfections, la réussite matérielle? et que cet évangile conduit au Ciel peut-être, mais sûrement aux Trusts, à des accroissements de bien-être et de puissance, mais à des diminutions de vie supérieure et à des atrophies des parties hautes de l'intelligence et de l'âme? L'essence de cette religion se révèle à ses effets. Au fond de chaque religion il y a une découverte psychologique. Les grands fondateurs de croyances sont de grands psychologues qui font appel à quelque faculté de l'homme, à quelque besoin profond de l'âme humaine, dont la satisfaction et l'exercice maintiennent la vitalité de la foi qu'ils ont fondée. Chacune est ainsi la manifestation de quelque tendance profonde, et l'œuvre d'un milieu qui favorise son éclosion et son développement. Une lente évolution a conduit l'homme de l'existence collective, aussi impersonnelle que celle de l'abeille dans la ruche, qui fut celle des sociétés primitives, à la conscience particulière et personnelle, à l'individualisme forcené, à l'indépendance égoïste de l'Américain et du socialiste, dont le Paradis est sur la terre. Leur religion n'est, comme toujours, que la projection dans le domaine spirituel de leur essence et de leur vie. Le type d'humanité dont elle sort et qu'elle crée à son tour, elle le consacre, le divinise presque.

patriotisme abstrait, fait de vanité pour le type qu'il représente, d'admiration pour la grandeur du pays, ses ressources infinies, son « *bigness* », les « *chances* » qu'il offre royalement à toute énergie. Et à l'étroitesse d'idées de ces Robinson Crusoë, qui les premiers défrichèrent les forêts et soumirent les plaines infinies, et dont la tâche incessante ne laissait de place qu'à des préoccupations immédiates et pratiques, le nouveau développement commercial et industriel des États-Unis est venu ajouter de nouvelles corroborations. Ce pionnier n'a pas eu le temps de respirer, de voir s'élargir son horizon, de rêver ; une autre lutte plus âpre encore l'a absorbé : et dans les villes fabuleuses que son labeur a tirées du vide, l'énorme machine de la production industrielle et des affaires l'a happé, et le fait tourner aveuglement dans le cercle monotone de ses occupations épuisantes, dans une tension ininterrompue de sa volonté et de son intelligence. Dans cette course éternelle où le flot des immigrants apporte sans cesse de nouveaux concurrents, il ne peut ralentir un seul instant son effort, sans risque d'être dépassé, de glisser, de tomber dans la ruée et d'être écrasé. Lorsque le pauvre touriste européen par hasard s'y égare un instant, il perd pied; cette vie furieuse, lancée comme une cataracte, l'emporte, le roule, l'ahurit : toute cette façon de vivre lui semble la négation de la vie vraie, un antidote à la pensée. Des Américains, habitués cependant à maintenir cette allure, m'ont avoué eux-mêmes partager ce sentiment, n'avoir pas le temps de réfléchir, ne pas pouvoir échapper aux sollicitations de cette existence forcenée : toutes les images qui ne sont pas les images de ce monde leur paraissent pâles et inactives. Et, en effet, comment le chauffeur à son volant, le mécanicien sur sa locomotive lancée à toute vitesse auraient-ils le temps de penser? Dans cette course universelle où chacun lutte pour dépasser son voisin, seules les femmes ont quelques loisirs, et même la majorité des femmes travaillent. Lorsque vient enfin le loisir, le cerveau lassé lui demande le repos, et non une activité différente, qui par sa nouveauté serait une fatigue. Voyez ces « *smart men* » le soir ou pendant leurs vacances ; ces surmenés suivent passivement les films de quelque cinéma, feuillettent distraitement quelque magazine illustré, puéril et

vide, ferment les yeux dans une torpeur de néant où leurs forces se réparent[1]. C'est par l'immobilité qu'une machine se repose, et ces hommes sont des machines. Un romancier américain, Booth Tarkington, a raconté dans un roman remarquable, le *Turmoil*, la tragédie d'une âme qui refuse de se plier à cette existence uniquement tournée vers des réalisations immédiates, et qui, à la fin, cède, parce qu'il faut l'accepter ou cesser de vivre dans une société qui n'en connaît pas d'autre.

Vouloir gagner toujours de l'argent, encore de l'argent, à quoi cela sert-il? dit un des personnages de ce roman. Ça ne mène nulle part. A quoi ça sert-il d'être riche et puissant? On apprend aux enfants, à tous, comment gagner leur vie ; mais on ne leur apprend pas à vivre... A quoi ça sert-il d'être énorme si on est hideux? Je n'y vois aucun progrès. Tout devient simplement plus énorme, et plus hideux, et plus sale. Est-ce que les affaires et la politique ne sont pas au fond la partie inférieure de la vie? le côté ménage de la maison, pour ainsi dire. Et ne faut-il pas mépriser la ménagère qui non seulement ne voit dans la vie que son ménage à faire, mais le fait si salement, si bruyamment, que tout le quartier en est étourdi? Et si elle ne pense qu'à son ménage depuis le matin jusqu'au soir, si bien que sa maison est une hideur et devient inhabitable?

Voilà la vision qu'a de la vie américaine un écrivain américain. Le souci du ménage, en effet, y prime tout. Tout ce qui n'est pas le ménage passe au second plan.

Et Booth Tarkington a raison de dire que l'on n'enseigne guère aux enfants, aux adolescents, que les moyens de gagner leur vie, non à vivre. L'éducation aux États-Unis vient encore renforcer dans le cerveau des Américains les habitudes et les tendances que tout leur passé et toute leur vie forment et fortifient ; et la culture même y est trop souvent intéressée, trop tournée comme tout le reste de la vie américaine vers le concret et le réel, vers l'utile et le pratique, vers des données positives, des réalisations immédiates. Je ne parlerai pas des écoles élémentaires dont la tâche est immense dans ce pays où il s'agit d'assimiler des millions d'enfants d'immigrants :

1. « Le repos, autrement que dans l'apathie, est presque inconnu chez nous », écrivait dès 1893 Siegvolk, dans *The Ideal American Lady*.

ni des High Schools, ni des collèges qui poursuivent leur activité bigarrée sans coordination mutuelle, sans plan d'ensemble autre que la préoccupation commune à tous, de plaire à leur clientèle en préparant le plus rapidement possible à la vie pratique.

Mais même dans les Universités l'esprit dominant n'est pas favorable à une culture désintéressée, et elles ne remplissent pas dans le pays le rôle qui semblerait devoir leur incomber. Sur beaucoup d'entre elles pèsent non seulement les exigences utilitaires du milieu, les conditions de leur existence, mais celles aussi de leur création. Il a fallu aller au plus pressé, munir d'établissements d'instruction secondaire et supérieure de vastes espaces hier vides, les foules toujours grossissantes qui y pullulent, pourvoir à des besoins qui s'accroissent avec une rapidité qui perpétuellement dépasse l'effort d'approvisionnement, si rapide, si intense soit-il. Pour cela on ne peut compter sur l'État ou les États ; c'est aux particuliers qu'il faut s'adresser : et ce sont des hommes d'affaires, des *sharp, practical men*, habiles à trouver les ressources financières d'abord indispensables, à obtenir de la générosité ou de la vanité des millionnaires les plus fortes subventions, qui sont les présidents obligés de ces Universités; car elles se montent comme une affaire et se développent par la réclame et une sorte de mendicité incessante. Chez ces organisateurs la culture importe moins que l'énergie, la valeur intellectuelle que le *smartness*, l'adresse commerciale, des qualités de commis voyageur, que le *push*, la souple dextérité à tirer parti de tout pour créer d'abord des bâtisses, des laboratoires, des bibliothèques : les façades splendides qui rassurent, flattent l'orgueil des donateurs, font affluer de nouveaux dons et la foule des étudiants, sont une preuve visible de vitalité. L'esprit d'affaires, les préoccupations pratiques et matérielles, la nécessité d'attirer une clientèle, de prouver par des services immédiats leur utilité, sont à la racine de ces organismes, et longtemps en vicieront le développement. Et puis, comment tirer des maigres ressources que fournit le pays une provision suffisante de savants pour remplir ces chaires innombrables et diriger ces laboratoires? Il faut garnir de maîtres ces salles vides, comme de livres les rayons vides ; et c'est par paquets

qu'on les fait venir. Et alors on s'adresse aux officines qui fabriquent vite et à peu de frais les professeurs et les diplômes : et l'Allemagne est là pour fournir à bas prix le surplus de sa propre fabrication universitaire, et pour recevoir le flot d'étudiants pressés qui, en échange d'une dépense intellectuelle et matérielle minime, obtiendront d'elle le grade qui leur donne, avec le droit d'enseigner, l'immédiate aisance désirée. C'est par hordes qu'elle fabrique les uns, exporte les autres, les uns médiocres, les autres supérieurs; mais tous, sans exception, animés d'un même esprit allemand de spécialistes bornés, et munis tous de la même érudition allemande, solide parfois, mais toujours étroite, myope, et d'espèce inférieure, plus préoccupée d'entasser des faits que d'élaborer des idées et de former des intelligences, plus soucieuse d'aboutir à des résultats immédiatement utilisables, mesurables et pondérables que de vraie culture. Ces maîtres sont enfermés chacun dans sa spécialité comme un écureuil dans sa cage : ils y tournent infatigablement : et l'incessante juxtaposition de ces cages animées semble trop souvent toute l'ambition de ces « Universités » et de leurs présidents. Et comme les maîtres, les élèves que l'on attire par la promesse d'une préparation rapide, sont pressés, et se sont spécialisés dès le High School, dès le collège, car tout retard dans la course est un handicap, et y vaincra celui qui sera le plus étroitement entraîné, qui sera le moins chargé d'inutiles intellectualités.

Ce tableau pourrait paraître chargé. Que l'on consulte l'enquête récemment poursuivie dans l'*Outlook* [1] à la suite d'une lettre fort intéressante que lui écrit un étudiant à sa sortie d'une des vieilles Universités américaines, et l'on verra que mon indulgence est grande auprès de sa sévérité. « Tout ce que j'ai appris à l'Université, dit-il, c'est à ne pas penser. » La seule faculté à laquelle ses maîtres semblent s'adresser est la mémoire qu'ils remplissent infatigablement de menus faits innombrables : le travail qu'ils lui demandent est purement mécanique et utilitaire : toute manifestation de pensée personnelle est sévèrement réprimée : les examens priment tout, et la seule préoccupation, toute pratique, est de surmonter

1. Août, septembre, octobre 1915.

ces obstacles le plus vite possible, de se créer des relations utiles, afin de se trouver dans la libre vie armés pour la lutte où plus jamais on n'ouvrira ces manuels, ni peut-être aucun autre livre de vraie culture. « *Educated, by George!* » — « Mon éducation est finie, sapristi ! » telle fut la dépêche qu'envoya, dit-on, à sa famille anxieuse un étudiant qui venait d'obtenir son diplôme. Ce n'est qu'une boutade, mais combien significative! La culture que l'on reçoit dans ces Universités et leur idéal ne peuvent pas ne pas se ressentir de la vie ambiante, de l'idéal commun : elles cesseraient de faire partie de la vie du pays, ne pourvoiraient pas à ses besoins, si elles résistaient au grand courant qui entraîne tout dans le même sens. Elles sont allemandes de structure et d'esprit, non seulement par la présence de ces maîtres imbus d'idées allemandes, par les influences allemandes acceptées, l'admiration des méthodes allemandes, mais par la sourde influence qu'exerce sur elles une conception de la vie, des fins de l'homme sur la terre, qui ressemble étrangement par bien des côtés à l'idéal allemand de Kultur, de succès à tout prix, de la spécialisation à outrance qui tend à faire de l'homme un rouage dans la machine sociale ; par la prépondérance accordée au fait et au rendement immédiat, au résultat pondérable, glorifiés aux dépens de l'idéal et de la lente culture, et de ces impondérables que cet évangile méprise. Cet esprit est proprement l'esprit de la concurrence qui depuis cent ans envahit progressivement tous les pays et tous les domaines de l'activité humaine, balayant tout devant lui. Subtilement il s'insinue partout, dans le cœur et l'âme qu'il corrompt, comme dans l'intelligence qu'il mécanise et rétrécit, sacrifiant tout à l'utile, à l'immédiat, au sommaire, aux basses conceptions accessibles aux cerveaux moyens, aux âmes moyennes. Il correspond à l'ascension de l'homme moyen, et tend à l'apothéose de la médiocrité laborieuse d'une fourmilière qui vit au jour le jour, sans horizon et sans désir que la satisfaction de ses appétits de domination, de réussite, de bien-être. Nul danger plus grand n'a jamais menacé l'humanité, qui par endroits déjà ne vit plus par ses sommets, pour des fins lointaines et désintéressées, des fins qui dépassent l'individu et le réel, le visible et l'accessible, mais par et pour la besogne de chaque jour, par et pour des

fins basses, intéressées ou prochaines; ou si c'est pour la grandeur, une grandeur surtout matérielle. La réussite allemande plus que tout a répandu cet évangile nouveau, conforme d'ailleurs à l'évolution du monde devenu un champ de bataille d'intérêts économiques où chacun doit lutter sous peine de périr; et après elle, la réussite américaine. Devant la splendeur matérielle de ses œuvres, comment ne pas accepter la Révélation nouvelle, s'incliner, et croire que la Force seule règne, que l'utile seul est grand? Comment ne pas penser comme mon naïf commerçant américain — et tant d'autres ! — que le succès justifie tout? et que l'on peut tout lui pardonner? et comme Frédéric II, « que l'on n'a jamais tort quand on réussit[1] »?

IV

De toutes ces considérations une conclusion ressort et un type nouveau d'humanité, un état d'esprit défini se dégagent.

Ces Universités, comme cette société, ont poussé trop vite. Elles manquent, comme toute la vie américaine, de ces arrière-fonds que seul le temps apporte. Elles ont, comme tout ce qui est américain, un caractère abstrait et sec. Et en effet, dans les simplicités et la hâte du monde américain, où trouver les lentes préparations entrecroisées qui ont peu à peu abouti aux types supérieurs de l'humanité, à l'homme complet des Grecs, καλοκἀγαθός, l' « honnête homme » de France, le « gentleman » anglais, le « samouraï » japonais? C'est à un type primaire et fruste, de fabrication facile et rapide, que tendent toutes les forces de cette société, dont l'essentielle besogne est matérielle et que régit jusque dans sa culture une conception mécanistique de la vie.

1. Est-il nécessaire de dire que ces critiques ne s'appliquent pas à toutes les Universités? et que dans les anciennes surtout une large place est accordée aux idées françaises? et que les jeux, les cercles à l'anglaise sont partout en honneur?

Et les idées abstraites, les doctrines politiques, l'idéalisme et le mysticisme qui naissent de ce passé et de ce milieu, de cette organisation sociale et de cette éducation sont, tels ceux de nos socialistes, sommaires et simples comme cette société même et le cerveau que toutes ces forces ont façonné.

En effet, presque autant que le socialisme, cette société est la création de la cervelle raisonnante et garde les insuffisances de ses origines. Les pères de ces nomades ont été arrachés à ces terres d'Europe où d'innombrables générations ont lentement élaboré les traditions, les tendances immémoriales qui accumulent dans l'âme d'obscurs instincts et mettent derrière chaque vie les profondes perspectives, les dessous infinis d'un passé toujours présent et agissant. Cet humus cesse de nourrir les racines de leur être. Dans le vide de ce nouveau monde sans passé, sans mystère, nu comme une dalle, ces déracinés ont dû établir en pleine clarté les assises de leur vie isolée, soustraite aux influences du dehors, et qui se développe comme en vase clos : et ces assises sont des principes abstraits, des raisonnements issus du cerveau lucide. Pour la première fois depuis que l'homme existe, on a vu ainsi naître un peuple et une société, non par lente croissance mystérieuse, à travers les innombrables tâtonnements et les adaptations de l'inconscient, mais tout d'une pièce, en plein jour, adultes du premier coup, sans enfance, sans adolescence, sans rêve, sans les dessous mystérieux qui constituent une réserve obscure d'énergies instinctives. La raison raisonnante, la logique et l'intelligence pures ont seules créé les cadres de cette société, que des égoïsmes individuels seuls maintiennent : et ainsi, plus encore que la France que construisent les théoriciens de la Révolution et de l'Empire, l'Amérique, comme le socialisme, est une tentative pour ordonner un groupe humain au moyen de principes abstraits absolus, d'idées, de doctrines et de généralisations puisées dans des livres — Locke, Montesquieu, Burlamaqui, Beccaria, Rousseau, les Encyclopédistes. — Ces idéologies suffisent-elles à rendre viable une société? L'expérience se poursuit encore et nulle réponse n'est encore possible.

Mais ce qui est certain, c'est que dans pareille société,

si récente, si simple, manquent certains sentiments, les plus irraisonnés, les plus instinctifs sans doute, mais par cela même les plus actifs, ceux qui font que par moments une nation tout entière réagit comme un seul homme, par communauté de traditions et de sensibilité. Et, d'autre part, toujours la vie déborde ces étroits cadres logiques; et l'immobile constitution des treize États primitifs, adaptée à une situation spéciale et temporaire, à une petite vie provinciale, ne correspond plus aux vastes activités variées d'un peuple de cent millions d'âmes ; l'Amérique étouffe dans ces limites qui depuis le XVIIIe siècle n'ont pas bougé; elle reste, politiquement et psychologiquement, impuissante devant les problèmes que ces idéologues n'ont pas prévus. Ni dans sa vie intérieure tout intellectuelle, appauvrie par l'atrophie de l'instinct, par l'absence de cet inconscient, de ces dessous qui partout font défaut, et dont on sent si cruellement le manque dans son art, sa littérature, toute son existence; ni dans les traditions politiques que lui ont laissées Washington, Jefferson, Monroe, tous les pères vénérés de sa constitution, elle ne trouve les impulsions, réfléchies ou instinctives, qui la pousseraient à une action que leur prudence a d'avance condamnée. Politiquement, comme partout, son horizon est borné. Le dernier message de Washington a mis les États-Unis en garde contre toute immixtion dans les affaires de l'Europe, les a engagés à se mêler uniquement de leurs propres affaires, qui leur suffisent ; et dans cette courte histoire où tout semble présent, Washington est mort hier, on écoute encore ses paroles avec vénération, et le prestige de sa sagesse reste immense. La doctrine de Monroe, devenue la pierre angulaire de la politique américaine, qui défend à l'Europe toute intervention sur le continent américain a un corollaire : par réciprocité, l'Amérique doit se défendre d'intervenir dans les affaires d'Europe. Quels périls, quelles complications pareille intervention n'entraînerait-elle pas? Car l'Europe est une terre volcanique, travaillée par de profondes forces latentes qui périodiquement la déchirent de leurs éruptions ; s'y aventurer serait une folie ; et aucun profit ne pourrait équivaloir aux bienfaits de l'éloignement et de la sécurité à jamais perdus. Les conséquences de cette nouvelle orientation de la politique améri-

caine seraient incalculables ; et un peuple ne rompt pas à la légère avec toutes les traditions de son passé, et ne peut perdre en un jour toutes les superstitions de sa vie politique. — D'autre part, les dangers de pareille intervention ne seraient pas seulement européens, mais intestins : c'est l'unité même des États-Unis, si chèrement achetée par la guerre de Sécession, qui risquerait de se défaire dans une guerre où, nécessairement, des Américains trouveraient dans les rangs de l'ennemi, quel qu'il fût, des parents. Or, cette unité est devenue un dogme de la vie nationale, d'autant plus sacré que cette unité se révèle plus fragile. A tout prix il faut maintenir cette Union à laquelle Lincoln a immolé des centaines de milliers de ses concitoyens et qu'il a scellée de son sang. Ce premier Américain véritable, le plus grand, le plus caractéristique de sa race, a révélé par là à tous le devoir suprême. On ne saurait exagérer son influence, ni cette sourde inquiétude. Beaucoup d'Américains sentent profondément que la nation américaine est un composé instable encore, et qu'un choc peut dissocier. Il faut donner à tous ces éléments, si peu solidaires encore, le temps de se fondre en une seule masse homogène, consciente de son unité nationale. Et, d'autre part, des préoccupations intéressées viennent renforcer les conseils de la prudence. Il ne faut pas laisser passer cette chance unique de devenir la première puissance commerciale, industrielle, financière du monde que fournit la folie de l'Europe. Une intervention serait non seulement périlleuse, mais coûteuse infiniment.

Et d'ailleurs, à quoi servirait-elle? A rien. Elle serait inefficace. Les États-Unis n'ont pas d'armée et leur marine compterait peu. En outre, le premier effet d'une intervention serait d'obliger les États-Unis à garder pour eux les munitions qu'ils envoient aux Alliés, et d'affamer la Belgique qu'ils ravitaillent. Et si l'on ne peut intervenir utilement, à quoi bon protester? Que signifierait une protestation académique que rien de réel n'appuierait? Le bon sens pratique de l'Américain, qui ne croit qu'aux réalités, refuse de se prêter à ces simagrées vides. Et puis, même si on pouvait faire la guerre avec quelques chances de succès, à quoi la guerre sert-elle? A quoi a-t-elle jamais mis fin? Et ici encore

le bon sens de l'Américain moyen vient justifier sa prudence, et fortifier son idéalisme humanitaire qui condamne toute guerre. Cette vieille Europe empêtrée dans son passé de sang et d'incessantes brouilles intestines va-t-elle éternellement se laisser berner par ces empereurs et ces politiciens, ces financiers et ces journalistes véreux qui, pour leurs propres fins, la mènent aux abîmes? Ne comprendra-t-elle jamais la leçon que lui donne par sa forme même d'existence la grande République pacifique? Ne faut-il pas une fois pour toutes protester par l'abstention contre la criminelle folie de ces guerres vaines dont les peuples abusés sont les innocentes victimes? Dans l'intérêt de l'Europe même, de l'humanité, il faut refuser d'entrer dans le mortel engrenage dont on ne sort plus, car la guerre crée la guerre et d'inextinguibles haines fratricides. Il faut au milieu de cette démence que quelque part un peuple garde sa raison et son sang-froid, et cela n'est possible qu'à celui qui se tient en dehors de la mêlée, car dès que l'on y descend, on délire. Il faut que quelque part on puisse un jour trouver un tribunal qui n'ait pas pris parti, et qui puisse, en toute justice et avec toute autorité, non seulement se prononcer, mais faire entendre des paroles de pardon et d'amour, révéler à ces fratricides un idéal de douceur, de paix et de fraternelle entente, non pas abstrait, vague, à l'état d'aspiration, mais réalisé sur la terre, et maintenu par l'Amérique, malgré toutes les provocations, contre toutes les tentations, jusqu'au bout, et quand même. Car le bienfait de cet idéal est inestimable et vaut tous les sacrifices, le sacrifice même de ce que d'autres hommes appellent faussement la fierté, la dignité d'un peuple. Il est parfois plus difficile de supporter un affront que de le venger : il y a parfois « une fierté plus grande à ne pas se battre qu'à accepter la lutte », a dit le Président Wilson ; et certainement il songeait à cet idéalisme américain né de la fraternité chrétienne des premiers Puritains, de l'entr'aide des pionniers, de cette solidarité humaine qui provoque les générosités des milliardaires, du large accueil que l'Amérique offre aux immigrants, d'où qu'ils viennent ; profond sentiment religieux que tout contribue à former et à rendre efficace, parce que cet idéalisme, cette chaude fraternité dans la liberté, l'égalité et la paix est pour les Américains la création

de leur sol, l'œuvre du nouveau type d'humanité qu'il a formé, et que le monde entier doit adopter. Cette fraternité, ce « *fellowship* », que chante magnifiquement Whitman, est proprement, pensent-ils, l'apport de l'Amérique à la civilisation universelle, en ce sens qu'elle seule aujourd'hui la réalise et la met au-dessus de tout. — Rayonnant idéal auquel toutes les races se rallieront un jour, auquel se rallient déjà les travailleurs de tous les pays, antimilitaristes et pacifistes comme eux, et qui comme eux veulent édifier au-dessus des nations et des luttes, dans une sereine lumière, la Jérusalem nouvelle, la Cité de Dieu, où la guerre et les haines seront inconnues, où les hommes, tous libres, tous égaux, tous frères, collaboreront enfin dans l'amour et le labeur fécond qui seul maintient la santé du corps et de l'âme.

Et ainsi, si paradoxal que cela puisse paraître, c'est par idéalisme autant que par intérêt, plus encore que par intérêt, que l'Amérique s'abstient d'intervenir; et, comme toujours, dans toutes ses réactions, c'est inextricablement que se mêlent ici encore des préoccupations pratiques et des aspirations hautes. — Rêve généreux, mais rêve irréalisable encore. Vue courte d'un idéalisme abstrait qui, comme l'idéalisme des socialistes, ne tient aucun compte des complexités infinies de la vie, et d'un monde qui ne ressemble pas à leur monde. Ces idéalistes ne voient pas qu'ils ne distinguent pas entre le bourreau et la victime. Ils confondent dans leur universelle mansuétude le criminel et l'innocent, l'Allemagne et la Belgique, l'Autriche et la Serbie. Leur esprit fruste et simple, nourri d'abstractions et d'idées sommaires, n'est pas préparé par leur passé, leur éducation, leur religion, leur vie, à comprendre les organismes complexes que sont les nations d'Europe, les fatalités de leur histoire, les complications inextricables de leurs sentiments, leurs patriotismes, qui sont une forme de ces réactions de défense que toute vie doit élaborer pour persister.

Cependant, peu à peu, leur ignorance s'éclaire; les effets de leur éloignement qui simplifie tout se font moins sensibles à mesure que cette guerre se rapproche d'eux; et bien des indices révèlent dans cette conception par trop simpliste une évolution qui peu à peu amène les Américains

du Moyen-Ouest à partager les sentiments de l'Est. L'Allemagne travaille à leur dessiller les yeux. Lorsqu'ils s'ouvriront enfin, et que ces idéalistes comprendront que le droit ne se défend pas seulement par des paroles, que l'on n'écarte pas un chien enragé par des raisonnements, mais en l'abattant, ils opposeront peut-être à la politique de fer et de sang autre chose qu'une politique d'eau sucrée[1]. Il ne faut pas désespérer encore de voir renaître l'Amérique de 1776, l'Amérique de 1861. Et alors peut-être se retrouvera-t-elle un jour avec la France sous le même drapeau, combattant comme il y a cent cinquante ans pour la même cause sacrée qui est celle de tous les hommes, et dont leur Terre promise ne peut se tenir égoïstement à l'écart, dans sa richesse qui est faite de nos souffrances, dans sa sécurité sans noblesse pour laquelle notre sang coule à flots, sans qu'une goutte de leur sang s'y mêle. Ils finiront par voir que sur la vaste terre tous les hommes sont solidaires, et que l'isolement ancien n'est pas seulement une impossibilité et un non-sens aujourd'hui, mais une sottise et un opprobre.

L'on quitte cette Terre promise, et la dernière vision, comme la première, est New York. Et maintenant l'on comprend mieux le sens de cette dernière image. A mesure que reculent les rives, tout bruit meurt : la laideur des hautes carcasses criblées d'innombrables fenêtres s'efface ; les sordides masures qui alternent avec elles s'enfoncent et disparaissent : le soir baigne d'or rose et vert ces forteresses de la finance qui peu à peu prennent des aspects de palais féeriques. A droite, les arches spectrales du pont de Brooklyn semblent une gigantesque guirlande et leur souple rythme, comme une invitation et une promesse, un renaissant élan vers quelque lointain paradis, emporte l'imagination vers les profonds espaces brumeux où cette race nouvelle entasse de fabuleux trésors. L'impression de grandeur seule subsiste. On oublie que ces temples de la richesse et de la force individuelle rendent insignifiants ces autres temples où d'autres aspirations de l'homme ont trouvé leur expression, — l'église de la Trinité

1. Expression de Th. Roosevelt.

qui, sous les altières montées qui la dépassent de cent mètres, semble un joujou d'enfant égaré là, les cathédrales que la masse formidable des hôtels voisins rapetisse ridiculement. L'on se dit qu'il y a quelques décades seulement, cet horizon était vide, comme toute cette terre, où des villes de rêve ont surgi comme par enchantement. Et alors on comprend que toutes les forces vives de ce pays ont été absorbées par cette tâche, qu'il n'est rien resté pour d'autres fins. L'on mesure l'immensité de l'effort matériel qui, en si peu de temps, a dressé sur le roc stérile, la terre nue, ces demeures de Titans. Elles fusent là-bas à l'horizon comme des jets d'eau figés dans leur élan ; elles semblent l'immobile cristallisation des forces qui jaillissent de ce sol : la saisissante diversité de leur montée irrégulière est l'image des inégales énergies individuelles désordonnées qui les lancent dans le ciel déchiqueté. L'on se rend compte qu'il y a dans ces inégalités, qui ressemblent aux saccades d'un graphique de fiévreux, de l'anarchie et non un ordre : que ces monstres sont des ébauches d'êtres, et non des organismes viables. Ce monde se crée, et n'a pas trouvé sa forme encore. Car comme la changeante fantasmagorie des grandes eaux jaillissantes qu'elle rappelle, perpétuellement la silhouette de cette ville fluide change. Rien n'y est durable, n'est stable, tout y est improvisation ; et les jeux fiévreux de cette création incessante s'y succèdent comme des éclairs dans une nuit d'été.

Devant l'inquiétude de ces lignes brisées et cette universelle agitation dont l'immobile matière elle-même multiplie les images, on se sent pris de lassitude. On songe aux calmes masses de nos villes lentement grandies, que dépassent seuls les pinacles, les clochers qui montent vers le ciel et disent l'aspiration de l'humanité ancienne, — auguste aspiration si différente, toute spirituelle, pareille en Asie, en Europe, en Égypte, telle aujourd'hui qu'il y a quatre mille ans, nourrie de sacrifices et de rêves millénaires, et qui vient du fond de l'espace et du temps et de l'âme, émouvante infiniment, parce qu'en elle les innombrables générations de nos pères survivent, et toutes les générosités, toutes les noblesses de leur vie disparue. L'on rêve aux longues durées qui seules produisent cette beauté mystérieuse qui émeut l'homme tout

entier, les plus intimes substances de son être, et non sa seule intelligence et son imagination étonnée. L'on se demande si aucune durée, aucune stabilité conquise pourront jamais faire naître des beautés pareilles, ni l'âme qui les rêva, dans cette Amérique qui n'a plus de racines dans ce passé, et ignore cet inconscient, et qui a aux sources de sa grandeur tous les principes les plus opposés aux principes qui les créèrent.

L'avenir seul peut répondre. Le temps travaille pour l'Amérique, et pour nous.

ÉMILE HOVELAQUE

CAHIERS D'UN ARTISTE [1]

(1915)

20 juin.

Les Maréchal.

La demoiselle du nº 40, après avoir fait faire un tour à son frère l'aveugle, l'assied sur un banc, au champ de courses d'Auteuil. Voici des années que je rencontre ce couple pathétique. Mademoiselle Irma se consacre à son frère Paul, depuis l'accident qui le priva de la vue. Ils habitent le cinquième étage d'une maison modeste dont les locataires — un dentiste, de petits commerçants — sont tous mobilisés, et plusieurs, disparus. Au premier, une famille plus à l'aise se compose d'une femme, professeur de piano, de plusieurs enfants rachitiques, et d'un père, comptable, aujourd'hui secrétaire d'intendance au Ministère de la Guerre. M. Bourges rentre le soir, sauf trois nuits de service par semaine. De mauvaise santé, il a toujours été mis « dans du coton », il suit des régimes, s'affuble d'un cache-nez, de pelisses, et, en temps de guerre, est plus couvert de lainages qu'un vrai « poilu ». Ses fumigations contre l'asthme sont incommodantes, ses voisins ont menacé la concierge de déménager.

L'autre jour, je m'étais assis à côté de Paul et d'Irma, sur

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 février 1916.

mon banc favori, le même où madame Bourges vient attendre son mari pour faire un bout de causette. Ce sont les jours où le secrétaire ne couche pas chez lui. Boules de gomme, jujube, quelquefois une tisane chaude : madame Bourges apporte toujours une gâterie.

Mademoiselle Irma arrêta sa lecture, quand je m'approchai du banc qu'elle occupait avec son frère. Nous nous saluâmes, comme de coutume, mademoiselle Irma poussa Paul, pour me faire de la place.

Non loin de nous, madame Bourges rôdait sur l'allée cavalière, un filet de provisions au bras.

Bourges apparut bientôt à bicyclette. Mademoiselle Irma dit tout bas à Paul :

— Si tu les voyais ! Voici ces gens du premier. Il n'est pas si malade, puisqu'il va à bicyclette. Ces embusqués sont répugnants ! Quant à elle, elle a un sourire faux... c'est une « Boche » j'en suis sûre ! Son accent ! Il y en a qui la disent Suisse, d'autres, Danoise ; je suis sûre qu'elle est « Boche ». Ils ne m'ont jamais plu, ces gens-là ; te rappelles-tu, chéri, les mois d'août et de septembre? Elle n'a pas cessé ses gammes, elle jouait même des valses. Les sales gens ! Elle lui apporte des gâteaux, aujourd'hui, je crois que ce sont des éclairs au chocolat. Qu'est-ce qu'il fait à Paris, celui-là? Et l'on manque d'hommes ! c'est certain, si l'on n'en manquait pas, on avancerait sur le front ; ah ! mon chéri ! si tu y étais ! c'est toi qui ferais de la bonne besogne !

Paul, avec l'expression désolée des aveugles qui ont connu la lumière, répond à sa sœur par monosyllabes : « Oui », « tu crois ? » « Ah ! »

Mademoiselle Irma, ex-élève de la Maison nationale d'Écouen, souffre d'une déviation de l'épine dorsale, certains l'appellent « la petite bossue ». Elle est, un peu contrefaite ; sa tête, masculine et trop grosse pour son corps, a de la beauté, ses yeux, qui décèlent une intelligence virile, ont de la tendresse pour contempler Paul, mais regardent avec froideur le reste du genre humain. Il y a, en elle, un mélange de force et d'indigence physique, plus touchant que ridicule. Mais les passants se moquent et rient, peut-être à cause de ses chapeaux trop ornés et de ses fanfreluches.

Paul et Irma logeaient jadis au premier, dans l'appartement des Bourges, au temps que M. Maréchat, ancien officier de dragons, était encore inspecteur aux magasins du Louvre, sous le commandant Hériot. Dans ce temps-là, Paul et Irma avaient chacun sa chambre donnant sur la rue, un salon, une salle à manger où M. Maréchat couchait sur un canapé-lit, car rien n'était trop bon pour son fils, depuis qu'un éclat d'acier, pendant des exercices de tir, à Satory, avait aveuglé Paul.

Celui-ci avait choisi la carrière des armes, à la grande joie de M. Maréchat. Mademoiselle Irma abandonna ses projets de cours de jeunes filles, et se dévoua à son frère, son idole. Plus de chats, plus d'oiseaux ; elle ne s'occuperait plus que de Paul. Éprise de lecture, elle serait la lectrice de Paul, sa mère, son épouse, sa secrétaire aussi, car elle crut découvrir en son frère un génie d'inventeur. Sans ses malheurs, l'infirme eût été un de Bange, un Sainte-Claire Deville. Mademoiselle Irma, dit-on, envoie encore aux directeurs de l'artillerie des rapports mystérieux, auxquels nulle réponse n'est donnée, jusqu'ici, « sans doute parce que M. Paul Maréchat est membre de la Ligue des Patriotes, et trop bien pensant ».

M. Maréchat, le père, disait de sa fille : « Elle sait tout, elle a tout lu, et rien que des ouvrages sérieux. Irma est un puits de science. C'est elle qui aurait dû être le garçon. »

En effet, Paul ne passait pas pour un jeune homme intelligent. C'était un de ces esprits qui semblent d'abord promettre, et dont le développement s'arrête vite. Dans leur enfance, Irma méprisait Paul ; ils se chamaillaient sans cesse — mais Irma a reconnu ses erreurs et tout oublié. De caractère violent, jaloux, passionné, républicaine alors et anticléricale, elle méprisait un frère tout prêt à revêtir la robe du séminariste. Une vulgaire amourette anéantit des projets aussi fragiles que l'était la vocation de Paul Maréchat. Dès lors, quelles ne furent pas les inquiétudes de la tendre sœur?

L'intelligence d'Irma asservit le seul homme sur lequel son empire féminin pût s'exercer, s'effaçant devant Paul à qui elle attribua la paternité de ses idées à elle ; elle le consulte, s'imagine maintenant qu'elle est « inspirée par lui ». A un

monsieur qui l'accompagne parfois à Auteuil, elle disait devant moi :

— Paul trouvait que la participation de l'Italie n'était pas à souhaiter ; Paul a peu de confiance dans cette nation de parleurs... Je suis comme Paul ; la guerre n'existe qu'entre la France et l'Allemagne ; Paul croit que l'affaire serait déjà finie, si l'on avait laissé agir notre admirable état-major, mais la politique radicale ravage tout. Paul redoute les radicaux, les juifs, les francs-maçons plus que les socialistes...

La guerre aura été l'apogée, la grande époque de ces deux vies.

Mademoiselle Irma sait le nom, l'âge, les états de service des généraux, leur opinion, leurs mœurs, leur origine, leur famille ; les effectifs, les numéros des régiments, « ce qui n'a rien d'extraordinaire, dit-elle, étant moi-même fille de militaire, et puisque Paul *est un soldat* ! »

Quel juge d'instruction ferait mademoiselle Irma ! Elle collectionne les menus faits, sans avoir l'air de rien, enquête, rapproche et compare, dénonce, accuse ou absout et conclut. Le soupçon la hante, elle a la folie de la persécution pour son pays et pour elle-même. Ne pouvant loger dans une maison « comme il faut », elle se claquemure, ne se risque dans l'escalier qu'après s'être assurée qu'elle n'y rencontrera personne.

Paul et Irma avaient quelques relations ; d'anciens officiers amis de leur père, tous défunts aujourd'hui.

— Si nous recevions encore, — dit Irma à Paul, — comment ferions-nous, dans cette baraque?

A force d'entendre causer mes voisins, je pourrais de loin, deviner ce qu'ils se disent. Ce jour-là, la conversation avait roulé sur les services d'intendance, à propos de monsieur et de madame Bourges. Monsieur poussait sa bécane, le long de l'allée cavalière. Madame l'accompagnerait comme de coutume jusqu'à la passerelle du Ranelagh, puis rentrerait chez elle. Mademoiselle Irma suivait du regard les époux qui s'étaient embrassés sans pudeur.

— Les voilà partis, — dit-elle à son frère. — *Le* Bourges retourne à son bureau, jouer aux cartes ou gratter du papier. Je m'étonne que le peuple ne fasse pas d'émeutes ; il y en a

trois cent mille de ce calibre-là, à l'abri pendant que les autres se battent ; toujours les mêmes ! Ce Bourges doit être le protégé de quelque ministre, ou d'un député, et son épouse? une espionne, la maîtresse d'un homme politique! Ils font une vie de tous les diables ; la femme de ménage en raconte sur eux ! Un de ces jours, la police opérera une descente au nº 40. Peut-être serons-nous pris comme témoins, c'est odieux d'habiter une maison à petits loyers !

— Ce serait une diversion... — dit l'aveugle en bâillant.

Et Paul et Irma, après avoir plié *l'Intransigeant*, se levèrent et prirent le même chemin que les Bourges, vers le nº 40 de la rue X...

Je tiens de madame Laplanche, qui travaillait jadis pour mademoiselle Irma, et lui emprunte encore des livres, que le frère et la sœur Maréchat « s'ennuyaient à mourir » avant la guerre, « à en mourir! » Je sais beaucoup de choses sur eux. Il me semble qu'Irma est une vieille connaissance à moi.

Elle n'allait jamais à l'église ; maintenant elle va à la messe, au salut, aux prières du soir. Paul lui a fait comprendre « qu'en temps de guerre ce n'est que convenable ». L'Église et l'armée sont inséparables, « il faut que chacun proteste, dans sa mesure, contre les mœurs subversives de la démagogie ».

Le système de mademoiselle Irma est solide, digne de l'homme qu'elle aurait dû être, si la nature, comme disait son père, ne s'était pas trompée. Quelques années de plus, et quand l'Allemagne sera réduite à ses vraies proportions, la grande vérité éclatera pour tous, telle qu'Irma, dessillée, la voit enfin : la monarchie nécessaire, logique, avec toutes les fortes institutions du passé.

Si les Maréchat s'ennuyaient à périr, avant la guerre, c'est que les soins domestiques (ils n'ont qu'une femme, deux heures le matin, une heure le soir pour la cuisine), la promenade et des lectures à haute voix, les *Mémoires d'Outre-tombe* et le *Mémorial de Sainte-Hélène*, ne comblent pas le vide des trois cent soixante-cinq jours de l'année. Jamais de vacances à la campagne, où Paul et Irma rêvent de se retirer plus tard, s'ils héritent d'un oncle veuf, — avec lequel « ils sont mal », depuis qu'il s'est remarié, après divorce.

Aujourd'hui les Maréchat veillent tard, se lèvent tôt, parfois ils n'ont pas le temps de *s'aérer* au Bois : ils dépouillent les journaux du matin, de midi, de cinq heures, découpent les articles, les entrefilets, collent, classent des documents pour le dossier de la guerre. Il y a les paquets de linge, de victuailles, de brochures à expédier aux « filleuls » de mademoiselle Irma, qui brûlait, n'ayant pas de proches au feu, de se mettre en rapports avec quelques « poilus », des pays envahis de préférence. C'est le moins qu'elle puisse faire pour sa patrie, puisqu'elle doit au malheureux aveugle tout son temps et sa sollicitude. Elle répond donc aux cartes postales, prêche la bonne parole ; mais elle n'a « pas eu de chance avec ses filleuls ». Les deux premiers ont vite été hors de combat ; les suivants étaient des ouvriers de fabrique, Irma n'a pas encore « mis la main sur un de ces cultivateurs, incarnation et espoir de la France ».

Mademoiselle Irma poursuit son enquête sur les fournisseurs du quartier. Archevêque, le boucher, est au ravitailllement, « trop à l'abri ». On le quittera pour Duvin, qui se bat, lui, quoique père de six garçons, dont un de la classe 16. Le boulanger est réformé — Dieu sait pourquoi ! — on le remplacera par celui du coin à gauche, qui a deux fils en Allemagne. La teinturière est Luxembourgeoise ; et quant à son mari, il a l'air fort comme un Turc, d'âge mobilisable : pourquoi est-il à son comptoir? Paul ne voudrait pas mettre les pieds, ni « dépenser un liard dans une boutique de non mobilisable », ou même de commerçants heureux. Paul et Irma font la chasse aux *embusqués*. Ils ne prononcent pas de noms encore, mais ils font leur liste : on la produira après la guerre. Ah ! si on laissait faire Paul ! Il râclerait les dépôts, viderait les bureaux, remplacerait les auxiliaires par des vieillards ou des femmes, comme dans les tramways ; il rendrait cinq cent mille hommes à la défense nationale, et c'est lui qui saurait en faire un bon emploi !...

« En France, on ne sait pas utiliser les hommes. » Paul substituerait des femmes à tous les ouvriers et les employés civils : dans les administrations, les banques, les usines, les chemins de fer, Paul réserverait la jeunesse « comme le troupeau national », ferait combattre les soldats de trente-cinq à

cinquante ans, ceux enfin dont l'œuvre est achevée et qui ont assez vécu.

— La jeunesse, — répète toujours mademoiselle Irma, — c'est si beau ! L'avenir, le génie peut-être ! Si Paul n'était pas aveugle, il s'engagerait à instruire des recrues en quinze jours, il en dénicherait partout, il lèverait une armée aussi nombreuse qu'elle l'est sur le papier, « car ce n'est plus un mystère : les lignes sont bien minces, dans certains secteurs, l'ennemi les percera un de ces matins ». Loin de nous, l'époque héroïque de la Marne ; ceux qui ont goûté à nouveau de l'arrière, les blessés, les permissionnaires, ne demandent qu'à ne plus marcher ; avec les politiciens, « le Gouvernement n'a qu'à baisser pavillon » ; ceux qui se battent sont toujours les paysans ; les autres « se croisent les bras, sous prétexte de reprise des affaires, d'industrie, de munitions, d'obus (comme si c'était les obus et non pas les hommes qui prennent des tranchées) » !

Manque-t-on d'obus? Paul « n'en est pas très sûr »; mais si nous en manquons, Paul et Irma songent à lever des équipes féminines, sous la direction de contremaîtres des arsenaux.

Quant aux entreprses privées : encore des histoires de pots-de-vin, de la banque, des trafics de financiers internationaux, de la juiverie, du marchandage, tout au profit des « Boches ».

De même, ce qui se passe en Russie, en Angleterre, partout excepté en « Bochemagne » où l'on fait obéir les lâches à coups de schlague, le revolver sous la gorge. Ah ! quelles canailles ces « Boches » !... dire que ce sont ces monstres qui contraignent Paul et Irma à devenir cruels, à vouloir envoyer tout le monde au massacre ! Quant à eux, Paul et Irma, s'ils veulent que chacun fasse son devoir, sur le front, ils sont prêts aussi à certains sacrifices : qu'on n'éclaire plus les maisons, qu'on ne chauffe plus les locataires : tant pis ! Donnons tout pour les « poilus ». Paul et Irma veulent souffrir comme les autres, puisqu'ils ne peuvent participer autrement à la guerre. Leur activité, la passion, la sincérité de leur patriotisme embellit leur vie au moment où la vie s'arrête pour tant d'autres.

Au n° 40 de la rue X... il advint que, sous l'influence de Paul et d'Irma, depuis la guerre plus communicatifs et moins fiers avec la concierge, — la soupçonnant de ne pas leur remettre tout le courrier, ils lui donnent trois francs par mois pour qu'elle le leur monte sans retard, — les Bourges furent rigoureusement « tenus à vue ». Vers février, un violoncelliste, porteur d'un nom difficile à prononcer, d'une chevelure romantique et d'un chapeau de baryton « boche », fut le pensionnaire de madame Bourges, sa cousine. Ce Shanivarian ne peut être qu'un espion ; on assure qu'il lit dans la main, fait tourner des tables ; ses lettres lui sont adressées poste restante ; la musique ne cesse plus, matin, après-midi. Le soir, Shanivarian et madame Bourges s'absentent, quand M. Bourges est rentré. Madame Poinque, madame Venouze, madame Merlot, les locataires du n° 40, commencent à « causer de ces gens du premier », dont les façons sont une insulte aux deuils et aux inquiétudes des voisines.

Enfin la concierge servit de truchement à ces braves dames, auprès de monsieur et mademoiselle Maréchat. On voulait manifester, mais comment? D'habitude peu soucieux de « s'immiscer dans les affaires des autres », et qui n'auraient pas « dit ni bonjour ni bonsoir à ces gens-là », monsieur et mademoiselle Maréchat s'arrêtèrent, s'assirent même dans la loge.

Mademoiselle Irma tapotait les joues de la petite Marcelle, fit don au jeune René d'une histoire militaire de la France. La nuit des zeppelins, les Maréchat prêtèrent des couvertures aux enfants Merlot et à madame Poinque. Quelle faiblesse, quelle honte cette descente à la cave ! comme les autres ! Mais, il y avait des instructions de police, Paul et Irma obéissaient ; ils firent même la dépense de lustrine pour obstruer leurs fenêtres sur la courette.

Bien à contre-cœur, ils écoutèrent les commérages de la concierge ; puisqu'il s'agissait d'une œuvre de décence et de salubrité, ne fallait-il pas se ranger du côté de dignes gens, dont les souffrances pendant la guerre confèrent au peuple une sorte de noblesse? Surtout purger la maison de cette racaille de Bourges. Mais comment être sûr, éviter les fausses manœuvres ? La concierge apporterait les faits, les Maré-

chat classeraient, ayant, n'est-ce pas, l'expérience des enquêtes.

1° Les Bourges payaient-ils régulièrement, en temps de paix? La propriétaire est-elle bien avec eux, « appuierait-elle des desirata dûment formulés »?

Réponse :

— Non, il n'y a rien à attendre de ce côté-là. Les Bourges, excellente paye, même depuis que le mari est soi-disant mobilisé. On ne sait d'où vient l'argent, mais il vient à flots, vous n'avez qu'à vous renseigner chez le marchand de vins fins et à la pâtisserie qui porte en ville. Des gueuletons, mademoiselle ! Ils ont réveillonné, à Noël.

2° La concierge s'engage-t-elle à taire le nom des Maréchat? Ils agiront, s'ils peuvent rester incognito.

Réponse :

— C'est juré, cela, monsieur et mademoiselle !

Depuis que le pacte est conclu, Paul et Irma roulent dans leur tête mille idées, forment des projets admirables ; les semaines passent, rien ne s'accomplit. On voulait organiser un charivari à la porte des Bourges, tendre un fil de fer dans le vestibule, pour le retour des espions après minuit ; on a même songé à un procédé classique, à une humiliation dont un homme ne se relève pas, mais mademoiselle Irma désapprouve, dans des circonstances aussi graves, « tout agissement qui ressemble à une farce de mauvais goût ». Elle chercherait encore, si le destin n'avait pas prévenu de trop justes désirs.

J'apprends aujourd'hui que M. Bourges est parti pour le front, après avoir passé un nouvel examen médical ; le violoncelliste belge est au Havre, où il a un emploi qu'il sollicitait depuis octobre dernier. L'aîné des petits Bourges est mort d'une pleurésie ; la mère, avec ses deux autres garçons, habite la province, chez ses parents, du côté de Nancy, sous les bombes des avions.

Mais pourquoi le cousin belge porte-t-il un nom arménien?

Monsieur et mademoiselle Maréchat pensent à déménager.

Juin 1915.

Joseph Rodanet et sa femme.

— Tu auras beau faire, on dira toujours que tu en es un, va !

— Je te défends, toi, tu entends?

— Je n'ai pas dit le mot ; je t'ai juré que je ne le prononcerais plus : n'aie pas peur, il ne sortira pas de ma bouche... mais si tu as des oreilles, tu l'entendras d'une autre, dans la rue, dans la maison ; oui, c'est ça que tu es !

— Après tout, ça ne regarde que moi — et moi, j'ai ma conscience...

— Ça ne regarde que toi. Ah ! ta conscience ! dis donc, crois-tu que c'est agréable pour une femme d'être la... que veux-tu? j'suis ta femme... Ah ! ça, n'y a rien à y faire !

— Dis donc, aussi ! tu n't'en es pas toujours plainte...

Joseph Rodanet veut embrasser sa femme, mais Marcelle le repousse avec horreur.

C'est la même scène presque tous les soirs, depuis des mois. Si les Maréchat habitaient le n° 60, au lieu du n° 40, ils se lieraient avec madame Rodanet ; ou, du moins, Rodanet serait sur leur liste.

Wherler, l'ébéniste, a un atelier contigu au logement des Rodanet.

— C'est comme si on y était, — dit-il, — on ne perd pas une parole, je tousse quelquefois pour qu'ils sachent que je suis là, quand ça va trop fort.

Rodanet est un colosse ; on dit qu'il a été dans un cirque avant d'être garçon de café, puis maître d'hôtel au Terminus, où Marcelle était lingère. A la mobilisation, un peu éméché, il a confié à Wherler :

— J'ai fait mon apprentissage à Lucerne et à Genève, j'aime ce pays-là, pourquoi donc que je n'me suis pas naturalisé? Les Suisses, ceux-là, ils sont à l'abri ; quand on est Suisse, on ne se fait pas casser la g... à la guerre...

L'ébéniste, natif comme madame Rodanet des environs de

Badonvillers, est très bien avec sa voisine ; quant au mari, c'coco-là !... ce n'est pas les bouteilles de bon vin, les terrines de foie, les langoustes, ce n'est pas le bagout du Marseillais qui empêcheront Wherler de penser ce qu'il pense de cet esbrouffeur de Joseph.

Donc Joseph est *dans le ravitaillement*, c'est son métier à cet homme ! En temps de paix c'était l'*alimentation* ; en temps de guerre, c'est le ravitaillement, quoi? Joseph ne voit rien de plus naturel. Seulement, il est incapable d'expliquer *au juste*, ce qu'il fait dans le ravitaillement. Il aurait dû partir avec ses camarades de la classe 98. Fin juillet 1914, quand les événements prirent mauvaise tournure, il était tout feu, tout flamme ; il faisait faire l'exercice aux petits garçons du n° 60, sur le trottoir, à la fraîche. Il racontait son congé comme matelot ; il était canonnier dans la flotte ; il partirait pour Toulon, sûrement, il embarquerait et il écrabouillerait des « Boches ! »... Les gosses ouvraient de grands yeux, pour comprendre ses descriptions des pièces de gros calibre dont les obus pèsent 900 kilos, six canons à l'arrière, six à l'avant, deux par tourelle ; des villes, des forteresses, ces navires redoutables qui s'appellent l'*Ernest Renan*, l'*Edgar-Quinet*, le *Jules-Ferry*, noms très républicains. M. Joseph était énormément populaire au n° 60, avec ses favoris, ses cheveux roux pommadés, ses bagues, ses cravates à nœud tout fait, et les friandises qu'il rapportait dans une serviette, pour les distribuer à ses jeunes amis.

Madame Joseph passe pour avoir été très amoureuse de son mari — jusqu'à la guerre : Rodanet était coureur, un peu biberon, mais si gentil, si farce ! gare aux coups, si vous lui cherchiez des raisons ; mais de si charmants retours ! il oubliait si vite !

Il partit donc. Il fut quelque temps absent, on ne sait où, loin de Paris. Un jour il écrivit qu'il avait besoin de vêtements civils. Il était ordonnance. Il demandait aussi sa bague turquoise.

— Chez messieurs les officiers, — dit Wherler, — il n'y a plus d'ordonnance en civil ; qu'est-ce que c'est, cette craque-là?

Madame Joseph expédia le complet, mais elle eut des inquié-

tudes. Qui avait-il trouvé là-bas? Une femme peut-être. Mais il ne s'éterniserait pas au dépôt. Madame Joseph avait l'âme héroïque, son père était gendarme, et elle avait vu la lumière à Badonvillers.

Vers février, le maître-d'hôtel revint à Paris ; il s'était fait remplacer, il n'irait pas aux Dardanelles ; une histoire à dormir debout ! Le ministre cherchait « des gens de métier » pour le ravitaillement. Conduire des autos? M. Joseph était un peu mécanicien. Il mènerait peut-être des convois de viande, comme le boucher de la rue de Passy. Mais non ; bientôt il revint plus souvent coucher chez lui, son service était dans la banlieue. A dater d'avril il coucha toutes les nuits à la maison, étant versé à la 22e section. Mobilisé aux abattoirs, aux Halles? Son épouse ne tirait rien de précis de Joseph qui racontait des bourdes avec ce débit comique qui jadis aurait tant fait rire Marcelle. M. Joseph rentre le soir si fatigué, si endormi, qu'on n'ose pas insister ; il tombe comme un pouf sur son lit et ne se réveille pas jusqu'à cinq heures.

Alors, il se lève exactement — sa toilette n'est jamais succincte. — M. Joseph s'excuse de son manque de galanterie auprès de sa moitié, en rejetant sur un excès de « turbin » la froideur dont est cause sa lassitude.

Il faut être juste, M. Joseph a beaucoup maigri cet hiver. Il n'en paraît que plus jeune ; il est moins rouge qu'autrefois, des boucles qu'on avait rasées à l'ordonnance ont repoussé sur son front. Il a changé au moins trois fois de tenue depuis le départ ; il en a acheté une, presque bleu horizon, au Génie de la Bastille. On l'a vu, un dimanche soir, avec des éperons aux bottes. Sur une réflexion de Wherler, il les ôta et dit que c'était une blague pour amuser la patronne ; mais un gosse de la maison l'a rencontré au coin de l'avenue Mozart, avec une belle dame à son bras.

Joseph Rodanet se donne un mal en disproportion avec son objet, pour décrire aux fournisseurs du quartier les transactions d'ordre alimentaire auxquelles sa compétence d'ancien « traiteur » (qu'il ne fut jamais) prête une autorité magistrale.

— Dix-huit ans dans la partie, c'est pas rien, on a le temps

d'apprendre. Monsieur le ministre, pour une fois a mis la main sur l'homme qu'il fallait; mais, mon vieux, c'est pas tous les jours rigolade, vous savez ! il y a des fois que l'on serait mieux aux tranchées ! Ça me retourne le ventre, quand je me dis : tu pourrais être aux Dardanelles, Joseph, à c't'heure ! mon vieux, on a sa conscience ! j'étais un canonnier de la première... — Et il a fait le geste de désigner, sur son bras, les insignes qui y étaient brodés.

Ai-je noté que M. Joseph, s'il n'a plus de *côtelettes*, étant militaire, porte des pattes de lapin? Il aurait pu poser pour Géricault. Quelle façon de se caler, les deux jambes écartées en marin, de croiser les bras avec une main qui caresse une oreille ! Chacun de ses doigts, outre la turquoise et l'alliance matrimoniale, s'encercle d'un anneau d'aluminium, souvenir de Champagne.

Qu'est-ce que fait M. Joseph?

Sa femme l'a tellement raillé, que maintenant, tout en bâillant à se décrocher la mâchoire, il fait semblant d'aligner des chiffres sur un carnet, il s'applique à des additions, des soustractions, avant de se mettre au « pieu », où j'imagine la grosse Marcelle qui le supplie d'aller lui tenir compagnie. Il ne se couche pas ! il a un poste de confiance, il reste des comptes à vérifier... on est honnête... il ne faudrait pas qu'une erreur... il serait attrapé... enfin c'est l'argent « *à nous tous* ». Joseph est contribuable, il défend la France !

— Je sais que tu es contribuable, mais tu es aussi un f... embusqué, — n'a pu s'empêcher de riposter Marcelle Rodanet.

Il est tombé sur elle à bras raccourcis :

— Répète ! répète ! ose répéter ! je t'en défie... — a crié Joseph.

Wherler était dans son atelier ; il a toussé, il a cogné à la porte.

Depuis lors, on n'épargne pas M. Joseph au n° 60 de la rue X... Et Marcelle Rodanet, la patriote alsacienne, se demande si elle ne va pas lâcher ce pleutre pour retourner chez son père. Wherler croit qu'elle restera, car si Joseph le veut, il est capable de tout se faire pardonner.

Le peintre d'histoire.

Mr. H. W. K. junior, le milliardaire américain, possède sur la côte orientale d'Espagne une maison dans laquelle il se retire pour jouir de la solitude, quand la fatigue causée par son incessante chasse à l'or a épuisé ses forces et détraqué ses nerfs. Il quitte New-York sans bagages, sans serviteur et ne donne pas son adresse. Le secrétaire particulier de Mr. H. W. K. est seul à connaître la retraite choisie par son maître, entre le ciel et l'Océan, sur un roc à pic, où l'aloès pousse mais se développe mal. Des moines ont construit dans ce lieu grandiose et désolé un monastère qui pourrait être, vu d'un bateau sur la mer, le palais de Klingsor, car, aux fenêtres, des miradors, des terrasses à créneaux sur les toits, la blancheur des murs aux lignes sobres donnent à l'édifice, sans style défini, une apparence mauresque.

Les religieux quittèrent leur couvent, à cause de son accès si difficile que des mules, elles-mêmes, refusent d'y porter les vivres indispensables à un frugal régime. Les saints hommes faillirent mourir de faim, certain hiver de tempêtes. J'ai omis de dire que ce monastère forme une presqu'île, qu'une bande de rochers plus bas, la relie à la terre ferme ; les jours d'orage, les vagues s'enflent jusqu'à recouvrir le chemin qui conduit au pied de ce Mont Saint-Michel de l'Ibérie.

Mr. H. W. K. junior a mandé, dès la veille de la guerre, une tireuse de cartes en qui il a foi, souhaitant savoir combien de mois dureraient les hostilités. La devineresse a prédit dix ans de guerre, l'Europe en flammes, l'Amérique participant au conflit, le monde en révolution. Mr. H. W. K. a fait mettre dans les journaux, placarder dans son office cette note :

« H. W. K. junior prie ses amis, ordonne à ses employés, de ne jamais, devant lui, faire allusion à la guerre, jusqu'au dernier jour, si ce n'est pour les stricts besoins du « business ». Toute personne qui croirait être agréable ou utile à H. W. K. en lui en parlant serait — si elle est dans les bureaux : renvoyée; si elle se considère comme en relations mondaines : rayée de

toute liste d'invitations. H. W. K. a le regret de faire savoir à ses collègues des clubs qu'il se privera de fréquenter dans ces lieux, pour la susdite raison. H. W. K. pense agir en patriote, puisque la moindre émotion nerveuse priverait peut-être le financier des moyens qu'il compte mettre au service de la nation. »

A Christmas, H. W. K. junior est venu sur son yacht à Carthagène ; de là, dans son biplan, il a volé jusqu'au monastère. Il se repentit de n'avoir pas meublé ses trois cent trente-deux chambres ; il songea un instant à en faire ajouter trente-trois autres, où il pût coucher chaque nuit d'une année, dans un lit différent, si le cœur lui en dit. Quoiqu'il ne parlât pas de la guerre, il songeait à être économe. Son architecte allemand avait installé en son absence : chauffage à l'eau, électricité, collections de tableaux espagnols, de porcelaines hispano-arabes, de tapis et de cuirs de Cordoue, et une bibliothèque, cinquante mille livres rares, écrits dans les langues mortes ou vivantes que leur propriétaire n'entend pas.

Une salle, un hall, un patio à plafond vitré, de dix-huit mètres de large sur vingt-deux de long, est le centre de l'édifice ; une porte donne sur la cour d'entrée, une autre, en face, mais point dans le même axe, sert de communication avec le reste des appartements ; d'une fenêtre vous pourriez faire tomber la cendre de votre cigare dans la mer ; l'autre offrirait à votre vue une perspective merveilleuse de cimes neigeuses sous un ciel éternellement bleu.

Les murs de ce patio étaient blancs. H. W. K. s'avisa qu'ils pourraient recevoir un décor. Il mande mon ami S..., le peintre d'histoire, et lui donne toute licence de déployer son génie à enluminer ces murailles vierges. C'est dans Paris que cette œuvre colossale fut conçue et sera exécutée, pendant que l'armée allemande est à vingt lieues de la capitale.

Mon ami, le peintre d'histoire, tient un fusain à la main et un album, quand j'entre chez lui ; ses aides, sauf un, sont tous sur le front ; l'atelier, d'habitude encombré comme une scène de théâtre pendant le changement de décors, est aujourd'hui silencieux et presque vide. Les toiles viennent de lui être livrées ; mais les couleurs manquent. Mon ami me raconte le

cas du financier américain, me montre les esquisses et se met en devoir de me développer la donnée de sa composition :

— Ceci doit décorer les murs d'une maison de retraite, dans un pays où la paix n'a pas été troublée. La porte principale s'ouvre, on tourne à gauche et l'on voit d'abord quatre panneaux :

» *Prologue.* — Le Grand Magicien, unique personnage réel dans le drame, est debout sur un tréteau. Il examine la carte d'Europe. Une horrible tumeur bosselle la carte, dans une région de l'Allemagne, à Leipzig : c'est le monument de la bataille des nations.

» Le Grand Magicien s'apprête à extirper cette tumeur.

(Dans toute la décoration, les scènes sont combinées de façon que le premier plan soit formé par les nuages, et ce qui se passe sur terre, soit lointain et vu à vol d'oiseau.)

***

» I. *Le Chant du Départ.* — La République française appelle tous ses enfants. Les vertus nationales qui sommeillaient se lèvent, mettent en branle de grosses cloches qui sonnent le tocsin. Sur terre, dans un paysage séquanien ; un village sur une colline ; les femmes portent aux maris occupés à la récolte, l'ordre de mobilisation. Le prêtre embrasse le franc-maçon, le riche embrasse le pauvre, et les hommes réconciliés se dirigent vers des gares où des trains sous pression en suivront d'autres qui filent déjà vers l'horizon.

» II. *L'Ex-voto de la bataille de la Marne.* — A l'aurore du 7 septembre, saint Louis et sainte Geneviève descendent du ciel sous un dais porté par les anges. Jeanne d'Arc se lance en avant sur son palefroi qui bondit par-dessus les nuées.

» Au loin, la Marne, traversée par une route où les taxis parisiens du général Gallieni roulent vers le front.

» III. L'Antique Sagesse, notre Pallas, accrochée aux branches d'un arbre, au centre du panneau, commande aux victoires qui planent dans l'air, de descendre sur la terre ; déjà elles chevauchent comme un escadron d'amazones aux casques ailés, rasent tertres et faîtes de forêts, au-dessus des régiments

alliés qu'on distingue blottis dans des tranchées. Ce panneau se relie aux autres par-dessus le cadre d'une fenêtre.

» Puis nous tournant vers la gauche nous voyons :

» IV. La Prudence ordonne à Mars d'épouser la Patience. Celle-ci prend le poignet du Dieu de la Guerre et le force à planter en terre un gland qui deviendra chêne.

» V. Dans le ciel, bataille de l'Olympe contre le Walhalla. Apollon est vainqueur, cette fois encore, comme ailleurs, sur terre. Le monument de la bataille des nations explose et s'écroule.

» VI. La dernière Victoire va chercher la Paix qui dormait sur la côte d'Ibérie, dans la retraite du monastère, pour lui offrir définitivement le sceptre du monde. A vol d'oiseau, on verra l'Arc de Triomphe des Champs-Élysées et Joffre passant dessous, à la tête de son armée, drapeaux et fanions claquant au vent.

» *Épilogue.* — Le Grand Magicien a fini son opération chirurgicale. Il nous montrera une carte de l'Europe guérie... et tirant son chapeau, le Magicien s'en va, son œuvre achevée, les hommes respirent.

» Au-dessus de la porte, au fond du hall, et faisant trait d'union entre les deux cartes de géographie, un grand livre est ouvert : c'est la partition de la *IX*e *Symphonie* de Beethoven, autour de laquelle les Victoires chantent l'*Hymne à la Joie*, dont les vers de Schiller, célébrant la fraternité humaine, viennent d'être interdits à Leipzig.

» Ces panneaux imitent des tapisseries en camaïeu bleu et jaune.

H. W. K. junior, à son prochain voyage, méditera sur les Symboles de ce qui sera la vérité de demain.

Juin.

Marcel Delozèbe.

Il y a dans chaque formation sanitaire un malade favori, que les dames entourent de soins plus délicats, auprès duquel chacun s'empresse, et que les autres blessés considèrent avec

respect ; il s'est construit une légende autour de l'aspirant Delozèbe, dès que ce pâle adolescent arriva, la nuit des zeppelins, dans l'hôpital de X... Le gardien de la paix qui amène les blessés monta le premier prévenir le surveillant, que, sur les dix de son convoi, il y en avait un qui ne donnait plus signe de vie; on ne savait pas s'il valait la peine de le sortir du camion-automobile. L'infirmière en chef descendit pour voir et décider. Après discussion, sous la canonnade de la Tour Eiffel, on résolut d'admettre le malade, il y avait encore une chambre à un lit à côté de la chambre des morts. On essayerait tous les moyens pour ramener à la vie cet enfant, qui pouvait n'être qu'évanoui.

Je vins le voir huit jours après. Les médecins l'avaient ranimé, il ne parlait pas encore, mais il regardait ; ses yeux de fièvre, trop grands, étaient, avec une épaisse barbe noire, une chevelure bouclée, toute sa tête. Dès qu'il put écrire, il traça quelques mots au crayon : « Prière de téléphoner au journal X... que je suis là. »

A dater de ce jour, ce ne furent plus que coups de téléphone ; de plusieurs cabinets de directeurs, on faisait prendre des nouvelles ; il venait des visites en dehors du jeudi et du dimanche ; une dame « très chic, une artiste sans doute », envoyait des fleurs quand elle ne pouvait pas venir elle-même, des gâteaux, des boîtes de bonbons si grosses que, dans les autres salles de l'hôpital, le major à trois galons dut interdire les libéralités de Delozèbe, qui se rendait par générosité responsable de nombreux cas d'indigestion.

On acheta des cache-pots pour les plantes vertes, des vases pour les œillets qui décoraient les cheminées des dortoirs. L'aspirant était trop fatigué par la fièvre, les parfums l'incommodaient. Son amie « l'artiste » — on le sut bientôt, n'était autre que l'étoile de « caf'conç », l'impayable Gaby Davis. Les filles de service et les infirmières professionnelles restaient béantes d'admiration devant les perles de Gaby et des toilettes dont elle avait autant qu'il y a de jours dans un mois — et peut-être plus. Mais on n'avait pas encore diagnostiqué le cas de Delozèbe ; sa faiblesse s'accroissait ; une insignifiante blessure à l'épaule causait de l'enflure au poignet gauche ; le major assurait que cela était sans importance.

De temps en temps j'entrais dire bonsoir au jeune homme, rarement, car vers cinq heures, la fièvre montait, fièvre paludéenne, crut-on d'abord. La parole était embarrassée, la mémoire intermittente. Vers la fin d'avril, on le crut perdu. La main gauche sembla gangrenée. On l'amputa. La fièvre tomba, puis, elle reprit. Le 25 mai, on le déclara sauvé. Le coiffeur — un coiffeur des Champs-Élysées dont Delozèbe était client, vint et l'accommoda. Sachant que je servais, en bas, le repas des blessés, Delozèbe pria que je lui accordasse quelques moments d'entretien. Ce jour-là, je m'assis auprès de sa chaise longue — on l'avait levé pour faire son lit. Je ne le reconnus pas. Il était rasé, paraissait avoir quinze ans, il était fort beau. Son corps ne devait pas peser cinquante livres, y compris son pyjama de flanelle. Le tampon d'ouate qui remplaçait la main gauche reposait sur un pupitre dressé contre deux maigres cuisses. Ce tampon pressait une feuille de papier : j'y pus lire des vers que Delozèbe écrivait avec une plume d'oie. Delozèbe savait qu'il avait la main fine. Il me signala une photographie, épinglée au mur. C'était lui-même à ses débuts à Paris.

— Regardez, — me dit-il, — j'avais tenu ma main gauche en avant, comme avec affectation, ma pauvre petite main gauche ! Où est-elle? dans la terre... j'en rêve chaque nuit. Je la sens encore là, au bout de mon bras et quelquefois ma bague de tranchée me fait mal ; elle est partie avec le doigt. Mon amie aurait voulu l'avoir ; ma sœur la convoitait aussi... le chaton s'ornait d'une parcelle de la rosace de Reims, je l'ai fait jeter avec *le fragment*... mais j'ai la photographie...

Depuis cette première conversation, je retournai souvent chez Delozèbe, avec des livres, des revues. Il désirait lire des poèmes. Il récitait volontiers du Mallarmé ; dont ces vers :

> Le sais-tu, oui ! pour moi voici des ans, voici
> Toujours que ton sourire éblouissant prolonge
> La même rose avec son bel été qui plonge
> Dans autrefois et puis dans le futur aussi.

Mon jeune camarade m'intéressait par sa naïve admiration, égale pour Mallarmé, la comtesse de Noailles, Henri de Régnier et pour les poètes dont le nom rappelle un assez bas journa-

lisme. Il avait la meilleure volonté du monde, un désir de ne pas se tromper et d'être « très au courant ». Convaincu que la guerre inspire la Muse, il insistait pour lire les plus récents poèmes. D'ici quelque temps, réformé, rendu à « sa chère littérature », il rentrerait à la rédaction du journal de X..., achèverait une nouvelle pour *le Mercure*. Il croyait la paix prochaine, imaginait un Paris triomphant, le rendez-vous des artistes, « le paradis des gens de lettres ». Il n'eut pas fallu lui dire que la France entière ne parlait plus que le « *J'avions* » du soldat-paysan. Marcel Delozèbe, qui s'était si bien battu, se flattait de l'espoir qu'il retrouverait des « cénacles » — comme il disait — et qu'il y aurait place encore pour toutes les activités intellectuelles.

Pauvre gentil garçon, combien je dus lui paraître vieux, médiocre et ralenti !

— Racontez-moi, monsieur, vous avez dû connaître tant de gens « intéressants... » !

Et je lui demandais des nouvelles de sa santé, ce qui le mettait en rage.

Mais Delozèbe n'était plus le seul « chouchou » de l'hôpital. Au premier, dans une chambre à trois lits, un autre blessé de marque partageait avec l'aspirant les faveurs des dames infirmières. Le sergent Bellisme, avocat au parquet de Paris, fiancé à une « ravissante jeune fille », Parisienne aussi, recevait des plats fins, des entremets et des confitures de chez lui et de chez sa future belle-famille, il supportait mal la nourriture rustaude que l'on sert aux blessés des hôpitaux militaires. Étant très faible, Bellisme s'était procuré ses oreillers à lui, mille petites douceurs, et sur une tablette il installa les objets d'argent de son sac de voyage. Les braves paysans de sa chambre, l'appelaient « monsieur », le servaient comme un prince, Bellisme se faisait obéir, tout en étant familier, gentil et excellent camarade ; en dernier lieu, quand je lui faisais visite dans l'après-midi, je le trouvais en tête-à-tête avec Delozèbe ; les « poilus » frappaient à la porte, avant de rentrer chez eux — « chez le sergent » — avaient-ils pris coutume de dire. L'hôpital n'était plus un hôpital, mais une maison d'opérations — au moins dans cette partie de l'immeuble, que vaporisait de son « Shaw's caprice » mademoiselle Gaby.

J'interrompais des discussions littéraires, politiques, sociales, religieuses; Bellisme enseignait à Delozèbe « ce qui précéda la production contemporaine »; la Bible, un Dante, quelques volumes de Shakespeare, du Voltaire, du Renan, du Joseph de Maistre et quelques livres d'histoire : Michelet, Taine, Lavisse, jonchaient le lit du sergent Bellisme ; celui-ci comptait, pendant sa convalescence, emmener dans la propriété de ses parents, à Chatou, l'aspirant Delozèbe. Les deux invalides formaient mille projets pour l'été qui approche, on ne songeait plus à la guerre.

***

Maintenant, Gaby Davis est partie pour Londres où l'appelle un engagement au « Coliseum »; Delozèbe a promis de lui écrire tous les jours. Le père, la mère, et mademoiselle Delozèbe doivent revenir de la Nièvre, remplacer l'artiste au chevet du convalescent. M. Delozèbe, instituteur à Lormes, se mettrait à genoux devant son fils, le héros deux fois glorieux du chef-lieu de canton, puisque écrivain-publiciste dans la capitale, officier, décoré sur le champ de bataille à vingt ans ! Un avenir radieux s'ouvre devant lui. Marcel est un exemple de ce que peut produire l'éducation moderne dans un coin perdu de la campagne, « où veille un esprit résolument laïque et républicain ».

. . . . . .

Je venais de négliger un peu notre hôpital et les êtres heureux qui y attendent sans impatience le verdict des médecins pour revêtir enfin l'habit civil.

Avant-hier, Madeleine m'apprit que son malade Delozèbe ne recouvrait pas ses forces; la plaie suppure au moignon du poignet. Le chirurgien parle d'égaliser les os « ce n'est pas joli » : il y en a un « *qui dépasse* », ce sera une opération facile. Ce matin, de bonne heure, Madeleine a emporté une liasse de pois de senteur, cueillis exprès pour Marcel Delozèbe.

. . . . . .

A midi et demi, une voiture s'arrête à ma grille, Madeleine entre en tourbillon :

— Tu ne sais pas ce qu'on a fait?... Il est mort !...

Elle fond en larmes et laisse tomber un volume de Gide et *le Pothomak*, par Jean Cocteau, que Delozèbe avait achevé de lire.

— C'est trop horrible, dit-elle, d'avoir été là et de n'avoir rien pu faire pour empêcher... c'était fini quand j'arrivai, il n'a pas supporté le chloroforme... si ç'avait été de l'éther !... un nouveau chirurgien qui ne connaissait pas son malade..., le cœur était trop faible...

C'est pour nous comme un deuil personnel, un des événements les plus pénibles auxquels nous aurons pris part. Voici, en tas, toutes les œuvres de Gide, que Madeleine avait sorties des casiers, à la demande du pauvre petit. Hier encore, Madeleine me disait combien Marcel protestait contre l'idée d'avoir « une plaie plus belle ». Un brusque changement dans le service avait tout compromis.

. . . . . .

Marcel « ajourné » n'était pas parti tout de suite pour la guerre; plus tard, il avait suivi le peloton des officiers. Tout alla bien jusqu'à l'affaire de Carency. Je ne croirais pas qu'il eût pour les violences une prédilection, ni qu'il fût un foudre de guerre. Une batterie éclata près de lui, labourant sa main gauche. Marcel se promettait, ayant échappé à la mort, de connaître la joie, et de faire le bonheur de sa modeste famille.

L'instituteur-maire et sa femme avaient confié à Madeleine et à sa collègue, madame de la J..., ce fils, honneur et espoir d'une modeste famille : le Parisien, le beau garçon rasé, au teint mat, qu'on devait tenir, à Lormes, pour le résumé de toutes les élégances. Si longtemps entre vie et trépas ! L'infection se généralisa, il eut des syncopes quotidiennes, des accès de fièvre qui le secouaient de la tête aux pieds et avaient fait craindre le pire. Et Marcel Delozèbe était ressuscité ! Nous lui promettions une convalescence dans le jardin, nous aurions pu faire beaucoup pour Marcel Delozèbe et l'aider dans sa carrière; c'en était un de sauvé, qui ne retournait pas au feu. Lui et l'avocat-fiancé, allégeaient l'atmosphère opaque de l'hôpital...

Madeleine ne se consolera jamais de s'être attardée à cueillir les pois de senteur pour la chambre du malade, dont elle savait

le peu de résistance; elle l'aurait peut-être défendu, en insistant pour l'emploi de l'éther. On opéra sur un cadavre. Pendant trois quarts d'heure, ballons d'oxygène, tractions des membres et de la langue, le pauvre moignon renversé dans des exercices gymnastiques : tout fut inutile. Avant de passer à la salle d'opérations, Marcel Delozèbe écrivit à son ancien chirurgien une lettre qu'on n'a pas encore ouverte, mais on apprit, d'une garde, qu'il désirait qu'on l'auscultât avant d'être endormi. Ces dames ont brûlé la correspondance de Gaby Davis, que Marcel conservait dans une boîte de cuir.

— Silence ! silence, mesdames !

Il est défendu de parler dans l'hôpital du malheureux accident. Sur deux cents cas, c'est le seul malheur qui se soit produit; mais ne sait-on pas que les autres blessés se serrent déjà l'un contre l'autre comme des moutons? La mort, à l'arrière, ce n'est pas comme la mort dans les tranchées.

***

Le corps de Marcel Delozèbe repose dans la chambre des morts. Des cierges, des couronnes, des fleurs ; l'instituteur a défendu aux infirmières de mettre sur la poitrine de son fils ni crucifix, ni buis. Les parents se tiennent debout; la mère baise incessamment le front du petit martyr, dégage son col, lisse ses cheveux ; la sœur a des crises de nerfs. Le père nous remercie, mais son grand souci est de savoir si, vraiment, nul « prêtre n'est venu marmonner des prières ». Cet homme désespéré juge utile de nous rappeler que « ce beau corps n'ira pas l'église »; l'enterrement, au village, sera civil, et si c'était permis, il serait doux à l'instituteur qu'un drapeau rouge témoignât d'une foi inébranlable dans les principes sur lesquels il a fondé sa vie de famille

— Je n'ai jamais cru en Dieu, monsieur, et nous sommes d'honnêtes citoyens tout de même ; ce n'est pas la guerre qui nous convertira. S'il y avait quelqu'un là-haut dans les cieux, Marcel serait ailleurs qu'ici et la France ne serait pas souillée par les hordes d'un tyran, seul responsable de pareilles atro-

cités... Maintenant, il faut que je venge ce petit-là, je saurai bien tenir un fusil, il le faut[1] !...

A Mrs. M. D. de Farmton Hill, Massachusetts.

Chère amie,

Vos lettres me procurent un plaisir qui n'est pas sans mélange. La première me parvint à l'hôpital de Sainte-Cécile, en octobre dernier, j'étais au chevet d'un paysan de Normandie. Pour vous répondre, il m'eût fallu changer de ton; je ne le pouvais pas encore : j'ai déchiré, l'une après l'autre, les pages que je vous destinais. Aujourd'hui pourrai-je m'expliquer mieux? Encore une fois, votre large écriture ronde me rappelle cet avril pluvieux de 1912, vos questions, bien moins redoutables que vos silences, la pénombre de la Sala d'Arcetri ; le turban orange dont vous enrouliez votre tête aux folles mèches noires, vos yeux phosphorescents comme ceux des chats ; votre peignoir abricot dans les coussins, vos mules d'or sur la peau de tigre. Choses d'hier et déjà si lointaines ! Vous étiez alors, ma chère, une vraie anarchiste cosmopolite, faisant, je ne sais pourquoi, son procès à la société. Pourquoi? c'est que peut-être devenue insensible aux joies et aux douleurs, vous ne saviez plus comment vous distraire. Après avoir remplacé autour de vous le bric-à-brac des palais italiens, madones siennoises, divinités de la Chine, par du Picasso et du Matisse, vous alliez faire un essai de « simple life » dans une cellule peinte à la chaux — et conduire à travers New-York les ouvriers grévistes dans des chars dessinés par Gordon Craig. Quand je vous ai revue l'an d'après, vous étiez une dame de 1867, plus du tout « Poiret » ! A laquelle dois-je parler en 1915, des deux femmes que j'ai connues? Peut-être en êtes-vous devenue une troisième.

Et moi suis-je donc le même qui peignait votre portrait en Toscane?

1. M. Delozèbe, âgé de cinquante-sept ans, s'est engagé.

Vous voyiez alors en votre peintre un demi-siècle d'Europe ; j'étais curieux de votre pensée américaine, comme vous étiez curieuse de mes traditions, de mes souvenirs d'artiste. Vous me disiez :

« Puisque vous avez connu les novateurs, les indépendants, que n'allez-vous plus loin et n'acceptez la suite? »

Je l'acceptais, j'acceptais tout par plaisir de comprendre et lassitude peut-être aussi du passé. Pourtant si quelque chose de moi résistait à vos audaces, c'était mon instinct de bourgeois français.

Quand votre sympathie pour nous vous ramena dans le Paris de septembre, vous avez senti qu'il y avait quelque chose de changé. Je note dans votre lettre cette phrase :

« Les femmes portent dans des corps de boys-scouts, « des âmes de Jeanne d'Arc. »

Est-ce de l'imaginer en khaki, qui vous intéresse à Jeanne la Lorraine, si banalisée par la mauvaise peinture et le simili-bronze? Vous avez lu Péguy. Alors j'ai cru que notre secret vous était révélé, mais la phrase sur Jeanne d'Arc était suivie de quelques autres, et je ne jugeai pas qu'il fût temps encore de ratiociner. Selon vous, les monarques et autres chefs d'États avaient voulu réchauffer l'enthousiasme nationaliste, garrotter le syndicalisme, le socialisme humanitaire, les « suffragettes ». Kitchener était un « mangeur d'hommes ».

Vous attendiez-vous à la guerre, vous la pacifiste, l'internationaliste? Et quelle guerre, celle-ci, qui couvre les océans !

Aussi bien vous êtes repartie pour New-York sans réponse de moi. Je veux vous répondre cette fois, mais vous répondre n'est pas aujourd'hui plus facile qu'alors : moins, peut-être, car si, par moments, il semble qu'on puisse dégager une morale des événements, l'écheveau au lieu de se dévider en pelote, emmêle ses fils. Déjà pourtant, en France, nous pouvons prévoir non pas ce que sera la société de demain, mais quelles classes auront moins de résistance contre l'énergie des nouveaux venus. Ce seront j'en ai peur, les plus négligeables, selon vous, c'est-à-dire celles qu'ignorent les étrangers, les voyageurs, et qui vous paraîtraient *rather dull*.

Le mot « bourgeoisie » n'a pas d'équivalent dans votre

langue ; la *middle class* des Anglais n'est pas notre forte bourgeoisie, non point issue de la Révolution comme on l'a trop dit, mais qui la traversa emportant avec elle, sous l'orage, les archives, les chartes des traditions françaises, beaucoup de vertus qui vous sembleraient ennuyeuses. Mais cette classe a produit, sans que vous le sachiez, la plupart des grands hommes dont l'œuvre est l'honneur du XIXe siècle, et beaucoup d'artistes — ceci vous sera plus sensible — dont le génie traditionnel vous est apparu comme subversif et révolutionnaire, mais qui ne l'était pas.

Vous possédiez dans votre bibliothèque, à Florence, une reproduction d'une toile d'Édouard Manet : le portrait de son père et de sa mère. Si vous l'avez encore, étudiez ce magnifique document. Tâchez d'entendre ce que vous dit cet homme grave et un peu renfrogné sous sa calotte grecque, dans sa redingote de notaire ; interrogez sa fidèle compagne respectueusement debout à côté de lui, prête à le servir. Est-elle éloquente, cette bourgeoise française, la mère d'Édouard qui vécut avec elle jusqu'à la mort ! Feuilletez votre album de photographies, interrogez ces têtes peintes par David, par Ingres, par Millet ; pensez à Corot, à Degas, à Fantin Latour, à Cézanne même. Un soir que je vous fis rencontrer Degas, vous avez regretté d'avoir connu l'homme. *An old bore*, avez-vous déclaré, à cause des propos qu'il tint sur la politique et la société contemporaine. Vous m'avez dit : « Ce n'est pas un artiste, ou bien l'âge a fait de lui un prédicateur morose. » Oui, il y avait même de l'inquisiteur en Degas. Il parla de l'armée et vous vous êtes écriée : « Il n'en faut plus, il n'y en aura plus jamais, de guerre, l'humanité est devenue trop intelligente... »

Vous souvenez-vous de la colère de Degas, qui fit pendant le dîner enlever les fleurs de dessus la table, comme un « luxe d'étrangers » ? Et votre visite à la collection Rouart ? et les propos nationalistes, « réactionnaires », de Renoir, dans son atelier de Cagnes ? Ces artistes-là, qui eurent dans l'esprit tous les raffinements et les délicatesses, avaient aussi la dureté, un jugement sûr mais impitoyable ; des mœurs simples et une règle sévère. Je fus élevé par des hommes semblables à ceux-là. Vous connaissez aussi les portraits de mon père et de ma

mère. Quelle ne fut pas votre surprise quand, en sortant de chez moi, vous visitiez la maison au bout du jardin, la banale maison de mon enfance à meubles d'acajou, à tentures vertes; les pièces exiguës où j'avais, à la lueur des lampes Carcel, vu les savants, les littérateurs, les artistes les plus distingués d'alors, avec des magistrats qui ressemblaient à des Largillière : la génération qui précéda la mienne. Quel fossé entre ceux-là et nous ! Je ne retrouvais presque rien en moi de ces vénérables personnages, si ce n'est leurs défauts et leurs faiblesses, s'ils en eurent.

Ensuite j'ai voulu m'évader. J'ai été très loin dans mes voyages; je portais un masque que je n'ai plus, ma chère amie, pour me représenter à vous. Je ne suis pas seulement un artiste. Heureusement ! Ce n'est pas sans mélancolie que je vois disparaître les derniers d'une société dont je suis issu ; dont je ne cessai jamais de faire partie, alors que je vous en paraissais le plus affranchi. Je retrouve en temps de guerre des points de contact avec des amis de collège oubliés, dont la vie me sépara et qui s'éloigneront encore comme ils s'éloignaient hier de moi. Pour l'instant, nous sommes sur un terrain d'entente et ils me renseignent sur moi-même. Les plus obscurs furent nécessaires à leur pays, et devraient l'être plus encore dans l'avenir ; mais il est à craindre qu'ils ne disparaissent dans le bouleversement social, parce qu'ils sont *d'une seule pensée*. Il leur manque la foi dans l' « Éternel retour ». Plutôt que d'accepter l'avenir ils préféreront mourir dans leur coquille, d'où il aurait fallu qu'ils sortissent au moins une fois pour regarder l'horizon. Je crains que la bourgeoisie ne se taise dans la vie publique, comme l'aristocratie s'en est trop souvent désintéressée — et la bourgeoisie n'a pas pour elle la puissance du nom qui assure aux nobles une sorte de prestige éternel. — Sommes-nous à la veille du « Grand Jour », tant promis par vous à vos grévistes en des images renouvelées de Walter Crane? Sommes-nous à la veille de réactions? Quelles seront les « upper classes », les dirigeants, les tyrans, les dictateurs de demain?

Tous les citoyens ne pâtissent pas de la guerre. Nous aurons nos nouveaux riches comme vous en avez en Amérique. Le monde surgi du cataclysme ne sera peut-être pas tout de

suite beau ; il nous déconcertera d'abord. Je vous disais la classe sociale qui me semble la plus menacée ; elle est aux avant-postes, quand elle défend sa patrie par les armes, mais je crains qu'elle ne se cache pour la paix et que son énergie ne faiblisse. Ne manque-t-elle pas de souplesse, de joie de vivre et de curiosité? Saura-t-elle oublier ses préjugés, tout en conservant ses vertus?

Connaissez-vous le mot d'un gamin au passage dans la rue d'un corbillard civil? « *Il n'est pas curieux, celui-là !* » dit-il. Tachons de ne pas mourir encore ! Je ne suis pas sûr d'accepter aussi volontiers la suite, dans l'ordre social, que je l'acceptais dans le domaine de l'art, mais je suis prêt ; je ne demande *qu'à voir*, dès que les Prussiens ne seront plus chez moi. Ce sont-là n'est-ce pas, ma chère amie, de bonnes dispositions?

Voici une lettre qui s'allonge au delà des mesures de votre patience et je n'ai pas répondu à vos interrogations. Wilde a dit que certaines réponses sont plus indiscrètes que les questions ; aussi voudrais-je choisir. D'abord, à certaines de vos questions, je ne répondrai pas. Pour ce qui est de l'issue de la guerre, vous dire qu'elle ne fait pas de doute pour nous, reviendrait à ne rien vous dire ; en effet, nous employons tous la même épithète, mais quand dix personnes parlent d' « heureuse » fin de la guerre, si chacune d'elles entend la même chose, chacune objective sa pensée d'une façon différente ; des gens qui sentent de même, et le savent — vous donneraient l'impression qu'ils sont brouillés. Le désir commun, ou plutôt la volonté, se tend vers un but commun, mais les nerfs sont à vif. Nous sommes devenus d'une susceptibilité qui vous déroute, vous qui êtes au delà des mers. Comme nous ne faisons pas allusion au but, nous nous rattrapons sur les moyens. La France est le pays de la libre discussion. On y remue des idées comme les joueurs battent leurs cartes. Mais en temps de guerre, combien périlleux, cela !...

L'insularité célèbre des Anglais pâlit à côté du *jingoïsme* que certains de nous croient utile d'afficher; on a ri, me dites-vous, quand le kaiser Wilhelm prohiba l'usage des mots français, sur les menus de la cour, et ici, les noms les plus illustres de l'art, de la philosophie, de la science et de la litté-

rature « boches » — comme on l'écrit en style de guerre — risquent d'être bannis de nos bibliothèques, des théâtres... des écoles. Généreux est le sentiment qui inspire les partisans d'un tel ostracisme ; je voudrais vous faire comprendre cela, (mais vous voyez une fois de plus qu'il est malaisé d'entretenir une correspondance entre amis qui ne sont pas de même race). Alors que dans ce pays envahi, des adversaires d'hier cherchent des points de contact, et les trouvent, nos esprits se séparent aujourd'hui de tels autres esprits qui nous attiraient au delà des océans ou des frontières. La pure intellectualité est *au-dessus* de la guerre, alors que chaque citoyen français tient à être *dedans*. Pour sauver un pays comme la France d'un péril, d'une catastrophe sans précédent, personne n'est inutile. Nos journaux peuvent vous paraître rédigés par des déments ; il est tels articles, signés de noms respectables, que nous voyions naguère au bas d'une prose bien différente. Cette littérature de guerre nous irritera peut-être un jour, mais elle aura été utile, nécessaire, elle est noble dans ses intentions. Il ne s'agit plus *d'art pour l'art*. S'il se fait du grand art pendant la guerre, nous ne le connaîtrons qu'après. Mais soyez sûre qu'il s'en fait.

« Pour aimer assez la Patrie, il faut l'aimer trop. Car cette guerre est sacrée, la justice la veut ; le ciel l'autorise ; c'est une Croisade. Contre de tels ennemis, contre un tel effort de destruction barbare *toutes les haines sont légitimes, toutes les colères sont saintes*... » Ces phrases sont prononcées du haut de la chaire dans l'église de la Madeleine, par un prêtre. Dans ce moment vous entendriez des disciples de Renan rabaisser l'œuvre de leur maître, exalter un livre par Ernest Psichari, le petit-fils de Renan, parce que ce livre a fait vibrer le cœur d'une jeunesse héroïque — et parce que le jeune homme qui le composa est mort en héros. Or personne ne songerait à soutenir que le petit-fils est un plus grand écrivain, un plus grand homme que son grand-père ! Ne vous alarmez pas...

Il faut nous laisser chez nous, tels que nous sommes devenus — et attendre pour nous juger que nous soyons redevenus normaux, après avoir parachevé notre œuvre. C'est cette œuvre que vous aurez le droit d'apprécier... après, si jamais nous pouvons relire de l'allemand, de Fichte et de Hegel

au professeur Foerster, sans être écrasés par la confiance des Germains en leur hégémonie mondiale et la mission de leur génie.

Nul de nous, ma chère amie, qui ne soit convaincu, « hard as stone », que ce moment viendra. Alors j'espère que nous nous rencontrerons encore dans la villa d'Arcetri, si vous l'habitez encore. Je peindrai un autre portrait de vous, si vous voulez poser. Quelle coiffure porterez-vous? Quelles seront vos curiosités? Peut-être vous endormirez-vous à mes récits de guerre. Comme ce sera intéressant !

Juin 1915.

Visite de dames.

— Et vous avez de bonnes nouvelles de votre mari, chère madame?

— Oui, merci bien, ce qu'il fait l'intéresse beaucoup. Malheureusement, nous ne le voyons pas comme nous voudrions. Il ne peut pas revenir.

— Cela, c'est leur cas à tous ; mon mari, songez donc ! n'a pas bougé depuis la Marne.

— Je sais, mais puisque Léon n'est pas exactement dans les tranchées, j'espérais pouvoir aller le voir avec l'enfant ; mais dans la zone des armées, c'est tout à fait impossible...

— Dans la zone des armées? Je ne savais pas qu'elle s'étendît jusqu'à Limoges !...

— Comment? Vous le croyez encore à Limoges?

— On me l'avait dit...

— Léon, chère madame, a été, depuis Limoges, son dépôt, à Verdun, à Béthune ; il est « quelque part » dans le Nord. L'importance de ses fonctions m'interdit... les Anglais sont rigoureux là-dessus !

Et madame Destrelles met un doigt sur sa bouche.

— Monsieur Destrelles parle si correctement l'anglais !... il sera devenu interprète? Monsieur Picart devait aussi être interprète, mais il est plus jeune que votre mari d'au moins

deux ans, enfin il désire se dépenser, il est très belliqueux... son colonel m'a écrit des choses à faire pleurer... il a un *cran* ! J'ai fait mon sacrifice...

— Quant à cela, chère madame, nous le faisons toutes, notre sacrifice, les femmes et les mères de mobilisés ! On court des risques comme interprète aussi... mais monsieur Destrelles *n'est pas* interprète !

— Vous avouerez, ma chère amie, que les risques sont plus ou moins grands... On peut s'estimer heureuse, quand des êtres chers ne sont pas sous les marmites...

— Pardon ! Léon n'y est que trop souvent ! une fois il sortait d'une ancienne mairie où il avait assisté à une séance poignante ; un groupe d'officiers a été tué à moins de cent cinquante mètres de lui... je ne puis pas vous dire ce qu'il fait, mais puisque vous le croyiez interprète : erreur ! je vous rappellerai que Léon a fait son droit et qu'il a même un bon tempérament d'avocat. Comme industriel, c'est à Roanne qu'il devrait être mobilisé, puisque ses jeunes frères ont dû éteindre leurs fourneaux, l'usine est fermée ; mais ils n'ont pas eu, ainsi que nous autres, leurs fabriques pillées par les « Boches »... Léon verra plus tard...

— Mais oui, votre mari *devrait* ! on a tant besoin de munitions ! L'industrie nationale ! voyons, voyons, c'est un devoir pour des hommes comme monsieur Destrelles ! si nous faisons *toutes* notre sacrifice, il faut que nos hommes en fassent *un*, quand ils sont indispensables... Le ministre devrait réserver des croix de guerre pour les industriels qui renoncent aux galons et, trop modestes, endossent la blouse, ou même le veston... à l'arrière !...

Et, sautant d'un sujet à l'autre, la dame en visite revient à l'année 1914 :

— J'ai bien pensé à vous quand les Allemands ont envahi le Nord ; il ne reste donc rien de vos machines?... le cuivre, n'est-ce pas? ça file de l'autre côté du Rhin... je ne voulais pas vous en parler... A-t-on sauvé les livres? les papiers, le coffre-fort?... pauvres amis ! Après de telles tragédies, c'est bien le moins qu'on ne se réveille pas la nuit en se disant : « Mon mari râle peut-être sur un fer barbelé !... » Moi, je commence à peine à ne plus frémir quand le facteur sonne.

L'habitude ! et puis on les sait si confiants, si guerriers !... Le *mien* veut que je m'habille ; imaginez, chère amie, que j'ai été chez Lucy ! C'est modéré comme prix mais je ne serai pas folle, j'aime mieux soulager quelques malheureux. Les couturiers sont trop chers ; mais ils ont des créations adorables. Il paraît que, cet hiver, ce sera plus joli encore. Ces jupes courtes et amples, c'est commode ; c'est jeune, c'est adorable !

La dame en visite soupire, reprend :

— Ce n'est pas pour moi, ces chiffons-là... mais vous, vous devriez sinon en acheter, du moins faire le tour des grands magasins, prendre des idées, puisque votre mari n'est pas exposé...

— Écoutez, madame, vous êtes bien aimable d'être venue chez moi, je suis touchée de votre visite, mais je ne comprends pas pourquoi, de *quel droit*, vous me dites toutes les cinq minutes que mon mari n'est pas en danger ; vous tournez autour de moi, c'est à croire que vous voulez m'insulter...

— Comment, ma chère amie?

— Oui, oui, il n'y a pas de « *ma chère amie* », vous y revenez, vous tournez autour, vous voulez me faire dire que mon mari est un embusqué...

— Ah ! c'est trop fort !... primo, on est trop heureux de savoir qu'ils ne mourront pas tous !... sans être comme ma sœur, qui *embrasserait*, dit-elle, des embusqués — ma sœur a une révolte contre tout ce sang répandu... vous la connaissez, ma sœur, la doctoresse?... sans être comme elle, grand Dieu ! j'ai de la pitié...

— De la pitié? mais nous n'en mendions pas madame ! Vous vous êtes trompée, madame. Vous me prenez pour une buse, voyons !

Et madame Destrelles, debout, les dents serrées, regarde la dame en visite et l'empêche de se lever...

— Eh ! bien madame, là, je vais vous dire comment je pense, je n'ai peur de personne, moi ! Non madame ! pas même d'une femme qui se commande des toilettes du soir en pleine guerre ; il y en a aussi qui, si elles étaient veuves, feraient remonter leurs diamants en genre deuil, par Cartier, oui madame ! Mon mari n'est pas au feu, c'est vrai, et je me féli-

cite qu'il *ne soit pas en danger*, comme vous l'insinuez à tout bout de champ ; je me félicite qu'Arthur, mon fils, soit trop jeune pour y être, je voudrais qu'il fût une fille ! Vous voulez savoir ce que fait mon mari? Il fait son devoir, madame ! à Limoges, à Toulouse, à Nice ou à Compiègne? Vous ne le saurez pas... Quand mon mari est exposé — et il l'a été parfois — je ne mange plus, je ne repose plus — la femme du colonel X..., mon amie, les jours d'offensive, elle prend de la morphine !

— Maman ! Maman ! — appelle une voix d'enfant.

Arthur passe par l'ouverture de la porte entre-bâillée, une main tachée d'encre.

— Maman ! voici une carte de papa, on ira dimanche à Versailles, dis? il aime mieux qu'on y aille, nous.

JACQUES-É.-BLANCHE

L'APPEL DE LA MAISON

Pour les Réfugiés.

Frères, ce grand Paris, — qui fut plus grand encore
Quand le noir flot barbare allait cerner ses murs,
Quant aux portes passait parfois un char sonore,
Heurtant des lits juchés parmi des épis mûrs, —

Paris vous montre en vain ses dômes grandioses,
Et, sous de tendres doigts qui donnent à foison,
Ses logis de hasard s'ornent en vain de roses :
Ce n'est pas le pays, ce n'est pas la maison !

Ce n'est pas votre plaine immense et solitaire,
Océan moutonneux sous le vent éternel,
Où l'on croirait sentir la rondeur de la Terre
A voir l'horizon seul toucher le bas du ciel.

Et surtout ce n'est pas le lit, — la table, — l'âtre
Où s'assirent, rêvant aux chers morts, tant de vieux
Qui tisonnaient aussi sa poussière blanchâtre
Comme pour y chercher la cendre des aïeux;

Ce n'est pas les carreaux pleins d'azur ou de givre,
La chambre où le silence est rythmé par le cœur,
L'antique horloge avec son balancier de cuivre
Qui semble le soleil du monde intérieur...

— O foyer, ô maison, première des patries !
Blocs de pierre tiédis, vivants, humanisés,
Qui recélez pour nous dans vos chambres chéries
Un monde de pensers, un éden de baisers!

Univers reconstruit comme à notre mesure,
Égal sous l'humble enseigne ou l'illustre blason,
Infini concentré même en une masure,
Doux comme ce vieux mot si tendre : la Maison !

— Ah ! Français que l'on croit légers, race profonde
Sous sa gaîté qui voile une étrange pudeur,
Vous qui venez encor d'étonner le vieux monde
Qui n'a jamais compris comment bat votre cœur,

Combien vous les aimez, vos blanches maisons basses
Qui depuis si longtemps, de chemin en chemin,
Recouvrant çà et là vos champs aux verts espaces,
Leur ont superposé comme un visage humain !

Combien vous les aimez, Français, vos maisons fines
Dont chaque pierre vit comme d'un cœur caché !
Ah ! quand vous les voyez sur la terre en ruines,
C'est votre âme en morceaux dont le sol est jonché !

***

Mais nous vous les rendrons, vos demeures, plus belles,
Contenant plus de ciel dans de plus clairs carreaux !
Oui, trempant le ciment du sang de nos héros,
Nous les rebâtirons, — et la France avec elles !

Nous vous restituerons vos villages sacrés
Que vénère aujourd'hui la nation entière,
Car leur sol berce, ainsi qu'un vaste cimetière,
Basques, Normands, Lorrains, Bretons, en rangs serrés;

Vos villages hier inconnus, dont l'Histoire
Proclame désormais les noms aux quatre vents,
Peuplés de plus de morts qu'ils n'étaient de vivants,
Et résumant la France en leur bref territoire ;

Eux qui, s'ils ranimaient les os comblant leur sol,
Feraient se relever de terre des armées,
Tandis qu'au ciel, fondant là-haut dans les fumées,
Les âmes formeraient la Patrie en son vol !

Ils sont notre commun et sublime héritage !
Comme vous sur leurs seuils nous ployons les genoux !
Ils ne sont plus à vous d'ailleurs ! Ils sont à nous,
Et chacun doit en prendre une pierre en partage !

Ils vont être à jamais, ces hameaux, nos Lieux Saints,
Les temples en plein air, la Mecque humble et bénie
Dédiés par la France à son libre Génie,
Ses Panthéons marqués d'holocaustes humains !

L'univers haletant qui saluera ses maîtres
Viendra chercher ici leur passage immortel :
Vous, pensifs, consolés par l'ombre de l'autel,
Vous servirez nos dieux, vous en serez les prêtres !

Car vous y reviendrez, nous le jurons, un jour,
Dans le rayonnement de la France grandie,
Et ses rayons, ainsi qu'un auguste incendie,
Sécheront dans vos yeux les larmes du retour.

Et vous ne verrez rien, ni les plaines rongées,
Ni les murs vacillants par les obus troués,
Ni les christs nus levant leurs deux bras décloués,
Ni les fosses au bord des vieux chemins rangées;

Vous verrez seulement que les toits adorés
Fument comme autrefois dans le soir bleu qui tombe,
Et qu'un flot de clarté jaillit de chaque tombe...
Vous y retournerez, vous y retournerez!

1er Mars 1916

—Et vous tous, de Champagne, ou d'Artois, ou de Flandre,
Vous que sépare aussi d'un cher foyer désert
Le long fleuve apparu de Mulhouse à l'Yser
Qui sur nos cartes met son tragique méandre,

Vous aussi, vous aussi, vers vos pays pleurés
Tournez des yeux où luit la claire confiance !
Un jour, dans un temps proche où notre âme s'élance,
Vous y retournerez, vous y retournerez !

— Et vous encore, absents quarante-cinq années
D'ombre parfois accrue et d'espoir souvent lourd,
Mais que la symbolique horloge de Strasbourg
A sur l'heure française obstinément sonnées,

Les anciens, de Lorraine ou d'Alsace émigrés,
Et les fils, nés depuis dans la France meurtrie
Mais qui toujours là-bas regardiez la patrie,
Vous y retournerez, vous y retournerez !

*
* *

Et vous enfin, vous tous, Français, — car par la guerre
Tous, de quelque part, tous, nous sommes exilés, —
O peuple avant-coureur, semeur des futurs blés,
Ferment de l'avenir, ô Désir de la Terre,

Vous qui, devant le monde et ses volcans en feu,
Étouffez, comme Pline étendu sur la grève,
Exilés de la Foi, dépossédés du Rêve,
Expatriés du Beau, déracinés de Dieu,

Vous que la race avide où Caïn continue
A chassés, du logis d'Abel, au vent brutal,
Vous qui parfois, devant l'éternité du mal,
Sanglotez dans la nuit, nus sur la terre nue,

Quand ces choses de sang et d'ombre auront cessé,
Quand, ayant écrasé les aigles sanguinaires,
Nous pourrons projeter au fond des millénaires
L'Espoir sans quoi le monde est un songe insensé,

— Comme un homme, la nuit, un doigt contre la tempe,
Entendant un bandit derrière la cloison,
Sort, l'étrangle, et rentré sanglant dans sa maison,
Retrouve, qui l'attend, son rêve sous la lampe, —

Français, bannis de la maison aux blancs degrés
D'où l'on voit l'Idéal et ses fonds azurés,
Un jour, — mais pas avant la victoire plénière, —
Fiers d'avoir ressaisi votre gloire première
En égorgeant ceux-là qui tuaient la Lumière,

Vous y retournerez, vous y retournerez !

FERNAND GREGH

IMPOSSIBILITÉ

DE LA PAIX INDÉCISE

Qu'est-ce que la paix indécise? On ne saurait la définir avec rigueur. Toutefois on s'en fait une idée suffisamment nette en la considérant comme une « partie nulle », comme l'annihilation, l'une par l'autre, des volontés des partis ennemis. C'est donc une paix de lassitude, puisqu'une très grande lassitude peut seule contraindre chacun des belligérants à accepter l'inutilité de ses immenses sacrifices.

N'oublions pas cependant que toute paix de lassitude n'est pas une paix indécise. Prenons l'exemple imaginaire d'un conflit purement franco-allemand. L'Allemagne nous pose un ultimatum : « Cédez-moi la Champagne et la Lorraine non encore annexée ou je les occuperai par la force. » Voilà une volonté nettement formulée. La nôtre est d'abord, bien entendu, de ne pas aliéner un pouce de terrain et ensuite de ne pas faire la guerre pour rien : nous voulons la restitution de l'Alsace-Lorraine, et, par une proclamation officielle, notre gouvernement assigne ce but à nos efforts : autre volonté aussi bien formulée que la première. La guerre éclate et se poursuit, terrible, longue, épuisante et s'immobilise enfin ; la paix s'impose par l'impossibilité où se trouvent les belligérants de rien entreprendre de nouveau, l'un contre l'autre.

De toute façon, c'est une paix de lassitude. Paix de lassitude et indécise, si, par exemple, les deux adversaires, abdiquant chacun leurs prétentions, rétablissent le *statu quo* d'avant la guerre : leurs deux volontés adverses se seront bien annihilées l'une par l'autre. Paix de lassitude encore, mais non pas indécise, si l'Allemagne, renonçant à la Champagne, n'obtient que Nancy, ou si la France, renonçant à l'Alsace, n'obtient que Metz : une des volontés adverses aura triomphé, mais partiellement ; elle aura été diminuée, non supprimée.

On voit par là même que je n'attache pas au mot « décision » son sens absolu. La paix véritablement décisive serait celle qui rendrait le retour de la guerre impossible avant une date assez lointaine pour échapper à toute prévision raisonnable. Cette paix, la seule qui puisse rémunérer les vainqueurs de leur sang et de leurs souffrances, il faut la mettre parmi les éventualités vraisemblables, sinon probables ; à mon sens, elle ne se déduit pas nécessairement de la situation actuelle. Mais la paix indécise, à laquelle la logique des faits nous interdit de croire, est celle d'où ni l'un, ni l'autre des partis belligérants ne tirerait un avantage très net. C'est jusque-là que j'entreprends de pousser une démonstration ; pas plus loin.

***

Rien de plus complexe que la lassitude d'une nation en guerre. Elle dépend d'éléments politiques et psychologiques encore plus que des conditions matérielles. L'imagination même peut y jouer un rôle prépondérant. Les gens qui ont un tant soit peu pratiqué les exercices physiques le savent bien : on se figure être à bout, on se coucherait par terre ; et, si l'on est forcé de « tenir », on s'étonne des provisions de forces qui vous restent. Il y a aussi des cas où se produit la surprise inverse.

En présence des inextricables difficultés qui s'opposent à l'évaluation des degrés de lassitude atteints par les peuples en lutte, il faut aborder le problème par son côté le plus simple : par l'impuissance pratique absolue de poursuivre la guerre, par un épuisement matériel sur quoi aucune volonté

n'aurait plus de prise. Nous ferons provisoirement abstraction de toute influence morale.

C'est donc un cas théorique, mais qu'il n'est pas inutile de considérer.

Pour que cet épuisement matériel suffît, lui seul, à imposer la paix, il devrait être égal et simultané, c'est-à-dire supprimer, au même instant et chez les deux partis belligérants, la faculté de combattre. En effet, d'après la convention faite, nous n'avons pas à tenir compte de leur état psychologique ; c'est le supposer tel que chaque adversaire ait un moral exactement proportionné à sa force matérielle. Dès lors, si la faculté de combattre subsiste, si peu que ce soit, dans une armée à l'heure où elle disparaît entièrement dans l'autre, la première armée représentera une puissance, peut-être infime, mais opposée à une puissance nulle, elle deviendra aussitôt prépondérante et imposera la même paix qu'à la suite d'une campagne victorieuse et décisive.

Une conséquence immédiate découle de là : la présente guerre ne finira certainement pas par la disette générale, chez tous les belligérants, des matières premières nécessaires à l'entretien de la vie et aux industries tant civiles que militaires. Cette disette générale correspondrait à l'épuisement de tout le sol du monde entier, puisque les Alliés se ravitaillent où ils veulent ; et en admettant que l'appauvrissement financier défendît à ceux-ci de rien acheter chez les neutres, elle impliquerait l'épuisement du sol de tous les territoires métropolitains et coloniaux occupés par les nations en guerre, c'est-à-dire de toute l'Europe, de toute l'Afrique, de toute l'Australie et d'une bonne moitié de l'Asie, à très peu de chose près.

Ce sont des ressources pratiquement indéfinies. On a cru que la part qui en revenait aux empires centraux était insuffisante. L'expérience de seize mois d'hostilités démontre le contraire. Si nos ennemis n'ont pas en tout l'abondance, ils ne souffrent en rien que de la gêne.

Il ne peut y avoir défaut que des moyens d'exploiter ces ressources : le travail et les finances.

Que le travail devînt insuffisant à soutenir la vie matérielle des nations en guerre, cela supposerait que l'on en fût

venu à compromettre l'existence même de la population civile pour sauver celle de l'armée; cela serait donc corrélatif de l'épuisement militaire. Au surplus, une telle détresse se produirait difficilement : il y a la main-d'œuvre des femmes, des hommes qui n'ont pas encore ou n'ont plus l'âge militaire, des réformés, des prisonniers de guerre, la main-d'œuvre importée, celle des pays conquis...

Quant aux finances, leur ruine ne saurait paralyser le belligérant qui peut à la rigueur se suffire à lui-même. Les finances de la Révolution française persistèrent trois ou quatre ans au moins dans le plus parfait délabrement, et la guerre n'en fut pas arrêtée. On objectera, avec raison, qu'il y a aujourd'hui des conditions économiques nouvelles, mais si les pays en état de guerre sont rendus par les unes plus sensibles que jadis et par les autres moins sensibles que jadis à la désorganisation financière, peut-être y a-t-il compensation entre ces conditions nouvelles et les anciennes qu'elles remplacent. Sans entrer à cet égard dans une discussion qui serait trop longue, on se rapportera à un principe bien simple, c'est que Robinson Crusoé, dans son île, n'avait que faire d'argent ou de crédit. Imaginons un État en guerre avec ses voisins et isolé du reste du monde : c'est un Robinson; la question financière, vis-à-vis des autres États, se réduit pour lui à une question d'avenir; tant qu'il reste privé de communications avec l'extérieur, les ressources que lui procurent ses bras et son intelligence par l'exploitation du sol de l'*Ile* lui importent seules; et nous les supposons suffisantes. Mais ce Robinson est un être collectif, une communauté nombreuse répandue sur une *Ile* au territoire très vaste; il jouit d'un système de circulation, d'échange des richesses et du travail, il y a pour lui une question financière intérieure qui ne cesse de se poser et doit être résolue dans le présent; or le gouvernement de cette communauté, l'État *robinsonien*, fait face à une guerre coûteuse, un gouffre de dépenses où les produits annuels de l'impôt disparaissent en deux mois; il lui faut emprunter. Le pire désastre financier qui puisse lui arriver, c'est évidemment que ses administrés ne lui prêtent plus rien. Mais, avons-nous dit, rien ne manque dans l'*Ile*, ni vivres, ni matières premières pour l'industrie militaire, ni usines, ni

main-d'œuvre ; l'État va-t-il donc se résigner à laisser mourir de faim son armée et se taire son artillerie? Assurément non. Ne pouvant plus acheter, il prendra, non sans y mettre, au besoin, des formes : il y en a une infinité ; et puisque l'État aura toujours assez à prendre pour ses besoins, il ne sera pas contraint par dénûment à demander la paix.

L'épuisement financier est donc en dehors de l'épuisement matériel théorique dont nous nous occupons. S'il arrive, en effet, que ni la Quadruple-Entente, ni les empires centraux ne puissent plus se fournir de rien auprès des neutres, ils deviendront des États *robinsoniens* dont les *Iles*, à elles seules, représentent la moitié du monde, un ensemble inépuisable de ressources.

Il ne s'agit nullement par là de nier l'importance des finances : elle est souvent décisive. Mon intention était de montrer que leur épuisement a surtout rapport à la lassitude : il manifeste et produit à la fois des mécontentements que, la plupart du temps, si l'on cherche à y remédier, on remplace par d'autres non moins graves ou plus graves. Et il est banal d'observer que le crédit sert de mesure à la confiance.

Donc, en résumé, aucun épuisement matériel ne peut arrêter à lui seul la guerre actuelle, aucun, sauf celui dont nous n'avons pas encore parlé : l'épuisement des armées en forces humaines. Pour que la paix se produisît d'elle-même par le seul effet de l'épuisement, il faudrait qu'à une minute donnée les deux armées adverses devinssent incapables de rien entreprendre l'une contre l'autre. Quand on dit que l'on résiste jusqu'au dernier homme, c'est, nul ne s'y méprend, une métaphore ; chaque parti belligérant irait en cette guerre jusqu'au dernier million d'hommes : — un million d'Austro-Allemands, un million d'Alliés, — que ce serait la preuve d'un acharnement dans la lutte dont il n'y aurait jamais eu d'exemple.

Ces deux millions d'hommes représentent, imaginez-le, les derniers soldats, les derniers rigoureusement, et ils sont de si mauvaise qualité qu'aucun pouvoir au monde ne les déciderait à se battre, sinon contre beaucoup plus faible qu'eux. Ce serait la fin des hostilités. Tel est le cas théorique de la paix par le seul jeu de l'épuisement.

Son application à la réalité supposerait que fussent remplies les trois conditions suivantes : la répartition des ressources entre les deux partis belligérants devrait être devenue stable, l'exploitation militaire de ces ressources atteindre de part et d'autre son plus haut degré, et enfin les deux grandes armées opposées n'avoir plus d'accroissements à attendre. A défaut de ces conditions, en effet, l'épuisement ne commencerait pas encore à se produire, ou du moins à être simultané.

Or la première d'entre elles seule est réalisée à peu de chose près. Les Alliés ont tout en abondance [1], ou du moins en suffisance, et de telle sorte qu'un surcroît de ressources naturelles n'aurait sur leur effort qu'une influence minime. Même stabilité chez les Austro-Allemands. Ils ne semblent se nourrir ni beaucoup mieux, ni beaucoup plus mal qu'il y a un an. Leurs dernières conquêtes de territoires en Russie ne les dispensent pas de rationner la viande, et ils avouent une disette de corps gras. On a parlé de leur ravitaillement par la voie Constantinople-Belgrade ; mais qui les empêchait, avant leurs victoires balkaniques, de faire passer les denrées anatoliennes ou bulgares à travers la Roumanie neutre? Celle-ci ne barrait le chemin qu'aux munitions de guerre. Ce sont ainsi les Turcs et les Bulgares qui vont être ravitaillés par les Austro-Allemands et non ceux-ci par ceux-là.

L'enviable esprit de prévision de l'Allemagne nous garantit qu'elle a porté au maximum la production de toutes les choses nécessaires aux armées, et cela aussitôt qu'une grande prolongation de la guerre devint vraisemblable, c'est-à-dire dès décembre 1914. Il apparaît par là qu'en ce qui concerne le matériel non « humain » — dirait un Teuton — les forces militaires austro-allemandes ne s'accroissent plus ; leur diminution relative due à l'entretien des Bulgares et des Turcs se compense par le fait que nous devons opposer à ces mêmes Turcs et Bulgares un surcroît d'armement égal à celui dont ils bénéficient, de sorte que le matériel austro-allemand en question doit être considéré comme maintenu à un niveau

1. Je considère les Alliés comme un tout : la France, par exemple, souffre d'un déficit de charbon, mais il est comblé par l'Angleterre, de sorte que, chez nous, le charbon est plus cher, sans que, dans l'ensemble, les Alliés manquent de charbon.

fixe, d'ailleurs formidable. Une telle limitation n'existe pas encore chez les Alliés. La France avait pris deux élans successifs dont le dernier seulement la porte vers la mise en œuvre totale de son énergie industrielle... L'Angleterre, elle, à elle seule égalera l'Allemagne ; mais comme elle n'a commencé son effort que vers le milieu de 1915, il ne saurait, malgré sa prodigieuse intensité, avoir produit tous ses résultats ; il prétend d'ailleurs ne pas se borner : des usines britanniques ont disposé leur plan pour des augmentations indéfinies par tranches successives. Le travail de la Russie nous est moins connu, mais nous le savons sérieux; il représente aussi, comme on le sait, un renouveau d'organisation qui date de la grande avance austro-allemande. En outre, la Russie ne sera plus isolée pendant l'hiver : au lieu d'un navire brise-glace, le port d'Arkhangel en aura quatre, ce qui prolongera la période pendant laquelle il est accessible, et, surtout, une ligne de chemin de fer à voie large va mettre, met peut-être déjà Pétrograd en communication avec la côte mourmane, c'est-à-dire avec la mer libre. Cette dernière voie rapproche beaucoup plus nos alliés de l'Angleterre et de l'Amérique, c'est-à-dire de leur grande source de ravitaillement, que si on leur avait ouvert les Dardanelles. C'est à cause de ce surcroît de matériel militaire que la Russie est en train de se procurer, que ses immenses réserves humaines prendront le caractère d'effectifs véritablement neufs. Si, en effet, elle s'était contentée d'entretenir les armements avec lesquels elle a commencé la guerre, et en supposant même qu'elle n'eût pas eu les mécomptes du printemps dernier, elle n'aurait en perspective qu'une armée très inférieure en nombre à celle qu'elle mettra sur pied en 1916.

Il y a là un véritable enrichissement en effectifs de la Quadruple-Entente. Le maréchal Hindenburg le conteste; d'après lui, la Russie ne ferait que réparer ses pertes. Accordons-le. Les Alliés n'en recevront pas moins de la Grande-Bretagne un renfort tout à fait analogue à ce que serait l'entrée en campagne, à nos côtés, d'un belligérant nouveau. La Grande-Bretagne établit peu à peu chez elle le service militaire universel : elle institue en ce moment l'obligation pour les célibataires. De sorte que si la guerre se prolonge, elle aura une armée

aussi forte numériquement que l'armée française : population un peu supérieure à celle de la France, natalité beaucoup plus grande (d'où « classes » jeunes plus fournies). Beaucoup de gens chez nous demeurent sceptiques à l'égard de l'aide anglaise sur terre. Ils observent que le million d'hommes, promis par Kitchener au front occidental, est en France, avec, derrière lui, de quoi réparer de larges pertes. « Mais, disent-ils, ce fameux million ne joue pas un rôle proportionné à sa force numérique ; il est loin d'occuper la part de tranchées qui lui reviendrait, soit un tiers de la longueur totale. » Cela est vrai, mais on ne doit pas s'attendre à ce que l'armée de Kitchener soit réellement prête si peu de temps après le recrutement et l'entraînement des hommes qui la composent. On fait des soldats en quelques mois : restent à former les pointeurs, les cadres, les états-majors. « Des canons ! des munitions ! » répétait chez nous M. Charles Humbert. Le même cri a retenti de l'autre côté de la Manche à la même époque : c'était hier ; or il faut du temps pour fabriquer tout ce que la bataille moderne exige de canons, et les Anglais se trouvaient bien plus à court que nous.

Les empires centraux, eux aussi, ont reçu des renforts dont la valeur militaire est de premier ordre : les Bulgares et les Turcs. Les Bulgares représentent un gain net égal à la totalité de leur armée et de leurs réserves, tandis que l'apport des Turcs se réduit au supplément de forces humaines que le ravitaillement germanique permettra d'utiliser : l'armée jusque-là disponible recevra un équipement et des munitions qui augmenteront ou maintiendront son efficacité militaire; des recrues nouvelles, — déjà exercées, n'en doutons pas, — deviendront des combattants, alors que, sans l'ouverture de la voie Belgrade-Constantinople, l'insuffisance de matériel les eût rendues indisponibles. A combien se monte ce dernier contingent? Les évaluations varient de zéro à un million suivant la tournure des esprits. Il est certain que la vérité se tient plus près de zéro. Une partie importante de la population ottomane : les Kurdes, les Arabes nomades, les Druses, sont difficilement accessibles au recrutement de l'armée régulière, et l'on avait renoncé en Turquie à faire servir les Chrétiens — Hellènes ottomans et Arméniens — : ils se battent

par trop mal pour la cause du sultan ; s'est-on ravisé? peut-être, mais que reste-t-il des Arméniens et des Grecs d'Asie Mineure? Comme les Turcs ont déjà été fortement éprouvés, la vraisemblance est qu'ils répareront toutes les pertes essuyées par eux depuis le début de la guerre, sans plus. Qu'on ne s'y trompe pas, c'est un résultat important, et qui sera très vite obtenu, parce qu'il était prévu et préparé. Encadrés par des troupes allemandes relativement en petit nombre, les Turcs formeront une masse de combat non négligeable.

Ce sont là tous les renforts des forces belligérantes qu'il y ait lieu de considérer. D'autres interventions dans la grande mêlée se produiront, mais elles seront le signe, non la cause de la victoire. Nous étions trop pressés quand nous comptions chaque mois sur le concours de la Roumanie pour le mois suivant. Nos frères latins du Danube ne sont pas riches ; ils savent le coût en vies humaines des batailles, même triomphantes, contre un ennemi formidablement armé, et n'ignorent pas que, derrière les tranchées et fils de fer des montagnes de Transylvanie, des troupes relativement peu nombreuses suffiraient à les arrêter longtemps. Eux-mêmes l'ont dit : que leur collaboration soit décisive, cela ne leur suffit pas ; il faut encore qu'elle soit courte ; trois mois est le délai dont on parle. Or ce desideratum ne se réaliserait pas aujourd'hui : et si les Roumains ont jamais pensé qu'il fût sur le point de se réaliser, qui sait quelles manœuvres germaniques ou fausses manœuvres de la Quadruple-Entente ont alors retardé leur entrée en ligne? L'apport roumain ne doit donc pas figurer dans une étude de l'épuisement, puisqu'il viendrait après que les résultats virtuels de l'épuisement seraient acquis... A moins de surprise heureuse...

Ou malheureuse... Mais dans ce cas, très improbable, le surcroît de forces numériques dont bénéficierait notre cause, grâce au seul empire britannique, dépasserait encore beaucoup le gain austro-allemand.

Pour conclure, les empires centraux verront baisser le niveau de leurs réservoirs turcs et bulgares que le niveau du réservoir britannique montera encore. Ce sera seulement au jour de l'arrêt de cette ascension que l'épuisement simultané commencera ; et il faudra alors, pour qu'à lui seul il impose

la paix, que la Quadruple-Entente se mette à éprouver sans répit des pertes infiniment supérieures à celles des Austro-Allemands, il faudra un miracle longtemps soutenu. La situation de nos ennemis est donc désespérée si l'on ne tient compte que du seul épuisement, et même en supposant que jusqu'à ce jour il ait été proportionnellement le même pour la France, la Russie, l'Autriche et l'Allemagne, évaluation d'un pessimisme évidemment exagéré à l'égard des Alliés, car elle impliquerait que la Russie eût perdu à elle seule autant d'hommes que l'Autriche et l'Allemagne réunies.

***

Mais il faut tenir compte de la situation militaire. Au moment où la guerre s'arrêterait par impossibilité matérielle de la poursuivre, si les Austro-Allemands étaient sur la Volga et sur la Garonne, ou si les Alliés étaient sur l'Elbe et l'Oder, cela ferait deux paix tout à fait différentes.

Actuellement la situation militaire géographique des Austro-Allemands est très supérieure à celle de leurs ennemis ; cela n'est pas niable. Cette simple constatation, avant qu'on aille plus loin, permet de voir combien une paix indécise est éloignée. Les conquêtes d'un parti belligérant ont augmenté, mais aussi les forces du parti adverse. Loin donc de s'annihiler réciproquement, les deux volontés ennemies se tendent davantage l'une contre l'autre. Plus l'Austro-Allemagne fait figure de vainqueur, moins elle accepte l'inutilité de ses victoires, mais, en même temps, elle n'excite que mieux les Alliés chez qui la résignation à une défaite finale recule en raison de la conscience qu'ils ont d'accroître leurs moyens de vaincre. Un joueur a marqué plus de points, l'autre croit s'enrichir en atouts décisifs. Tant que les conditions sont telles, la partie ne saurait finir. Voilà ce que méconnaissent les Allemands quand ils disent que nous méconnaissons la situation.

Il est établi que l'épuisement serait, s'il jouait seul et d'une manière continue, la perte certaine des Austro-Allemands. Mais ils ont un moyen de salut, c'est de constituer tout autour du théâtre de la guerre un front fortifié analogue au front occidental. On sait ce qu'il en coûte de rompre un tel obstacle.

Ils peuvent espérer que les Alliés, découragés par l'inutilité de sanglants assauts, finiront par demander la paix.

Prendront-ils jamais ce parti? Des stratégistes prétendent que non, que l'Allemagne est condamnée à toujours prendre l'offensive ici ou là, ne fût-ce que pour se soutenir le moral ; et ils invoquent l'expérience de la présente guerre : en fait, cela est vrai, nos ennemis n'ont à aucun moment cessé d'attaquer, sinon afin de mieux prendre leur élan. Mais si les empires centraux poursuivent jusqu'au bout l'offensive, il arrivera de deux choses l'une : ou ils obtiendront une victoire décisive, c'est-à-dire qu'ils imposeront « leur » paix, ou ils s'useront et subiront la « nôtre ». Ni la « leur » ni la « nôtre » n'étant indécises, la thèse du présent article recevrait sa pleine démonstration et je pourrais en rester là.

Toutefois, comme l'offensive indéfinie exposerait les Austro-Allemands à l'épuisement si fatal pour eux, comme elle offrirait à la Quadruple-Entente des chances très favorables, il est sage d'attribuer à l'état-major germanique des calculs de prudence.

Il n'a pas cessé de pratiquer l'offensive, l'offensive de grande envergure ; voilà qui est acquis. Avant d'affirmer qu'il persévèrera, demandons-nous s'il n'avait pas un intérêt plausible à procéder comme il l'a fait jusqu'ici et s'il n'aurait pas maintenant un intérêt non moins plausible à changer de méthode. Les Allemands cherchaient la guerre courte, c'est-à-dire la plus courte possible. A cette fin ils ont essayé d'écraser sucessivement leurs adversaires de l'Ouest, puis celui de l'Est. Cette tentative, de notre côté, n'a cessé qu'avec les batailles de l'Yser et d'Ypres. Après quoi les Austro-Germains se sont retournés vers la Russie. Ils n'ont pas détruit les armées russes, comme leurs succès, qu'eux-mêmes qualifiaient d'inouïs, leur donnaient le droit de l'espérer, sans cela ils eussent atteint Pétrograd, Moscou, Kief ; ils mettaient la Russie hors de cause. Qu'on ne dise pas que cette marche triomphale les conduisait au désastre, que c'était une entreprise chimérique. La chimère consiste à nous croire à l'époque de Napoléon, depuis laquelle pourtant se sont produits quelques changements notables : il y a des chemins de fer — que les Allemands rétablissent ou construisent très vite au fur et à mesure de leurs avancées, —

et la Russie n'est plus cet organisme à vitalité diffuse que l'on pouvait tailler, percer, battre, mutiler, presque sans lui faire de mal. Bien qu'elle ait encore ce caractère, ce n'est que relativement, et il y a autant de différence entre la Russie de 1812 et celle d'aujourd'hui, qu'entre celle d'aujourd'hui et l'Allemagne.

Les Allemands disent qu'ils vont reprendre leur marche en avant ; comme ils le proclament par l'organe de Bethmann-Hollweg, on peut douter que ce soit dans leurs intentions, du moins au prix de ces hécatombes au spectacle desquelles ils nous ont accoutumés.

Le rapt de propriétés par la violence comporte deux méthodes. La plus expéditive consiste à assaillir le propriétaire, à le terrasser et à le contraindre, l'épée sur la gorge, à subir la volonté du vainqueur. Quand on ne réussit pas, on a la ressource d'employer la seconde méthode, de tendre des fils de fer barbelés autour du terrain envahi et d'attendre que le propriétaire vienne à composition quand il sera fatigué de ses efforts pour vous chasser.

Jusque pendant l'été 1915, les Allemands n'ont pas cessé d'essayer de la première méthode, sur nous d'abord, puis sur les Russes. Ils n'ont pas atteint le but qu'elle assigne, mais en ont approché assez pour que leurs tentatives ne puissent être qualifiées d'absurdes. Il est donc raisonnable de leur prêter des projets raisonnables. Or l'expérience acquise de la force de résistance des Russes, longtemps et souvent vaincus, toujours en état de se battre, leur ravitaillement, leur renforcement, l'épuisement en hommes qui menace l'Austro-Allemagne, tout cela rend beaucoup plus hasardeux qu'auparavant l'emploi de cette première méthode. De l'emploi de la seconde, au contraire, les Allemands pourraient espérer la conservation de résultats importants et l'économie de leur sang.

L'Allemagne entrerait ainsi dans une phase nouvelle de la guerre, la phase pour elle défensive. Elle bâtit son mur tout autour de ce qu'elle a pris. Renonçant à mettre ses adversaires hors de combat, elle leur crie : « Choisissez : ou bien vous me chasserez de là, ou bien vous me céderez le terrain occupé ou la valeur équivalente. »

Contre une telle idée semble s'inscrire en faux l'expédition germanique en Orient. Cette contradiction n'est qu'apparente. Les Allemands devaient nécessairement, avant d'adopter l'attitude défensive indiquée, saisir ce qu'ils jugeaient indispensable de conserver. Or n'était-il pas indispensable de conserver l'hégémonie autrichienne dans les Balkans, le contrôle de la communication entre Berlin, Vienne et Constantinople? C'est ce que les empires centraux auraient obtenu dès juillet 1914 si l'on n'avait pas refusé de laisser le champ libre à l'Autriche en Serbie ; ce refus, ayant provoqué la guerre mondiale, se mettait donc en travers d'un résultat estimé précieux par l'Allemagne.

Loin que les succès récents des Austro-Germains excluent l'attitude générale défensive, ils la favorisent, la préparent ; ils ont réduit le front balkanique au sixième de ce qu'il était lorsque les Bulgares sont entrés en guerre. Les forces germaniques ont acquis, par leur passage à travers la Serbie, un champ de manœuvre immense qui s'étend jusqu'aux Indes ; elles n'y resteront pas en repos, elles attaqueront ou feindront d'attaquer à Salonique, en Dalmatie, au Caucase, en Perse, en Mésopotamie, à l'isthme de Suez. C'est de l'offensive, tout cela, dira-t-on. Assurément, mais qui se conciliera avec l'attitude générale défensive. Ces campagnes seront menées avec un minimum d'Allemands, cent mille tout au plus, panachant les Bulgares et les Turcs, admirablement équipés et pourvus d'un puissant matériel. La guerre orientale aura donc pour les Allemands le grand avantage, sans compromettre leur force défensive sur les théâtres principaux, de leur fournir ce tonique moral qu'un peuple belligérant trouve dans l'offensive. Ils se donnent d'avance, et pour plusieurs mois, une ample provision de ce tonique. Et il faut avouer que s'ils comptent sur des succès nouveaux en tel ou tel endroit, ils ne marquent pas une présomption excessive.

Ce n'est pas que les Alliés aient à craindre pour ce qu'ils ont de plus vital en Orient : le canal de Suez ; ils le défendront avec succès, à moins de fautes qui dépasseraient infiniment toutes celles qu'ils ont commises jusqu'ici ; mais les Allemands peuvent fort bien, pendant l'hiver, s'installer solidement dans la péninsule sinaïtique qui est territoire égyptien, de sorte que

leur contingent n'aurait pas usurpé son nom d'armée d'Égypte. Une fois là, ils seraient d'un abord aussi difficile pour les Alliés que les Alliés pour eux et ils auraient rapproché du canal la menace de leurs canons. Ils vont, là aussi, poser leurs clôtures devant un terrain convoité : quelques hectares stériles. Que la paix les leur donne, et à la prochaine guerre, — qu'ils feront d'ici vingt ans s'ils n'ont été vaincus dans celle-ci, et assez vaincus, — ils seront en mesure d'interrompre les communications entre la Grande-Bretagne et les Indes.

D'autres menaces moins graves ont apparu du fait même qu'ils débouchaient en Orient. Ils allaient, — on le craignait du moins, — s'emparer de l'hégémonie en Perse, tourner l'armée russe du Caucase par l'Azerbeidjan, s'approprier ou détruire les gîtes pétrolifères de Bakou, chasser les Anglais de Bassorah, visant en même temps d'autres pétroles, ceux de l'Amirauté anglaise, déchaîner sur Salonique un orage d'artillerie lourde.

La manœuvre allemande a paralysé pendant plusieurs mois la volonté des Alliés en s'adressant à un théâtre où ils avaient des intérêts différents ; elle a embrouillé leur politique avec leur stratégie. Elle ne leur a plus laissé le choix qu'entre des inconvénients : ou se concentrer, — ils abandonneraient des fronts, cela compterait comme des revers, des pertes de prestige; ou rester dispersés, — alors ils s'exposeraient à voir leurs détachements écrasés successivement et séparément; à moins qu'ils ne les rendissent suffisamment forts pour résister à toute attaque...

De toutes façons, nul fait ne condamne la supposition que l'Allemagne ait préparé son attitude générale défensive, c'est-à-dire sa défensive sur le front russe et le front occidental. Elle a créé une diversion qui enlève à ces fronts beaucoup de troupes ennemies et peu des siennes.

En outre, elle a le temps d'établir, et par conséquent elle établira, devant le corps expéditionnaire de Salonique, près du canal de Suez, au Caucase, ailleurs, des lignes fortifiées redoutables, et relativement courtes. Ces travaux achevés, elle n'aura rétréci en rien son champ offensif vers les Indes. Là elle aura toujours l'apparence d'entreprendre quelque chose d'important, guère plus que l'apparence, car l'espace

étendu de Bagdad à l'Indus (2 300 kilomètres dont la moitié en déserts), se refuse à la grande guerre moderne ; mais n'est-ce pas tout que l'imagination? Tant que les Allemands s'attribueront l'attitude offensive, c'est pour eux comme s'ils la tenaient en réalité.

*
* *

Il est donc légitime de penser qu'après avoir cherché la paix par écrasement de l'adversaire, les Allemands vont attendre que vienne la paix par notre renoncement à poursuivre la guerre. Ils ne mourront pas de faim ; ils ne manqueront de rien d'indispensable ; ils tiendraient donc indéfiniment s'ils réussissaient à ne pas perdre annuellement plus d'hommes que leurs jeunes classes ne leur en fournissent ; c'est à une telle limitation de pertes que l'attitude généralisée de la forte défensive se prête le mieux.

La paix de lassitude escomptée désormais par l'Allemagne ne saurait être une paix indécise : elle sera, ou désastreuse pour nous si nous ne brisons pas le front allemand, ou désastreuse pour l'Allemagne si nous le brisons.

Mais elle est lasse, dit-on ; ne ferait-elle pas de grosses concessions pour avoir la paix ; n'irait-elle pas jusqu'à consentir au *statu quo* de juillet 1914? Ce serait absurde de sa part, ou plutôt c'est impossible. Les succès militaires de l'Allemagne, en tant qu'occupation de territoires, sont indéniables, grands, très grands, mais ils ne lui assurent encore qu'une partie de ce qu'elle désirait. Et elle fait des reproches aux Alliés, elle s'indigne, elle se lave les mains du sang qui sera encore versé : « Vous ne tenez pas compte de la situation militaire ! s'écrie-t-elle ; regardez seulement la carte, et vous verrez où vous en êtes; vous ne voulez pas vous reconnaître battus. » Si nous sommes battus, c'est que notre impuissance à déloger les Allemands d'où ils sont est définitivement établie; et ils nous rendraient ce qu'ils tiennent, dont ils avaient envie, et que nos efforts ne leur arracheront plus ! Cela, il ne nous le feront jamais croire. Ils ne lâcheront une partie de leur butin que par crainte de perdre le tout. Ce serait un aveu. Leur sécurité leur ordonne de ne le faire à aucun prix.

Et que dirait l'opinion allemande? Acceptera-t-elle que l'empire germanique restitue ce qu'il aura payé au moins d'un million de morts, sans compter les mutilés, sans compter les milliards dépensés, les pertes économiques?...

Quand on parle d'opinion allemande, il faut s'entendre. Outre-Rhin, comme ailleurs, mais plus qu'ailleurs, il y a deux opinions, l'une que le gouvernement s'applique à tromper, l'autre qu'il veut satisfaire.

A la première, ouvriers, paysans, petits et moyens bourgeois, on dit : « La paix approche, vous célébrerez la Noël au foyer, avec tous nos héros retour du front. L'ennemi est à bout... etc. » Mais comme on sait la paix éloignée, il faut, aux approches de Noël surtout, que la continuation de la guerre soit imposée à l'Allemagne par l'intransigeance d'agresseurs complètement terrassés. Alors la censure, qui interdisait rigoureusement toute discussion sur la paix, laisse passer, ou même fait passer, des articles qui proclament l'esprit conciliant et miséricordieux de l'Allemagne : pas de conquêtes, pas d'annexions. Des bruits de négociations officieuses sont répandus, on affirme que d'éminents personnages neutres se portent garants de la paix d'amour et de pardon... Au lieu de voir là une preuve de l'épuisement germanique, il faut nous demander ceci : quel mobile supérieur porte le gouvernement impérial à autoriser des rumeurs qu'il aurait d'autant plus d'intérêt à étouffer qu'elles seraient moins mensongères? Ce mobile supérieur c'est d'imposer à l'opinion populaire allemande la résignation : elle entend colporter que l'empire germanique accepterait une paix presque gratuite, elle lit après cela dans les extraits de la presse neutre ou ennemie que la Quadruple-Entente repousserait sèchement de telles avances. Il faut bien alors qu'elle prenne son parti de la continuation de la guerre.

Voilà la manœuvre à laquelle nous avons assisté avant la dernière session du Reichstag.

L'autre opinion allemande, l'opinion proprement dite, c'est l'ensemble des princes, hobereaux, universitaires, barons de l'usine, de la finance et des comptoirs. Nous n'insisterons pas sur ce qu'elle réclame. Ses revendications sont à peu de chose près celles du pangermanisme que l'on connaît assez.

Ce qu'il importe de savoir, c'est si vraiment le gouvernement veut lui donner satisfaction, et dans quelle mesure. Là-dessus pas de précisions à espérer. L'Allemagne ne nous apprendra pas combien il lui faut de livres de notre chair : si, après avoir annoncé officiellement qu'elle nous amputerait d'un bras, elle devait se contenter d'une rognure d'ongle, son prestige ne s'en relèverait pas. Toutefois Bethmann-Hollweg en a dit assez long pour confirmer ce que j'ai avancé plus haut : l'*Allemagne ne cèdera rien*, n'a voulu à aucun moment rien céder de ce qu'elle a derrière ses fils de fer; sauf, bien entendu, contre compensations. Elle n'a même pas encore conquis tout ce qu'elle juge lui être indispensable ; raison de plus pour tenir à la portion de nécessaire qu'elle a pu saisir.

Bethmann-Hollweg a parlé dans le Livre blanc, à la séance du Reichstag du 2 décembre 1914, à celles des 19 août et 9 décembre 1915.

De tout cela se dégagent très nettement les ambitions de l'Allemagne. On sait quel but immédiat elle visait quand elle soutenait en juillet 1914 l'action de sa partenaire en Serbie. Elle voulait évincer l'influence russe de ce pays, et cela revenait à établir l'hégémonie autrichienne dans les Balkans : les Italiens ne s'y sont pas trompés. Mais ce n'était là qu'un coup particulier, d'ailleurs important, du jeu de l'Allemagne ; l'essentiel de ce jeu était, avant tout, de pouvoir jouer librement. Or, en plein élan de politique mondiale, l'Allemagne s'est heurtée à la Triple-Entente.

Elle daignait s'accommoder de la Double-Alliance ; mais aussitôt que la Grande-Bretagne commença d'appuyer le duo France-Russie, elle déclara que le groupement qui n'était pas le sien avait un caractère agressif. Elle se révolta contre le principe anglais du *balance of powers*, de l'équilibre européen, la paix selon elle devant être maintenue par la volonté de la puissance continentale la plus forte et non par l'égalité de toutes les puissances en face des risques d'une guerre. Bülow, Bernhardi, Bethmann-Hollweg, tous trois d'accord sur ce point, sont très explicites.

C'est un dogme constant de la politique allemande depuis dix ans que l'Allemagne ne doit à aucun prix se laisser « encer-

cler ». Bülow a permis de préciser ce terme, un peu vague par lui-même, d' « encerclement ». Il a dit l'Allemagne encerclée à la conférence d'Algésiras, quand l'Angleterre appuyait la France; il s'est vanté d'avoir brisé l'encerclement lors de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine à laquelle l'Angleterre consentit malgré les résistances de la Russie. Encerclement et Triple-Entente devinrent ainsi tout à fait synonymes, du moins lorsque la Triple-Entente se montrait unie.

Le problème essentiel qu'envisagèrent dès lors les hommes d'État allemands fut d'obtenir de l'Angleterre qu'elle ne donnât jamais aucun caractère effectif à son accord de principe avec la France et la Russie. C'est à quoi s'employa Bethmann-Hollweg : lui-même a raconté officiellement de quelle manière (séance du Reichstag du 19 août 1915). Corrigeant une prétendue altération des faits commise par M. Asquith, il résume ainsi les tractations qu'il a engagées avec l'Angleterrre :

> Nous demandâmes une neutralité inconditionnelle d'abord, mais au cours des négociations, nous limitâmes notre demande de neutralité à l'éventualité que la guerre serait imposée à l'Allemagne.

Quelle différence y a-t-il entre ces deux propositions? Seule la subtilité diplomatique a permis d'en introduire une. Tout porte sur le mot *imposé* ; et le sens de ce mot se déduit de la formule classique par laquelle nos ennemis libèrent leur conscience : « Cette guerre, disent-ils, l'Allemagne ne la voulait pas ; elle lui a été *imposée.* » Imposée par quoi? non par une attaque directe de la France ou de la Russie : les faits contrediraient trop une telle assertion ; ni par des intérêts : l'Allemagne paraîtrait plaider coupable ; donc — il ne reste pas d'autre interprétation, — par cet article du traité d'alliance austro-allemand qui assurait à l'Autriche le concours germanique dans le cas où elle aurait une querelle avec la Russie.

Voilà qui est éclairci : contre la promesse de neutralité de l'Allemagne à l'égard de l'Angleterre, Bethmann-Hollweg a demandé :

Première proposition : l'Angleterre n'interviendra jamais dans une guerre où serait engagée l'Allemagne.

Deuxième proposition transactionnelle : si un conflit euro-

péen résultait de différends entre la France et l'Allemagne, l'Angleterre se réserverait la faculté d'intervenir ; elle se l'interdirait si l'origine du conflit était austro-russe, c'est-à-dire, pratiquement, balkanique. Il y avait là une importante concession, paraît-il ; elle consistait en ceci : renonçant à la liberté d'allumer la guerre n'importe comment, l'Allemagne s'astreignait à ne mettre le feu que là où il pouvait prendre : dans les Balkans.

La Grande-Bretagne, peu touchée par cette humeur accommodante, refusa ; elle laissa passer, dit le chancelier teuton, le moment où « par une entente sincère avec l'Allemagne, elle aurait pu assurer la paix du monde... elle ne se lavera jamais de cette tache ».

Joint à tant d'autres reproches analogues, joint à la haine furieuse qui s'est concentrée sur l'Angleterre, cet anathème prouve une seule chose : l'intensité d'une déconvenue, et par là même que le pivot de la politique allemande était bien la rupture préventive de l'encerclement, jonction de l'Angleterre avec la France et la Russie.

Or l'Allemagne se trouve plus encerclée que jamais, puisqu'elle a contre elle non seulement la Triple mais la Quadruple-Entente. Le but qu'elle doit nécessairement poursuivre est donc de rendre le retour d'une semblable coalition à jamais impossible. Pour l'atteindre, il lui faut annihiler politiquement l'une des trois plus importantes puissances coalisées : la Russie? l'écrasement d'un pays aussi prolifique et immense ne peut être que provisoire ; écraser l'Angleterre? on ne le saurait sans passer l'eau, et les mers demeurent fermées à l'Allemagne; reste la France : nous étions la victime désignée. L'Allemagne n'a plus à compter sur la réussite. La seule chance qui lui reste est de poursuivre en Russie son avance victorieuse de l'été 1915 jusqu'à paralysie des principaux centres nerveux du grand corps moscovite, après quoi elle se retournerait vers nous toutes forces réunies. Encore une fois, on n'a pas à s'occuper ici de cette éventualité qui ne saurait donner lieu à une paix indécise.

Nos ennemis se bornent désormais à défendre leurs conquêtes ; voilà l'hypothèse d'où nous devons partir. Ils ont renoncé à obtenir de cette guerre le résultat décisif qu'ils en

attendaient. C'est nous promettre une nouvelle guerre, puisque, maintenant encore et à tout propos, ils ne cessent de proclamer que la destruction de la Triple-Entente, la rupture définitive de l'encerclement, est nécessaire à leur existence même. Leur programme immédiat de paix se trouve par là tout tracé : affaiblir autant que possible les adversaires qu'ils n'ont pas terrassés, conserver, en prévision de la lutte future, les meilleures situations stratégiques.

On tire de là cette conclusion : les Allemands sacrifieraient au besoin tout le reste de leurs conquêtes pour demeurer les maîtres de la Belgique, de nos mines de fer, de Lille, Roubaix et de nos charbonnages du Nord ; tout le reste, même une indemnité de guerre importante.

Une annexion de faible étendue, mais bien choisie, parmi nos provinces envahies, correspondrait au minimum des revendications formulées par les industriels, commerçants et universitaires d'Allemagne, et elle nous infligerait un affaiblissement en proportion beaucoup plus grand que ne serait, pour la Russie, la perte du territoire situé chez elle à l'ouest de son front principal de la fin de 1915.

Et cela n'est rien auprès du résultat qu'obtiendrait l'Allemagne par le maintien de son hégémonie économique et militaire en Belgique. Dans une Belgique rentrée en pleine possession de son indépendance et de sa souveraineté, la cause antigermanique trouverait un appoint considérable : sept millions d'habitants, l'industrie la plus fortement condensée du monde entier, un héritage de vengeances tel que l'histoire n'en a pas connu ; de tout cela résulterait contre l'Allemagne une armée de cinq cents mille hommes, des frontières infranchissables, la fermeture d'un grand marché et d'un grand port. Ne serait-ce pas une folie manifeste que de se créer, tout contre soi, un tel ennemi, au prix de la vassalité lointaine du Bulgare et de l'Ottoman?

La principale « garantie » qu'ambitionne l'Allemagne « contre une agression » consiste à occuper des positions maritimes menaçantes pour l'Angleterre. Elle sera heureuse de pouvoir couper une voie commerciale britannique aussi importante que l'isthme de Suez, mais elle tient évidemment bien plus à braquer son escopette sur l'Angleterre même : on se

rend toujours mieux maître d'un marchand lorsqu'on le terrorise en personne qu'en obligeant ses caravanes à faire des détours. C'est pour cela que l'Allemagne versa tant de sang dans sa ruée vers la Manche. Elle ne prendra plus Calais. A son défaut, elle compte sur Zeebrugge où elle saura créer un terrible nid de guêpes.

A l'appui de ce qui précède, je citerai des passages d'un article paru dans la *Gazette du Rhin et de Westphalie*, important journal allemand :

N'exagérons pas notre bonheur. Gardons-nous de tirer de nos succès dans les Balkans des conclusions politiques et économiques à perte de vue...

Celui qui sait qu'il coûte plus cher d'envoyer une tonne de charbon de Westphalie à Berlin que de Westphalie à Buenos-Aires ne se fera aucune illusion sur les facilités que peuvent nous donner les chemins de fer d'Orient et le réseau de Bagdad...

L'Allemagne n'a pas à sa porte le Danube ou les Dardanelles ; à sa porte s'étend la mer du Nord.

L'Allemagne ne sera libre que lorsque la mer du Nord sera libre. Il faut briser la barre qui nous bouche la route ; et cette barre, c'est la puissance navale anglaise.

Nous avons d'ailleurs le témoignage de membres du gouvernement allemand.

Celui du sous-secrétaire d'État Zimmermann :

L'Allemagne doit veiller à ce que l'Angleterre ne mette pas la main sur la Belgique. La Belgique ne doit pas être un avant-poste de l'Angleterre ; nous prendrons nos précautions pour cela.

Traduisez que la Belgique doit être un avant-poste de l'Allemagne.

Le témoignage de Bethmann-Hollweg lui-même :

L'Angleterre et la France considèrent la Belgique comme leur terrain de déploiement militaire. Nous devons nous assurer politiquement et militairement contre ce danger, nous devons aussi nous assurer en vue de notre développement économique. (Discours au Reichstag, le 9 décembre 1915.)

L'Allemagne considère donc la Belgique comme son terrain de déploiement militaire et économique.

Pas d'annexion, à quoi bon? Les Belges conserveront toutes leurs libertés sauf celle de pourvoir eux-mêmes à leur défense, à leurs relations diplomatiques et à la confection de leurs tarifs de douane.

Il n'y a donc nul doute à concevoir : l'Allemagne ne se dessaisira pas de son pouvoir sur la Belgique, d'autant moins qu'en le sanctionnant par un traité de paix, elle affectera le désintéressement : loin d'attenter à l'indépendance et à la neutralité belges, n'aura-t-elle pas pris les mesures les plus efficaces pour les garantir?

Même modération à notre égard : les mines de fer, les charbonnages, Lille, Roubaix, Tourcoing, simple rectification de frontière. Tant que nous n'effectuerons pas de reprise par les armes et tant que nous ne perdrons pas Calais, la durée à venir de la guerre ne fera pas qu'on augmente ou diminue le butin : elle n'influera que sur le langage des vainqueurs. Sera-t-elle courte, on nous dira : « Comme vous avez bien fait de céder ! on allait exiger les Ardennes et la moitié de l'Aisne. » Longue : « Si vous ne vous étiez pas obstinés, on vous aurait rendu vos frontières de juillet 1914. »

Dans ce qui précède, nous supposons implicitement que l'Allemagne demeurera impuissante jusqu'au bout à rompre le faisceau des Alliés : — on doit y compter tant que chacun d'eux se refusera au suicide politique. Mais évidemment elle s'y est essayée et s'y essaiera encore. Elle renoncera peut-être aux tentatives de paix séparée dont le danger, pour la nation qui aurait l'infamie ou la faiblesse de s'y prêter, est par trop manifeste. Il faut s'attendre à une manœuvre plus subtile : l'Allemagne peut fort bien proposer une paix générale avantageuse pour tous les principaux Alliés, sauf un, avec l'espoir que les favorisés forceront le consentement du « défavorisé ». La réussite de ce dessein équivaudrait à la dissolution de l'Entente, résultat que l'Allemagne paierait n'importe quel prix, s'estimant certaine de reprendre plus tard, et avec usure, tout ce qu'elle aurait payé. Il y a là une explication supplémentaire de toutes les comédies de modération que nos ennemis ne manqueront pas de jouer.

Nous ne serons pas dupes. Aussi l'Allemagne, frustrée des ressources de la ruse, sera-t-elle contrainte à subir les consé-

quences de ses succès militaires : ou en tirer tous les profits qu'ils comportent, ou être expulsée de ses conquêtes par la force, et la réalisation de cette dernière alternative suppose pour les Teutons une défaite terrible, bien proche de l'écrasement total.

*
* *

Les Allemands demeurant chez nous où ils sont, quelle influence auront, partout ailleurs, des modifications stratégiques produites à leur détriment ?

Maîtres de la Belgique et de nos provinces du Nord, ils détiennent leur proie préférée ; si donc, ils sont contraints à des sacrifices de positions stratégiques tout en restant maîtres de choisir ces sacrifices, ils abandonneront leurs gains territoriaux sur les théâtres est et sud des hostilités, ils iront au besoin jusqu'à les abandonner tous, plutôt que de compromettre leur défensive en France, et ils se résigneront à ce que les Bulgares et les Turcs perdent tout. Cette suppression des conquêtes orientales et sud-orientales de l'Austro-Allemagne résulterait, par exemple, de la situation suivante : *Statu quo* dans les Alpes; réoccupation, par les Alliés, de la Serbie, de la Courlande, de la Lithuanie ; la Pologne aux Allemands, moitié de la Galicie aux Russes (je force la part des Allemands pour tenir compte de la nécessité où ils sont de racheter leurs colonies).

Imaginons que les Alliés aient obtenu ce succès et s'en tiennent là, en résultera-t-il une paix indécise? Nullement. L'Allemagne dira : « *Statu quo* de juin 1914 pour l'Autriche et les frontières russo-allemandes, et faites des Balkaniques et des Turcs ce que vous voudrez, quant à la Belgique et aux mines françaises, pourquoi vous les céderais-je puisque vous ne pouvez pas les prendre? » En revanche, si la guerre continue, tous les fronts présenteront alors pour les Allemands le même intérêt que le front occidental, et le front général sera rendu en quelque sorte homogène par une égale énergie défensive que les armées austro-germaniques appliqueront à ses diverses parties ; on pourra considérer le « front » tout court, sans rien spécifier de plus.

Mais poursuivons : si notre parti parvient à rompre le front,

devenu ainsi « homogène », les ennemis ne se replieront-ils pas sur des positions préparées, toujours aussi fortes? et, après d'autres ruptures et lassés de leurs efforts, les Allliés ne s'arrêteront-ils pas à une ligne telle que la balance des pertes et gains territoriaux soit sensiblement nulle dans un camp comme dans l'autre, et cela, non plus sur le théâtre est et sud de la guerre comme précédemment, mais sur le théâtre entier, colonies comprises? Ce serait bien la paix sans vainqueurs ni vaincus.

Un tel événement est d'une extrême improbabilité.

L'Austro-Allemagne ayant essuyé une série d'échecs, les Alliés possèderaient une immense supériorité morale. Une supériorité non moins grande en ressources d'hommes et de matériel les avantagerait. Leur ennemi serait devant eux comme le boxeur arrivé à toute extrémité, mais encore debout, et qui, sous le coup de poing d'un enfant, s'écroulerait pour ne plus se relever ; et, en vertu de leur supériorité morale, ils ne pourraient pas ignorer sa faiblesse.

En outre, lorsque se brisera un front défendu avec autant d'acharnement que le front occidental actuel, les Allemands laisseront presque certainement passer le moment où la retraite éviterait la déroute.

Une telle affirmation semble aventurée : à la bataille de la Marne, les Allemands durent céder beaucoup de terrain après avoir été battus : ils n'en ont pas moins arrêté tout net l'armée française sur des positions qu'ils tiennent encore après plus d'un an : ce qu'ils firent alors, rien ne les empêchera, dira-t-on, de le réussir demain.

A cela on répondra que l'exemple de la bataille de la Marne ne vaut plus. Les circonstances ont changé du tout au tout.

En septembre 1914, le commandemant allemand avait l'esprit beaucoup plus libre pour se décider à la retraite ; elle lui apparaissait comme un retard et non comme une diminution de la victoire germanique escomptée : un peu de patience, pensait-il, et, ayant pris le temps d'organiser les chemins de fer, d'amener en masse les munitions et les hommes, on se ruerait de nouveau à l'attaque ; il y avait de la place entre Soissons et la mer pour recommencer la manœuvre enveloppante.

Et la qualité des soldats allemands, excellente à cette époque, a beaucoup baissé. Il n'y a donc pas lieu de croire qu'ils renouvelleraient, dans des conditions beaucoup plus difficiles, la remarquable performance des troupes de von Kluck ; ce serait attendre d'eux un véritable tour de force, d'autant qu'ils auraient affaire à des ennemis plus nombreux et infiniment mieux pourvus de munitions que sur la Marne.

Ainsi la percée de la ligne allemande entraînerait une déroute qui se propagerait de proche en proche des deux côtés de la trouée : un véritable désastre s'ensuivrait. De là, affaiblissement considérable de l'armée allemande déjà si éprouvée. Quelle apparence y a-t-il que se retrouvant, après une telle victoire, en face de retranchements où s'abriterait un ennemi diminué, les vainqueurs éprouveraient du découragement avant des années?

Pourquoi renonceraient-ils à un triomphe plus aisé que le premier?

Une comparaison fera mieux comprendre quel est, selon moi, le caractère de la défensive allemande sur le front occidental. Elle ressemble à la résistance d'une épaisse feuille de tôle en acier dur : des chocs très violents ne la déforment qu'infiniment peu ; un choc assez violent ne la déforme pas davantage mais la brise.

***

Qu'on se remette donc en présence de l'hypothèse stratégique qui, seule, se prête à la paix indécise : lignes fortifiées suivant le summum de l'art militaire, égalité de valeur des territoires occupés.

Nous avons vu combien il était invraisemblable que le moral des armées quadrupliciennes ne fût pas exalté au point de leur faire supporter la perspective d'une guerre encore longue. Le moral civil suivrait le moral militaire.

Mais tout le monde sent assez comment la lassitude des nations varierait avec les fluctuations stratégiques et tactiques. Il reste à voir ce qu'elle est, abstraction faite de ces fluctuations.

Elle peut provenir d'un grand nombre de causes, parmi lesquelles entre en première ligne la plainte des estomacs popu-

laires. Je répète qu'il ne saurait être question, pour un quelconque des belligérants actuels, de l'épuisement par la famine. Toutefois il y a une gêne économique et alimentaire ; elle existe partout ; partout, même chez les neutres, il y a renchérissement de la vie : mais il peut avoir d'autres causes qu'une insuffisance des denrées. Le seul indice irrécusable de la disette, c'est le rationnement. Or l'Austro-Allemagne est seule parmi les belligérants à se rationner : cartes de pain, jours de maigre obligatoire, etc. « Nous avons des vivres en suffisance *s'ils sont bien répartis* », a dit Bethmann-Hollweg (discours au Reichstag du 9 décembre 1915), avouant ainsi que certains vivres étaient *tout juste* en suffisance. Les populations germaniques ont donc la nourriture qu'il leur faut, sauf un léger déficit portant d'ailleurs plus sur leurs habitudes que sur leurs stricts besoins ; le résultat en est que les riches se rattrapent, sur des aliments plus chers, des aliments communs qu'ils ne peuvent consommer à satiété : ils paient davantage, ils ne se privent pas ; tandis que les pauvres sont atteints dans le nécessaire : si peu que ce soit, c'est une grave souffrance et qui compromet très sérieusement l'énergie nationale.

Je n'entreprendrai pas de discuter et de comparer les situations financières des États belligérants ni leur effet sur l'esprit des peuples. L'imagination joue là un grand rôle : le public peut avoir à tort des paniques financières comme consentir un crédit illimité à un État voué d'ores et déjà à la banqueroute ; tout est dans l'image qu'il se fait de la réalité, non dans la réalité elle-même. Or, pour le moment, on n'a pas de preuve qu'aucune des nations en guerre craigne la ruine au point de compromettre la conduite des hostilités. On remarquera cependant que le gouvernement germanique doit avoir, plus qu'un autre, intérêt à rassurer ses administrés :

Dès l'origine, disait M. Helfferich au Reichstag (séance du 15 décembre 1915), nous avons adopté le type d'emprunt 5 p. 100 avec un cours de 97 1/2 pour le premier emprunt, de 98 1/2 pour le second et de 99 pour le troisième. Les souscriptions ont fourni successivement 4 milliards et demi, 9 milliards et 12 200 millions.

Que ne demande-t-il 20 milliards au pair? Il les aura. C'est tellement plus beau qu'ailleurs, qu'il y a là de la poudre jetée

aux yeux, donc aussi des embarras à cacher, infiniment plus que chez les Alliés.

Peut-être, en Allemagne, le danger résultant des malaises économiques est-il moindre qu'il ne serait pour d'autres pays, en raison du génie d'organisation qui règne chez elle, et surtout des moyens plus puissants dont dispose son gouvernement pour étouffer les murmures et abuser les esprits. Il est donc possible à la rigueur que l'Allemagne maintienne un tel état d'adaptation des civils à la guerre que leur lassitude devienne pareille à certaines maladies chroniques : le patient a repris les occupations que ses forces lui permettent ; il s'est refait un train de vie ; il l'accepte sans plus de révolte que de joie.

Cette sorte d'accommodation se stabilise en France de mieux en mieux depuis le début de l'année 1915.

Accordons, pour les besoins d'une démonstration *a fortiori*, que les causes, économiques, alimentaires et autres, de lassitude s'équivalent chez nous et en Allemagne au moment où se présenteraient les circonstances favorables à une paix indécise. L'Allemagne serait alors, de toutes les nations, la plus empressée à vouloir cesser la guerre ; une fois perdu tout espoir immédiat de gain, son jeu sera d'annuler la partie aussitôt que possible ; elle est si forte et si confiante en elle-même qu'elle passera le gigantesque conflit à profits et pertes avec la certitude de le recommencer, de le mieux mener et de réaliser cette fois ses rêves d'hégémonie, et cela avant une génération. L'opinion française, elle, se dirait, par exemple : « Cela nous a déjà donné tant de mal de recouvrer ce que nous aurions pu perdre, que nous n'arriverons jamais à obtenir davantage. Traitons. »

Nul n'oserait, aujourd'hui, conseiller publiquement l'abdication qui est impliquée dans de telles paroles : le renoncement à l'Alsace-Lorraine. Il est absurde de penser qu'il serait plus en faveur après une ou plusieurs ruptures des lignes germaniques. Je commets cependant cette absurdité : je représente la France disposée, comme son ennemie, à rétablir l'Europe de juin 1914.

Mais si l'Allemagne est seule, dans son groupe, à avoir une volonté, il n'en va pas de même de la France dans le sien. La Grande-Bretagne est là, tout à fait indemne de lassitude ;

les deux premières années de guerre au moins l'auront vue dans la période de croissance de ses forces. L'absence de péril immédiat lui assure la continuité de son sang-froid, la grandeur du péril lointain a fini par lui inspirer la résolution d'employer toute son énergie à le conjurer. Ses retards du début de la guerre se retrouveront à la fin, de sorte que si l'Allemagne a deux ans d'avance sur la Grande-Bretagne pour la pleine organisation de la puissance militaire, elle a aussi sur la Grande-Bretagne deux ans d'avance pour la fatigue.

Donc le jour où la France et l'Allemagne se déclareraient épuisées, l'Angleterre répondrait : « Ce n'est pas fini, continuons. » Il faudrait que la France fût une nation sans honneur rien que pour s'exposer à une telle réplique de son alliée. Or qui peut se flatter d'avoir plus qu'elle le sentiment de l'honneur?

Il convenait cependant de remarquer que l'Angleterre est, dans la Quadruple-Entente, un élément tout particulier d'obstination. Voilà sans doute une des raisons, et non la moindre, pour laquelle l'Allemagne lui chante des chansons de haine.

Et de quoi est faite la lassitude de l'opinion française? Elle est faite de la souffrance même qui nous rendrait la paix boiteuse intolérable. Nous attendons l'aube de la justice, et, chaque jour, on se lève en voyant le même ciel immuable avec ses ténèbres de deuil et d'angoisse, tandis que la marée sanglante ne cesse pas de monter. Lourd comme le demi-sommeil près d'un mort chéri que l'on devrait veiller, l'oubli pèse sur les cœurs. Mais qu'une voix pousse le cri : « Voilà la paix ! la paix sans vainqueurs ni vaincus ! » Quel réveil de la mémoire ! Les visions d'hier ressusciteraient toutes à la fois : l'agression, le chiffon de papier, Visé; Louvain, Dinant, Senlis, Badonviller, cent villes et villages martyrs en Belgique et en France, les incendies, les pillages, les massacres des civils, Reims, la *Lusitania*... trois millions de cadavres... et tout cela pour conclure : « Il n'y a qu'un petit malentendu; redevenons amis ! » De toutes les monstruosités de l'histoire récente celle-là nous apparaîtrait la pire.

Il y a toutefois des gens, combattants aussi bien que civils, qui aspirent à la paix, n'importe quelle paix, pourvu qu'elle

soit immédiate. Quand ce sont de pauvres gens, ils donnent ainsi une expression à leurs souffrances, non à leur volonté. Et l'on appliquerait à nos soldats les plus déprimés la fable *la Mort et le Bûcheron*, sous le titre *la Paix et le Poilu*. Pire misère chez le soldat que chez le bûcheron de La Fontaine ; on se le représente soumis à l'éternel supplice de la boue et peinant dans la tranchée à manœuvrer de lourds engins de combat ; à bout de force et d'espoir, lui aussi, il invoque la Libératrice :

Il appelle la *Paix*. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
C'est, dit-il, afin de m'aider
A pointer ce mortier ; tu ne tarderas guère.

JULES SAGERET

LES BLESSÉS

LES CONSCRITS ET LES VEUVES

(NOTES D'UN SOUS-PRÉFET)

En contact quotidien avec ceux que la guerre a le moins épargnés, je m'aperçois qu'un ardent sentiment de justice forme toute l'armature morale de la France, à l'arrière comme dans les tranchées.

Ce sentiment suffit seul à expliquer notre résistance : c'est lui qui, après avoir suscité nos querelles d'avant la guerre, a spontanément reformé notre union devant l'ennemi. C'est par lui qu'il faut expliquer à la fois et tant d'héroïsmes et tant d'âpres réclamations contre les embusqués, les marchés de la guerre, les allocations, etc. C'est lui qui nous soutient et nous exalte et qui, tenace, irritable, furieux, rongeur, sublime et profond, nous assure que *nous tiendrons* jusqu'au bout. C'est lui qui fait, maintenant comme toujours, nos discussions et notre force.

Et, parce qu'ils ont soif de plus de justice et besoin de plus d'espérances, les blessés douloureux, les veuves en larmes, les conscrits altérés de revanche et de sacrifice sont précisément ceux qui réconfortent les autres, les autres qui n'ont ni souffert ni pleuré, ni lutté. Qu'on n'écrive pas que la justice n'est qu'un

mot : en France, c'est la réalité suprême dans les grandes comme dans les petites choses.

Si, à l'arrière, il y a des gens qui trouvent que « c'est long » et qui le disent, ce sont principalement ceux qui n'ont rien hasardé, ni rien perdu. Ceux qui ont souffert veulent que leurs souffrances soient payées par les barbares, et acceptent une longue guerre. Mais quelle diversité dans les motifs de leur haine! Une voisine de la sous-préfecture, dont la vie fut traversée de deuils et qui coule aujourd'hui dans une chambre modeste des jours inconfortables, n'a souffert de la guerre et n'a bien maudit les Boches que le jour où l'occupation de Lille l'a privée de sa marque de fil à coudre «Au Chinois ». Le sentiment de la justice s'appuie toujours sur des réalités grandes ou mesquines, mais sur des réalités.

Ici, dans cette petite ville du Berri dont les régiments ont été à Morhange, à Zillebecke, à Ypres, à Loos, à Carency, dans cette petite ville dont le *dépôt* compte un chiffre de pertes supérieur à la population totale de la commune, j'ai recueilli bien des confidences, surpris bien des aveux, entendu bien des plaintes. Le fonctionnaire administratif et politique d'avant la guerre n'existe plus. Nous touchons à tout : au ravitaillement, à la sûreté générale, à l'hygiène, à la vie agricole et industrielle, au recrutement, à l'assistance sociale, etc... Les allocations, les secours aux réfugiés, les sursis d'appel, les rapatriements, les passeports et la surveillance des prisonniers civils nous mettent en contact permanent avec les mobilisés et avec leur famille. Toujours, dans l'ardeur des héroïques comme dans l'impatience des réclameurs, le même besoin français de justice à tout prix s'est manifesté. Il s'agit seulement de le guetter : on le retrouve infailliblement.

Des pessimistes ont noté avec malice, avec défiance et comme un signe de mauvais augure, certaines réclamations des familles de mobilisés, au sujet des allocations et des sursis. J'ai vu sept mille dossiers d'allocations. J'y ai pris de nouvelles raisons de confiance dans les forces françaises. Non! notre patrie n'est ni mystique, ni idéaliste, dans le sens moral du mot. Nous sommes un peuple réaliste qui sait bien ce qu'il veut et que domine, je le répète, un âpre besoin d'équité. C'est grâce à ce besoin et à ce sentiment profond des réalités

que la France n'aura pas souffert inutilement, et qu'elle ne risquera jamais, par lassitude, dans une paix hâtive, l'héritage des héros morts.

*
* *

La guerre, comme elle met à nu tous les ressorts intérieurs de l'homme ! Vue d'ici — de notre province du centre — elle n'est plus la déesse nue et sanglante, échevelée, poitrine au vent dans la grêle des balles, mais bien plutôt ce pâle professeur de *la Leçon d'Anatomie* ! Par quelle effroyable vivisection morale et physique elle aura révélé les hauts secrets de l'âme et des nerfs humains, et comme elle aura bien prouvé que la douleur de la chair et même l'inquiétude des cœurs solitaires sont peu de choses devant la volonté ! J'ai compris comment les martyrs de toutes les religions avaient lassé les bourreaux. J'ai compris la faiblesse du tortionnaire devant la toute puissance morale de la victime, car j'ai vu, chaque jour, des simples, des humbles, des faibles accepter la douleur et la mort, mais ne pas vouloir les subir « pour rien ».

Pourtant ils n'ont plus, les blessés dans les hôpitaux de la zone de l'intérieur, ni la vision des ruines faites par l'ennemi, ni l'atmosphère du combat, ni les hauts exemples d'héroïsme journalier, ni l'ivresse de la victoire attendue et à laquelle on participe. Non ! ils ont le sentiment le plus strict, la notion la plus « réaliste » du devoir. Mais les phrases entendues sont toujours pareilles... Ils ne veulent pas que leur sacrifice soit *inutile* :

— Cette guerre est bien terrible et bien longue. Nous ne l'avons pas cherchée. Il faut bien se défendre et en finir une fois pour toutes. Ça durera ce que ça durera !

Ou ce cri d'indignation jalouse d'une jeune veuve :

— La paix maintenant ! La paix ! Non, ça n'est pas pour rien que mon Jacques a été tué à Sarrebourg. Faut aller chez eux !

Les Allemands auraient dû prévoir que, psychologiquement, le sentiment qui causait nos querelles en temps de paix assu-

rerait notre union devant l'injustice de l'agresseur. En France, dans les foules, l'idée de Patrie est liée à l'idée de justice. C'est d'elle que procède notre vanité nationale, comme disent les Allemands. Admirable orgueil, celui qui a de telles sources!

Dans un peuple comme le nôtre, où l'individu se montre aussi intraitable sur ses droits, la collectivité ne saurait souffrir les conquêtes de la violence et les victoires de l'injuste. Elle se défend avec acharnement, mais sans rien modifier de son âme frondeuse, saine, railleuse et avisée.

***

J'aurais voulu que, pour un matin, il y eût au bureau du conseil de revision un officier allemand. Il eût constaté la fausseté des légendes répandues, dans son pays, au sujet de la dégénérescence physique des Français. Ici, les jeunes gens des classes 1915, 1916, 1917, n'ont pas fait beaucoup de sports. La majorité ignore même et la chose et le mot. Mais, depuis une vingtaine d'années, il y a eu une hygiène plus rationnelle de la première enfance. Dans le hameau le plus reculé, on sait à présent qu'un nourrisson ne doit pas manger de la soupe trop tôt, qu'il ne faut pas se hâter de le faire marcher, qu'il doit avoir les reins soutenus, etc... L'hygiène, sinon l'athlétisme, ont pénétré les plus lointains villages. Pour la classe 1917, sur sept cents conscrits, il n'y avait aucune hernie. Les cas de rachitisme sont de moins en moins fréquents. La scoliose devient une rareté. La race n'est pas grande. Elle est admirablement proportionnée. Les *indices* [1] de 6 à 16 sont la presque totalité.

1. Les officiers de recrutement et les majors, tout en respectant les sévères ordonnances officielles sur l'aptitude au service physique remises à jour en août 1914, ont un certain nombre de méthodes fort anciennes, qui leur servent à évaluer la résistance physique des hommes, en dehors de tout examen pathologique. Un homme qui a un *indice* insuffisant est ajourné sans plus ample examen. Si l'indice est satisfaisant, on l'examine alors en détail. L'indice seul est souvent une cause d'ajournement ; seul il ne peut être une cause d'acceptation au service armé.

L'indice s'obtient en prenant la différence entre le chiffre du poids et les centimètres de la taille au-dessus d'un mètre et en ajoutant ce résultat à la

Il est évident que sur les quatre conseils de revision que nous avons tenus depuis la guerre — classe 1915, exemptés et réformés, classe 1916, classe 1917 — nous n'avons pas vu que des Apollons. L'examen, en décembre 1914, des exemptés et réformés reste dans mes yeux comme un spectacle ridicule et navrant. Il y avait là certes quelques beaux hommes encore, ceux qu'on avait exemptés pour myopie ou pour affections des bronches — ces derniers, guéris pour la plupart, ont été repris. Cependant cette visite n'a pas fourni un utile contingent. Les médecins-majors ont renvoyé du corps un certain nombre d'emphysémateux et de cardiaques que les « examinateurs » du conseil de révision avaient pris « bons pour le service armé ». Par contre, les myopes ont fourni un certain nombre d'hommes à l'armée auxiliaire, résultat qui n'est pas à négliger. (L'armée auxiliaire aura eu aussi sa part de peine et de gloire, dans la guerre actuelle.)

Ce qui demeurera inoubliable, pour nous, c'est l'entrain, la décence, le don total de soi dont ont fait preuve ces trois classes 1915, 1916, 1917. Pas un ne voulait avouer un cas d'exemption. Tous répondaient au médecin :

— Rien à réclamer ! Jamais malade !

Il fallait que les maires ou les adjoints, remplaçant le maire parti pour le front, se levassent pour protester.

— Mais non, monsieur le major, il n'a pas de santé. Il est

différence entre le chiffre réel du périmètre thoracique (compté en centimètres) et le nombre 100. Par exemple le soldat A mesure 1 m. 80 et pèse 75 kilos. 80 — 75 = 5. Il mesure 0 m. 84 de tour de poitrine. 100 — 84 = 16. Donc 16 + 5 = 21. Le soldat A a pour indice 21, ce qui est très convenable. Un indice meilleur serait celui du conscrit B, qui aurait :

Taille, 1 m. 75; poids, 75 kilos. 75 — 75 = 0.

Tour de poitrine, 0 m. 90. 100 — 90 = 10.

Soit, *indice* 10.

Ce qui signifie un homme robuste.

Le conscrit C, qui pèse 48 kilos, mesure 1 m. 60 et n'a que 75 de tour de poitrine, aura l'indice 60 — 48 = 12 ; 100 — 75 = 25 ; 25 + 12 = 37, très mauvais indice.

Il y a deux ou trois autres méthodes de calcul de l'indice qui donnent le même résultat. Celle-ci est la plus rapide dans la pratique. Plus le chiffre est élevé plus l'indice est dit *faible*. Le chiffre 0, indique l'indice le plus *fort*. Par exemple un homme ayant 100 centimètres de tour de poitrine, mesurant 1 m. 80 et pesant 80 kilos.

souvent enrhumé. (On sait ce que veut dire cette expression, hélas ! en révision.)

Et le jeune homme à son tour, démentait le maire.

— Je vous jure, monsieur le major ! maintenant, je me porte bien. Je ne serai pas malade au régiment.

***

Je me souviens de la scène suivante. En octobre 1914, à Saint-B..., dans une maison ancienne, où une copie de l'époque de la *Halte de Chasse* de Van Loo fait pendant au portrait de la gloire du bourg, l'astronome Faye, un mince adolescent qui semblait descendre de quelque toile de Luini, s'indignait du verdict du major :

— *Ajourné,* — avait dit le médecin.

— *Ajourné,* — répétait le général de brigade, adjoint au président du conseil de révision.

Le secrétaire général, président, allait inscrire les trois syllabes. Le conscrit se cramponnait au reps vert de la table, et sa maigreur pâle s'animait :

— Je vous en prie, monsieur le président, prenez-moi « bon ». Je monte à cheval tous les jours. Nous sommes tous comme cela dans la famille, maigres et résistants.

Le commandant de recrutement faisait remarquer :

— *Indice, 36.* C'est insuffisant !

Le jeune homme portait un grand nom de l'armorial, un de ces noms qui sonnent toute la vieille gloire de la guerre en dentelles. Je le regardai. Il était bien mince, bien fluet, une médaille d'or dentelée dansait sur son cœur, sa médaille de première communion. Le sous-préfet n'est pas membre délibérant du conseil de révision, dans son arrondissement. Il n'a que droit de présenter des observations. J'usai du droit que me donne la loi :

— Prenez-le. Il est notoire que ce jeune homme est très solide !

Sur mon affirmation, le conseil consentit à reconnaître M. de B... apte au service armé. Je n'y songeais plus, lorsqu'après Carency, je reçus la visite d'un jeune sous-lieutenant blessé au bras. M. de B... — peut-être le plus jeune officier de

France — avait si bien résisté qu'il avait été cité à l'ordre du jour et promu sur le champ de bataille.

*
* *

Dans le même canton, pour la classe 1916, brusquement à dix heures, les gendarmes entrent dans la salle.

— Messieurs, il n'y a plus de conscrits !

— Comment, il nous en reste soixante encore à examiner, d'après les listes !

On interroge les maires qui n'y comprennent rien. Je descends sur la place où je trouve les conscrits qui jouaient aux boules.

— Nous ne voulons pas nous déshabiller. Qu'on nous prenne tous « bons pour le service armé ». Nous voulons tous aller au régiment et au feu. Nous voulons être incorporés.

Il fallut parlementer pour les décider à venir se présenter. Quinze d'entre eux furent ajournés. Ils étaient furieux.

— Si nous avions su, monsieur le sous-préfet, nous ne vous aurions pas obéi !...

— Mais, voyons, mes amis, il faut être résistant pour mener la vie de tranchées !

Cette phrase me vaut une explosion de rires :

— Que les gens de Paris s'effraient de vivre dans la terre, passe encore, mais nous qui sommes des agriculteurs, que voulez-vous que cela nous fasse? Nous y vivons toute l'année dans la terre et dans les tranchées, les pieds dans l'eau et la tête au vent froid. Nous y sommes habitués !

Un autre conclut :

— La prochaine fois faudra nous faire déclarer bons, monsieur le sous-préfet. Nous aussi nous voulons en descendre des Alboches.

Au chef-lieu d'arrondissement, un malheureux enfant qui tousse et dont le médecin examinateur annonce la tuberculose dans la formule convenue, se révolte :

— Oh ! je sais bien ce que j'ai, mais je sais bien tirer. On peut m'envoyer au feu tout de suite, je tiendrai le temps qu'il faudra pour en instruire un autre !

Pour la classe 1917, j'ai reçu deux délégations. Elles venaient présenter ce vœu :

— Qu'on nous prenne, tous sans examen. Et au bout de deux mois, on renverra ceux qui ne sont pas assez forts. Nous avons la bonne volonté. Songez, monsieur le sous-préfet, à la peine que cela ferait à ceux qui n'auraient pas eu la chance d'aider à chasser les Boches.

Pendant quelques mois, pour remplacer un professeur mobilisé, j'ai enseigné la philosophie aux élèves du collège. Quelle ironie ! J'enseignai la différence entre la morale du devoir et la morale de l'intérêt à cinq élèves de la classe 1916 et 1917 qui, tous cinq, préparaient leur examen d'élèves-officiers. Ils sont venus me présenter leurs copies. L'admirable sujet de composition française! Est-ce un professeur, est-ce un officier qui l'avait choisi?

Il fallait expliquer ceci :

1° « Ce sont les monuments aussi bien que les chefs-d'œuvre littéraires et les productions scientifiques qui créent les liens d'une race. »

2° Commenter le sonnet de Heredia : *la Trebbia*[1] (cet admirable quatorzain qui finit pas les vers) :

> Et là-bas, sous le pont, adossé contre une arche,
> Hannibal écoutait, pensif et triomphant,
> Le piétinement sourd des légions en marche !

— *Pensif et triomphant*, mais c'est notre Joffre, — me disaient ces enfants.

***

En juillet 1914, Richard Dehmel, le poète allemand, déclarait que les Allemands et nous ne pouvions être des ennemis héréditaires puisque nous avions célébré ensemble Roland et Parsifal — Parsifal, le *Perceval* français. — Les vieilles légendes communes aux deux peuples sont d'accord sur ce

1. Ce même sujet a été donné aux élèves candidats au baccalauréat à Châteauroux.

fait que les adolescents, les vierges, les purs, lorsqu'ils entrent dans la lice guerrière sont les invincibles, s'ils ont su garder leur âme victorieuse des tentations de la magicienne. Si le poète qui nous insulte aujourd'hui bassement — alors qu'il doit sa gloire à nos écrivains d'avant-garde — avait assisté au recensement et à l'incorporation des jeunes classes, s'il les avait vues, pendant les mois d'instruction — soucieuses seulement de s'instruire dans l'art de la guerre, gaies, heureuses, riant avec les jeunes filles et fuyant les filles, faisant des projets pour le foyer et non pour le plaisir, s'il avait vu que parmi les soldats attablés au café, il n'y avait jamais de jeunes hommes, il aurait senti que la victoire de notre France est certaine, parce que la jeunesse sobre, vigoureuse et rieuse d'aujourd'hui veut la victoire. Parmi les hommes atteints de maladies spéciales dans les hôpitaux, il n'y a pas de jeunes conscrits. La jeunesse nouvelle méprise l'alcoolisme et la débauche. Elle a un sens très net, très sûr de ses devoirs et de ses droits. Je ne peux parler que de ce que je sais. Mais sur environ 2 400 conscrits des trois classes 1915, 1916, 1917, je n'ai vu, soit au conseil de révision, soit à la caserne, un seul ivrogne, ni un seul malade vénérien. Quant au nombre des tuberculeux, il est en décroissance de 1916 sur 1915, et de 1917 sur 1916. Je sais de vieux officiers que ces résultats ont remplis d'une émotion joyeuse.

***

A M..., un réformé, tout tatoué, se présente devant le conseil. Son corps était un véritable musée. Il avait un œil sur chaque fesse, un grand brick larguant ses voiles dans le dos, une femme en toilette de soirée sur la poitrine, une fleur différente sur chaque orteil, le portrait du tzar sur une cuisse et sur l'autre madame Sarah Bernhardt.

— Il n'y a plus de place ! — observa le major !

— Je vous demande pardon ! Il y a place pour une balle, — fit le réformé, un ancien des Bat' d'Aff ! — Et puis je vous ferai voir où je mettrai Guillaume.

On le prit. Il a reçu la médaille militaire à Carency.

Un autre a été réformé pour diabète. On le refuse. Il éclata de rire :

— Ah ! les Boches ne refuseraient pas un homme qui a du sucre comme moi !...

A Saint-G..., un jeune conscrit de la classe 1914 ajourné deux fois insiste, lui aussi, pour être pris. Le major s'impatiente :

— Si on les écoute, il faudra les prendre tous. Qu'est-ce que je fiche ici. Je n'ai qu'à m'en aller !

Et d'une voix de fillette, le conscrit répond :

— Je voudrais bien être accepté, mes deux frères ont été tués. Nous n'avons plus personne à l'armée !

Malgré le mot sublime, on n'accède pas à sa demande. Le périmètre thoracique est insuffisant. Ajourné encore ! Six jours plus tard, il revient me demander un mot pour le commandant de recrutement.

— Je voudrais m'engager.

— Mais puisqu'on ne vous a pas jugé bon au conseil de révision, vous ne pouvez pas vous engager. On est plus sévère encore pour les engagés volontaires que pour les conscrits. On ne peut faire de vous qu'un automobiliste.

— Je serai automobiliste.

Il est allé à Vincennes passer un examen spécial. A présent, il conduit une auto-mitrailleuse.

Il arrive parfois — l'humanité française n'est pas parfaite — qu'un territorial désigné pour partir essaie de trouver un prétexte afin de différer son envoi au front. J'en appelle à tous les commandants de dépôts, jamais un jeune soldat n'a essayé de retarder l'heure de partir pour le feu.

En février 1915, au moment de l'offensive sur Ypres, le commandant d'armes était réveillé par une dépêche de l'officier commissaire à la gare de Saint-Pierre-des-Corps :

« *Envoi annoncé : 770 hommes. Comment se fait-il qu'il y en ait 777 ?* »

Sept soldats de la classe 1915, pas encore instruits, avaient réussi à s'équiper, grâce à la complaisance de leurs camarades, et ils étaient partis avec les autres. Le commandant d'armes hésita un instant, puis il répondit :

— Laissez passer.

Des sept, quatre sont sous-officiers aujourd'hui. Les trois autres sont revenus blessés. Ils sont très fiers. Ceux de leur classe les enviaient. On faisait cercle autour d'eux. Peut-être exagéraient-ils un peu leurs exploits : qu'importe ! Ces blessés sont presque tous des semeurs d'héroïsme. A présent, leurs auditeurs sont au front, rêvant de les égaler, et cette odyssée de sept petits pioupious partis avant l'heure n'a pas été sans résonance morale sur les hommes restés au dépôt.

***

L'incorporation de la classe 1917 a donné aux officiers revenus du front pour l'encadrer et l'instruire de nouvelles raisons de se montrer optimistes.

— Entre ceux que nous avons laissés là-bas et ceux que nous préparons ici, — me disait le capitaine A..., il y a une telle communauté d'âme, une telle parité d'abnégations, de belle humeur et de constance que nous sommes sûrs de la victoire, le jour où, avec quelques *mécaniques* de plus, nous ne risquerons plus de la payer trop cher.

— Il nous faut beaucoup d'obus parce que, de braves garçons comme ceux-ci, — me disait un autre, — ce serait un crime de les risquer autrement qu'à coup sûr.

On a pris des précautions minutieuses touchant les dangers que peuvent courir, avant le front, ces jeunes hommes. Ils s'en sont montrés un peu blessés. La circulaire du 9 janvier 1916, touchant la prostitution dans les villes de dépôt de la classe 1917, était moins nécessaire qu'on le pourrait croire, d'abord !

— On n'est pas à la caserne pour s'amuser, mais pour apprendre à vaincre les Boches !

Ces adolescents ont de leur mission une idée plus haute que les conscrits du temps de paix. Ils acceptent d'un cœur joyeux les corvées irritantes de la caserne parce qu'ils en sentent la nécessité et la raison. Tournés vers un but précis, tous les exercices qu'on leur imposent prennent à leurs yeux une valeur féconde. Ici, encore, le côté réaliste de l'âme française suscite les jeunes énergies.

*
* *

Les blessés et les convalescents ne sont pas du tout une cause de démoralisation pour les hommes restés à l'arrière. Au contraire. Ici, on a renvoyé, dans les cinq hôpitaux de la ville, des blessés provenant des trois régiments. Cela n'a pas été d'un mauvais exemple.

A côté de la leçon admirable qu'il a donnée dans l'action, il y a la leçon qu'il donne aux civils et aux soldats de l'arrière, dont il faut faire honneur au blessé.

Le train spécial arrive presque toujours la nuit, vers les deux ou trois heures. Les infirmières, les médecins ont veillé. Le coton et l'alcool sont préparés. Les craies de la Champagne ou les boues de la Belgique couvrent les glorieux voyageurs. Le difficile c'est d'arracher les lambeaux de capotes qui se collent aux plaies ; les pansements sommaires ont coulé. L'homme s'est oublié dans ses vêtements. Parmi ces dames de la Croix-Rouge, il n'y a plus là que des femmes mariées, que des infirmières expérimentées, dévouées, pour qui la pudeur n'est pas une excuse à mal nettoyer un blessé. L'homme est porté nu dans la salle de réception, il est baigné, brossé, « récuré », comme ils disent, en tous sens. Les jeunes filles recopient, pendant ce temps, les diagnostics sommaires du front et calligraphient les pancartes. Les aides-majors rétablissent les éclisses des fractures, redressent les appareils — on a aujourd'hui de merveilleux appareils sur le front ! — On distribue les potions. L'aube point. Un immense sommeil descend sur la plupart de ces victimes. Seuls, quelques gémissements coupent le silence. Une ombre légère de femme continue à nager dans le demi-jour, on dirait, entre les rangées de lit. Le veilleur, un vieux garçon, ancien soldat, rentier ou gentilhomme, est là, pour réconforter d'un mot énergique celui qui souffre trop.

— Ah ! monsieur, un juron paternel de vieux soldat et un bras blanc de femme qui arrange le drap, comme cela me calme, — me disait un « grand blessé » qui a gémi, deux mois, sur son épaule brisée.

Le lendemain, à midi, ces blessés ne sont déjà plus les

mêmes. Quelques-uns sont tout abasourdis du silence. Tous ceux qui n'ont plus de fièvre n'ont qu'un mot :

— Le communiqué !

J'ai cru de mon devoir de faire copier à la machine tous les matins et tous les soirs le communiqué pour l'envoyer, d'abord, aux hôpitaux.

Le plus avide de nouvelles est un amputé. Il a été blessé à Réthel. Tous les matins, il interroge :

— Où en est-on? Je ne serai tranquille que quand on sera revenu là où j'ai perdu ma jambe! Vous comprenez, ces Boches, ils me gardent quelque chose. Ils sont sur mon territoire. Ils me courent dessus !

La bonne humeur de cet homme qui a dû subir trois amputations successives, qui est pauvre et doux, est le réconfort de tout l'hôpital.

— Si j'étais tombé de la faucheuse et que je me sois cassé une jambe, je n'aurais pas eu de pension !

Il s'ennuyait à l'hôpital et pendant quelques jours, il servit de secrétaire à une administration militaire. Il est tout jeune et la souffrance ne l'a pas vieilli.

Une après-midi qu'il remettait par ordre un refus à une demande de sursis par un bourrelier, le demandeur lui objecta :

— Si c'est pas malheureux de se voir refuser un sursis quand il y a tant d'embusqués comme toi dans les bureaux!

Le bourrelier n'avait pas vu le pilon du blessé, caché par l'étoffe verte du bureau. L'amputé n'est pas patient ; il envoya son pilon dans la partie la plus charnue de l'artisan.

— Tiens, voilà ce qu'il te dit, l'embusqué !...

Il y a un zouave qui a eu le nez emporté. Les infirmières lui ont appris à lire. C'est un Kabyle, de haute taille, toujours souriant :

— Ça va, ça va ! — dit-il. — Je n'ai plus de nez, mais je sais lire. J'aurais bien donné un pied en plus pour savoir lire. A présent, je pourrai être greffier du cadi.

Un autre Arabe, qu'on a fait chevalier de la Légion d'honneur, est aveugle. Il s'en console en disant :

— Je suis comme un vieux marabout !

On a pensé généreusement à fournir les blessés de linge, de vêtements et même de tabac. On a oublié les jeux et les livres

dans beaucoup d'hôpitaux de province. Certains blessés[1] s'ennuient et n'ont qu'une idée, retourner au front, pour y retrouver des amis et faire voir comme ils ont supporté « ça ».

A l'hôpital, les blessés sont silencieux, ils lisent, ils jouent aux dames; les infirmières leur imposent un peu aussi, il faut bien l'avouer. L'hôpital laïque ou religieux a toujours un côté monastique; il est le dernier asile de la règle. Parce qu'on y souffre, parce qu'on y espère, il devient, même pour les âmes les plus fortes, un lieu de méditation et de spiritualité. Ceux qui ont passé par l'hôpital, en temps de guerre, en emporteront toujours une certaine gravité, une certaine habitude de réfléchir. Enfin, avouons-le, l'hôpital leur aura donné quelques habitudes d'hygiène qui ne seront pas perdues.

Par ailleurs, des paysans, des ouvriers qui n'ont guère pu apprécier la tendresse d'une mère, qui de la femme ne connaissent guère que le dévouement et le désir, auront acquis ici un sens de respect et d'affection pour leur femme.

— Depuis qu'il a été blessé, mon mari est bien plus gentil! — me disait l'une d'elles. — Il a été si bien soigné. Il fait attention à moi. Il est plus difficile pour moi. Il ne supporterait plus que je me fatigue trop.

La guerre n'est pas seulement celle qui brise les foyers. Elle est aussi celle qui fait jaillir des sources ignorées de tendresse et de délicatesse. Ne dites pas à nos jeunes filles :

— Vous allez connaître une génération de jeunes gens violents et brutaux !

Dites-leur :

— L'activité dont ils ont fait preuve, le courage et l'endurance qu'ils ont déployés n'ont contribué qu'à les affiner encore. Ce sont de grands délicats qui vous reviendront des tranchées, et non pas des barbares !

1. Il aurait fallu peut-être assurer le service de l'*Officiel* (à cause des citations) et des listes de rapatriés et de réfugiés à tous les hôpitaux. On aurait pu comprendre ces frais dans le chiffre global des dépenses.

*
* *

Il y a un point sur lequel tous les blessés s'accordent, de quelque horizon qu'ils nous viennent. Blessés dans la retraite de la Marne, dans l'affaire de Soissons, aux Éparges ou à Carency, Souchez ou Morhange, recul ou victoire, la confiance demeure inébranlable dans les chefs et s'ils disputent entre eux, c'est au sujet de la valeur réciproque de leurs généraux.

La seule querelle que j'aie vue surgir avait pour cause la supériorité de Maud'huy sur Sarrail, affirmée par un colonial et dont ne voulait pas convenir un blessé de la ligne. Ils en seraient venus aux mains si l'Arabe dont je parlais tout à l'heure n'avait affirmé que le grand général c'était Allah-Joffre ! Là-dessus, l'infirmière-major leur offrit un cigare à tous trois.

Si les blessés sont silencieux à l'hôpital, ils prennent leur revanche lorsqu'ils sont revenus à la caserne de dépôt. Ici, le commandant d'armes a voulu qu'ils fussent en contact constant avec les jeunes classes. Il faut assister le soir, aux cours de stratégie que les blessés font aux *bleus*, dans la cour, et entendre le récit de leurs prouesses :

— Je te l'empoigne par les pieds et je te tape sur les autres avec mon Boche. Ah ! ils n'en menaient pas large !...

Parfois, le blessé s'interrompt par un grand éclat de rire.

— Eh ! vous croyez ça ! Non. Les Boches n'existent pas. On n'en a jamais vu. C'est des microbes qui sont dans l'air et qui vous envoient des balles !...

Les hommes revenus du front entretiennent parmi les nouveaux incorporés un esprit d'initiative, de désintéressement et de sacrifice excellent. A voir une telle bonne humeur perpétuelle animer des soldats blessés, les jeunes ne se pardonneraient point de montrer la moindre hésitation. Pourquoi n'en feraient-ils pas autant? D'autre part, le blessé lui-même s'exalte et n'a plus qu'une envie, retourner au feu. Il n'est point comme le matador qui, déjà touché par la corne, ne retrouvera jamais plus son audace première. Au contraire, il se considère comme *vacciné* contre les balles.

Ne déduisez pas toutefois de ces exemples que le blessé soit détaché des biens de la terre, qu'il vive en saint déraciné de ses affections et de ses intérêts. Ce serait méconnaître une des forces les plus vives du peuple français. Vous tomberiez dans la même erreur que les Allemands. Prêt à se dévouer corps et âme à une idée, éloquent et courageux, le Français reste très pratique. Cette apparente antinomie nous a sauvés.

Quelle que soit l'action d'éclat qu'il ait accomplie, quel que soit le mot sublime qu'il ait prononcé, le Français, héroïque, disert et débrouillard n'en oublie pas ses intérêts. Qu'il soit loué pour faire ainsi la part du rêve et celle de la vie ! Nos blessés et nos combattants ne négligeaient pas, même aux jours de l'offensive de Champagne, d'écrire pour se faire dégrever de leurs contributions ou de leur prestation, pour signaler une erreur dans une feuille d'allocation. Ils rédigent leurs réclamations toujours de façon très pondérée et très précise.

Même au cours des combats, ils restent des observateurs minutieux de tout ce qui touche à leur profession. J'ai lu des lettres venues des tranchées de Champagne, où sous les marmites, un vigneron notait des procédés inédits de taille pour la vigne et de ligature d'échalas. Rien de ce qui peut aider à reconstituer, après la victoire, la vie agricole, industrielle ou économique du pays n'échappe aux combattants. Les blessés qui reviennent ont retenu de leur tragique et sanglant voyage souvent bien des renseignements pratiques.

Ainsi — c'est je crois un signe certain de la confiance générale qui anime nos défenseurs — on sent parmi les ruines de l'heure, grandir les forces fécondes d'une renaissance, et chacun de nos blessés nous arrive riche de projets et avide d'action.

Comment ne guériraient-ils pas?

Ce sont des officiers et des sous-officiers blessés, revenus du front presque toujours décorés et cités à l'ordre du jour qui sont chargés de l'instruction des nouvelles classes. Ce fait ne s'est rencontré que sous l'Empire. Des cadres expérimentés, renseignés sur la guerre même qu'ils vont continuer, habitués à la fermeté et à l'indulgence, sachant ce qu'il importe d'observer, ayant appris à leurs dépens ce qu'il coûte à négliger

certaines observations, ayant aux yeux de leurs hommes une autorité incontestable, voilà qui nous rassure sur la cohésion des nouvelles formations. Leurs chefs ont assez de prestige pour n'être diminués, ni par le conseil de patienter, ni par l'ordre d'attendre. Et ils n'ont à craindre de leurs soldats, ni témérité, ni défaillance.

Les blessés, officiers et soldats, ont été — parce qu'ils ont voulu l'être et qu'ils avaient une âme assez vigoureuse pour savoir se maintenir à cette hauteur, — des professeurs d'énergie morale. L'exemple de leur douleur et de leur stoïcisme a trempé par avance les jeunes hommes qui seront les vainqueurs irrésistibles, parce qu'ils vont à l'ennemi sans fausses chimères, sans folie, prévenus de tout ce qu'ils peuvent redouter et de tout ce qu'ils doivent obtenir. Ils ont eu devant eux, par les blessures de leurs jeunes aînés, de leurs camarades, la plus probante des expériences.

Nos hôpitaux aussi ont été le laboratoire de la victoire.

***

Un sous-préfet reçoit beaucoup de visites de femmes. Hélas ! combien sont en deuil!

Depuis dix mois, j'ai entendu bien des récriminations contre les commissions instituées par la loi du 5 août 1914, je n'en ai jamais entendu plus de deux ou trois fois contre la guerre elle-même. J'ai recueilli bien des aveux amers, écouté bien des cris, vu couler bien des larmes. Je n'ai jamais, qu'un seul soir, surpris un appel à la paix quelle qu'elle fût. L'histoire vaut d'être contée :

Une femme en longs voiles noirs insiste pour être reçue après le départ des employés, afin d'obtenir une légalisation. Elle entre, furieuse.

— Oh ! monsieur, je vous le dis, si cette guerre ne finit pas vite, les femmes s'en mêleront et ce sera la Révolution !

— Ah !

— Oh ! je vous le dis !

— Mais, madame, on ne peut vraiment pas laisser les Boches maîtres de la Belgique.

— Oh ! Je veux la paix !

La femme était en deuil. Je songeais au mari perdu (elle était jeune !) j'excusai sa douleur. Comme elle continuait à se répandre en imprécations, je demandai :

— Votre mari a été tué !

— Non ! il est à la maison. Il est exempté.

— Votre frère?

— Non ! C'est un oncle qui est mort ! Il nous a laissé son héritage et, à cause de cette sale guerre, parce qu'il y a un autre héritier qui est prisonnier en Allemagne, on ne peut pas faire le partage. Si vous croyez que ca n'est pas malheureux, un héritage attendu depuis dix ans! Même que nous avons emprunté dessus.

Elle recommençait son antienne. Je me levai. Elle sortit en maudissant la guerre. Je la rappelai :

— Il ne faut pas tenir des propos semblables. Vous pourriez être poursuivie et ne plus avoir droit à l'héritage !

Mon affirmation n'avait, quant à sa conclusion, aucune valeur juridique, certes. Pourtant, elle troubla mon interlocutrice. J'appris que quelques jours plus tard, elle avait envoyé un billet bleu à une œuvre de secours.

Le contraste, maintenant.

J'ai vu une paysanne conduire à la caserne le troisième de ses enfants — les deux autres ont été tués; — elle est veuve :

— S'ils doivent te tuer, — lui dit-elle, — que ça soit pas de loin et qu'au moins tu en aies tué quelques-uns, des Boches, avant!

Il y a des sommets de la douleur où la souffrance s'abolit pour devenir vengeance. La femme est prise actuellement entre les soucis des terres à gérer ou à cultiver, l'inquiétude de la dépêche qui peut survenir, annonçant un malheur. Elle doit songer à l'absent et le suppléer. Trembler pour lui et assurer la subsistance de ceux qui vivent autour d'elle. C'est ici qu'apparaît bien le dualisme réaliste et idéaliste de la race. La femme est, autant au point de vue social qu'au point de vue physiologique, un être de conservation. Elle qui n'aime guère les démarches et les papiers administratifs se démène en ce moment, avec des habiletés de vieux bureaucrate, pour ses contributions, pour obtenir des ouvriers agricoles... La

ferme volonté des femmes aura sauvé une grande partie des richesses que des hommes eussent négligées. Et pourtant l'engrangement de ces récoltes est une des conditions de notre résistance et de notre succès.

Une boulangère de R..., ayant eu son mari blessé et tué à l'ennemi, put faire revenir son corps. Le soir de l'enterrement, l'ouvrier mitron s'enivra si fort qu'il n'eut plus ni le courage de pétrir, ni la force d'enfourner. Outrée, madame X... le mit dehors et depuis c'est elle qui approvisionne deux gros bourgs. Depuis six mois, elle veille pour que nul ne manque de pain.

Elle n'a pu trouver à remplacer l'ouvrier renvoyé.

— Si le travail me tue, tant mieux. Le matin, je suis si fatiguée que je dors debout. Ça m'empêche de penser.

***

Madame de L... est sans nouvelles de son mari, depuis le 25 août ; il a disparu dans la retraite de Charleroi. Tous les jours, elle envoie un paquet à quelque soldat dont elle demande l'adresse à diverses œuvres. Sa fillette a joint à l'un d'eux, cette lettre :

« *Pauvre Soldat,*

» *Je vous envoi ce paqué. Ma maman, elle pleure et moi aussi j'ai du chagrin, mon povre papa on n'en a pas de nouvele. Cé triste d'être sans nouvelle de son papa. Povre solda je vous aime. Voulez-vous que je sois votre amie. Je vai vous dessiner une fleur dans le coin. Je m'applique bien.*

» *Luce.* »

Madame N... est aussi sans nouvelles de son mari. Elle m'a dit :

— J'appréhende la fin de la guerre. Tant qu'elle dure, j'ai encore de l'espoir, mais après, si je n'ai pas de nouvelles, ce sera bien fini !

Madame J.-R... a été appelée à l'hôpital. Elle était mariée depuis dix jours, lorsque son mari est parti. On lui renvoyait un malheureux ayant une partie de la joue emportée. Elle ne

l'a pas reconnu. Elle a dû faire effort pour le reconnaître. Il est mort dans la nuit, d'une lésion interne.

— Je ne suis pas bien sûre que ce soit lui. Il a dû comprendre mon hésitation. Je ne me le pardonnerai jamais.

Une autre, mariée par procuration, à T..., a reçu le même soir une dépêche annonçant la mort de celui dont elle portera le nom désormais.

Le mot le plus navrant et qui résume toute la psychologie de celles qui attendent et aussi toute la force de la femme :

— On attend depuis six mois et on ne sait pas s'il reviendra. Si on était sûr qu'il reviendra, ça ne ferait rien d'attendre un ou deux ans de plus.

Et cette jeune veuve frêle qui soupire, toute souffreteuse :

— J'avais tant peur de mourir avant son retour et c'est lui qui est tué.

***

Mon coiffeur était un jeune homme exempté pour varices, en 1907. Comme ses varices n'étaient, ni remontantes, ni en paquets, il fut déclaré, en décembre 1914, « bon pour le service armé ». Cette décision l'enchantait. Il me déclarait deux mois plus tard :

— On m'a opéré pour mes varices ! Monsieur, j'en ai de la chance ! Cette opération a été faite par M. le professeur Labbé. Dans le civil, on m'aurait au moins pris mille francs. On m'a enlevé ça, *gratis*.

Après deux mois de convalescence, envoyé au front, il fut tué, par une torpille aérienne, la veille du jour où il devait partir en permission. Sa jeune femme disait :

— Encore s'il avait pu venir avant! Si j'avais pu le revoir! Et puis, qu'il ait été tué comme ça, tout seul dans la tranchée, sans avoir pu tuer quelqu'un de ces Boches, oh ! c'est plus terrible que tout !

La douleur de cette femme, douleur sans éclat, crispée, muette, profonde, est une des plus émouvantes qu'il m'ait été donné de connaître. Comme elle a des « devoirs » envers des parents, elle reste encore à sa caisse, dans sa boutique où

où un garçon de treize ans et un septuagénaire assurent le service.

Un soir, l'un de ses clients, vieux garçon égoïste, type du petit rentier maniaque, se permit de déclarer, cependant qu'on rafraichissait le duvet follet qui lui sert de chevelure :

— Ah ! qu'on en finisse de cette guerre ! Je tiens à avoir la paix ! moi !

Elle se dressa :

— Monsieur, je préfère perdre votre clientèle et celle de vos amis à entendre des choses comme ça chez moi. Ça n'est pas juste que ça soit ceux qui n'ont rien souffert qui découragent les autres. Moi, j'ai payé ma dette. J'ai rien dit quand mon mari est parti comme les autres ! Maintenant qu'il est mort, il ne faut pas que ça soit pour rien.

L'autre interloqué, balbutiant voulut s'excuser. La malheureuse sanglotait et se contentait de répéter :

— Allez-vous-en, monsieur ! Allez-vous-en !

Le client s'éloigna et il disait :

— Je ne comprends pas madame X... Elle va perdre toute sa clientèle. Elle ne sait pas comprendre ce qu'on dit ! (*Sic.*)

— Non ! lui répliquait-on ! parce que sa clientèle ne vous ressemble pas.

Aucune n'a un mot contre la guerre, pour souhaiter qu'elle finisse. Elles disent :

— Si on avait pu faire que ça ne soit pas arrivé ! Mais maintenant que ça y est !...

Une blonde de vingt-trois ans qui tient un garçonnet de trois ans répète :

— Il faut bien en finir tout à fait, pour que, si celui-ci a une femme un jour, elle ne souffre pas ce que je souffre. Si on n'avait pas l'enfant, on prendrait un fusil et on irait aussi là-bas. Sale peuple !

Mais sa belle-sœur, qui a aussi perdu son mari, répond :

— Oh ! tu sais, là-bas aussi, il y a des femmes qui pleurent.

Elles n'ont des yeux sévères que pour certains poseurs de l'arrière : le petit inapte qui a de bonnes raisons de n'être pas allé au front mais qui a le tort de s'exhiber dans un équipage flambant neuf et plus guerrier que de raison. Ceux-là devraient

regarder les veuves plus souvent. Ils sentiraient l'indécence de certains accoutrements trop avantageux.

Cependant que j'écris ceci, je vois passer sous son crêpe la jeune veuve d'un officier ministériel. Avant la guerre, il n'avait rien de guerrier. Il est tombé, en héros, entraînant sa compagnie, commandant la charge en se traînant sur ses jambes brisées, il a expiré en criant « en avant ». Il a été cité à l'ordre de l'armée. Sa veuve a dit :

— Ah ! je sais bien qu'il n'est pas mort pour rien !...

*
* *

C'est parce que nous savons tous qu'ils ne sont pas morts *pour rien*, nos héros, qu'ils ne sont pas morts pour le caprice d'un prince ou la vanité d'une dynastie, mais pour la défense de la race, que nous pouvons supporter le regard des mères et des veuves et qu'elles peuvent trouver, dans cette certitude, sinon l'apaisement, du moins la justification de leur douleur.

ERNEST GAUBERT

LA SITUATION ÉCONOMIQUE

DE L'AUTRICHE-HONGRIE

Dans la situation économique de l'Autriche-Hongrie, il y a un paradoxe : l'apparente solidité financière, l'acuité exceptionnelle de la crise des prix. Quelle réalité recouvrent ces deux phénomènes? C'est ce qu'on voudrait montrer ici, pour autant que le permettent des documents sûrs, des faits précis et des chiffres certains.

La mainmise de l'Allemagne sur l'Autriche-Hongrie est un des effets les plus intéressants et les plus graves de cette guerre. Politiquement et militairement, elle est complète : économiquement, elle est en train de s'achever. L'Allemagne a donné à l'Autriche-Hongrie ses formules économiques de guerre ; elle lui a pris une bonne part de son stock monétaire et alimentaire : le terrain est ainsi doublement préparé pour l'absorption totale, déclarée, définitive, pour la proclamation de cette union économique de l'Europe centrale, dont il est si fort question depuis quelques mois. La situation économique actuelle de l'Autriche-Hongrie a certes des causes naturelles : il serait, cependant, d'une courte vue de n'y pas chercher aussi l'action voulue de l'Allemagne, et de ne pas la considérer en fonction des grands desseins allemands.

LES FINANCES

Les finances de la monarchie habsbourgeoise n'ont jamais été brillantes. Depuis 1908, les charges d'une mobilisation permanente, suite d'une longue série d'erreurs dans la politique balkanique, les épuisaient lentement : ce fut l'un des griefs allégués à Vienne contre la Serbie. On a ses raisons, en Autriche et en Hongrie, pour ne pas déclarer officiellement le montant des frais de guerre de la monarchie. Il est public, pourtant, qu'après avoir débuté à 800 millions de couronnes [1] par mois et atteint le milliard vers la fin du printemps, ils continuent à progresser régulièrement, et qu'à la fin de décembre 1915 ils se montaient, la première mise de mobilisation comprise, en chiffres ronds à 24 milliards de couronnes. C'est les trois cinquièmes de ceux de l'Allemagne (34 milliards de marks); mais la fortune nationale de l'Allemagne est le triple de celle de l'Autriche-Hongrie (350 milliards de marks contre 150 milliards de couronnes au plus). Dix-sept mois de guerre ont donc exigé de l'Allemagne le dixième environ de sa richesse, de l'Autriche-Hongrie tout près du sixième.

Pour faire face à ces dépenses, l'Autriche-Hongrie a recouru à peu près également à la Banque austro-hongroise et à l'emprunt.

La Banque austro-hongroise, commune aux deux États de la monarchie, Autriche et Hongrie, tient de son privilège le droit d'émettre — à concurrence d'au plus deux fois et demie le montant de son encaisse — des billets qui ont, dans toute la monarchie, en droit cours légal, et en fait cours forcé. Elle est astreinte à publier périodiquement ses bilans. Sitôt déclarée la guerre à la Serbie (26 juillet 1914), des ordonnances suspendirent l'application du Statut de la Banque, et la publication des bilans fut arrêtée. Les derniers chiffres officiels et publics sont donc ceux du 30 juin 1914 : mais, pour n'être pas publics, ni précis à un heller [2] près, ceux que voici n'en sont pas moins officiels, authentiques et certains :

1. La couronne est au pair de 1 fr. 05.

2. Le heller, centième de la couronne, vaut 1 cent. 05.

SITUATION DE LA BANQUE AUSTRO-HONGROISE (en couronnes)

	Encaisse or.	Circulation de billets.
30 juin 1914	1 255 084 788,47 [1]	2 325 145 670
30 novembre 1915.....	Mémoire	14 000 000 000

Que *mémoire* représente 10, 50, ou 100 millions, ou 700, comme le veut l'opinion la plus optimiste, ou peut-être au contraire le vide absolu, il n'importe. Si on ignore le chiffre exact, on sait qu'il est inavouable. « L'assemblée générale de la Banque austro-hongroise ne se tiendra pas plus en février 1916 qu'elle ne s'est tenue en février 1915, à moins que d'ici là la guerre n'ait pris fin, et qu'on ne puisse donc publier les chiffres du bilan. » Cette confession d'un journal ami et presque officieux [2] est caractéristique de l'esprit autrichien : le mal n'est pas que les choses soient, mais qu'on les sache. Et qui donc, malgré ce mystère, ignore, à moins de vouloir l'ignorer, que la circulation fiduciaire austro-hongroise est septuplée, tandis que sa couverture or est tombée de 53 p. 100 à 5 p. 100, ou peut-être à 2 ou 1, et que donc la sûreté du billet de banque austro-hongrois a diminué de 1 000, peut-être de 3 000 p. 100?

L'or qui dormait tranquille aux caves profondes de la *Bankgasse* a été employé au profit de l'Allemagne, voilà le fait. Mais comment? On croit souvent que, dès le début de la mobilisation, cet or est entré, en même temps que le trésor du *Juliusturm* de Spandau, dans l'encaisse de la *Reichsbank*, et a aidé ainsi l'Allemagne à soutenir son bluff de l'or [3]. Admirable sujet de diptyque, digne du talent des peintres officiels de Berlin ! 1909 : Guillaume II, « Niebelung fidèle, dans son armure étincelante [4] », étend sur François-Joseph son bras protecteur ; 1915 : Guillaume II, en tenue « gris campagne », présente à son vieil allié la note de la fidélité chevaleresque, « payable en or ». Peut-être les financiers allemands, qui ont

1. Plus, à cette date, 354 millions d'argent et créances sur l'étranger, qui doivent être aujourd'hui réduits à bien peu de chose.

2. *Frankfurter Zeitung* du 8 novembre 1915.

3. *Telegraaf*, d'Amsterdam, 11 juillet 1915.

4. C'est par ces paroles que Guillaume II a exalté l'aide qu'il avait prêté à la politique austro-hongroise dans la crise de 1908-1909.

plus d'un tour dans leur sac, ont-ils trouvé des moyens plus subtils d'arriver à leurs fins. En tout cas, à partir de février ou mars 1915, on voit s'établir l'écoulement régulier de cet or austro-hongrois vers la Hollande, tandis que les envois de marks à Amsterdam, fréquents jusqu'alors, diminuent et finalement s'arrêtent tout à fait. Or, quand il arrive en Hollande des couronnes, c'est le cours du mark qui monte. La sagacité des journaux allemands s'est exercée sur ce phénomène, et en a découvert les causes : l'Autriche-Hongrie a des coupons à payer en Hollande, ou des achats à y régler — par exemple du tabac ! — ou encore, débitrice de l'Allemagne, elle se procure en Hollande des marks pour s'acquitter [1]. Croit-on le public si naïf? En réalité, l'Allemagne a annexé l'encaisse or de la Banque austro-hongroise ; elle s'en est servie pour ses paiements. Le crédit de la Banque et de la monarchie a été ruiné pour prolonger le crédit de l'Allemagne.

Les 12 milliards de couronnes dont la circulation actuelle dépasse la normale forment donc la part de la Banque dans les dépenses de guerre de la monarchie. Celle des trois emprunts de guerre, un peu plus élevée, est en chiffres ronds de 13 milliards [2].

EMPRUNTS DE GUERRE DE L'AUTRICHE-HONGRIE (en couronnes)

	Autriche.	Hongrie.
Octobre 1914	2 135 000 000	1 170 000
Juin-juillet 1915	2 630 000 000	1 130 000
Octobre-novembre 1915.	4 150 000 000	1 970 000

Les emprunts autrichiens sont en 5 1/2 p. 100, remboursables en 1920, 1925 et 1930 ; les emprunts hongrois, pour la

1. *Frankfurter Zeitung*, 21 septembre.

2. Le total de ces deux sommes, 25 milliards de couronnes, dépasse d'un milliard le chiffre donné plus haut pour les dépenses de guerre. Mais il y a à tenir compte des besoins de deux budgets ordinaires, qui, dès le temps de paix, se soldaient par un déficit global voisin du milliard. Bien loin donc qu'il reste à l'Autriche-Hongrie un milliard de disponibilités, il est établi qu'en plus de ces 25 milliards elle en a emprunté 3 ou 4 sous forme de bons et traites du Trésor, sans parler du milliard prêté par l'Allemagne, dont il sera question plus loin.

plus grande partie, en 6 p. 100 perpétuel, inconvertible durant cinq ou dix ans. A des cours d'émission de 90 à 98, le revenu net est de 6 à 6 1/2 p. 100. Ce taux n'a rien d'excessif : car la dette autrichienne et la dette hongroise étaient depuis une trentaine d'années en 4 p. 100, et le dernier emprunt (février 1914) à 5 p. 100. Mais, par les procédés de réclame employés, par le classement des titres, par les combinaisons financières qui les ont permis, ces emprunts sentent l'opération louche et malsaine.

Faire donner, en faveur d'un emprunt de défense nationale, toutes les puissances d'autorité ou de persuasion, clergé, administration, professeurs, instituteurs, est légitime, tant qu'on ne dépasse pas la mesure : et peut-être est-elle dépassée quand, en Hongrie, le président du conseil lui-même fait directement appel aux souscriptions par la voie des journaux. Publier chaque jour, comme appât, la liste des gros souscripteurs, et même celle des autres, s'ils le demandent, est licite, encore qu'inélégant. Mais est-il décent de lancer un emprunt d'État par une publicité plus qu'américaine, telle qu'on la fait à des pilules dépuratives ou à des lotions trichophiles? Durant toutes les périodes de souscription, on a vu, jour par jour, s'étaler à chaque page des journaux hongrois des annonces raccrocheuses, en caractères obsédants, en style de parade de foire :

L'honneur, la conscience, le souci de notre conservation nous commandent de souscrire à l'emprunt de guerre. — Tout le monde sur le pont, maintenant, maintenant ! C'est l'heure, la grande heure des espoirs ! Tendons tous nos muscles au service de la patrie ! Que les civils courent à la suite de nos braves soldats au champ du sacrifice, qu'ils y courent par le chemin qui s'ouvre à eux ! Qu'ils souscrivent à l'emprunt de guerre[1] !

Du moins le procédé est-il encore franc, s'il est un peu brutal. Mais n'est-ce pas abuser de la confiance du public que de lui offrir, en première page, sous la caution de noms connus dans la science, la finance, la politique, des articles graves, doctrinaires, abstraits, où rien ne trahit la tendance, jusqu'au paragraphe final qui brusquement démasque l'escopette :

1. *Pester Lloyd* et *Budapesti Hirlap*, 5 mai 1915.

l'appel à la souscription? Quand la *Neue Freie Presse*[1] entonne un hymne à la générosité de l'État qui, en faveur des capitalistes privés par la guerre de leurs habituels placements lucratifs, crée, sous la forme d'un titre de sécurité et de revenu exceptionnels, « une véritable indemnité de cherté de vie », elle n'est encore qu'audacieuse et ridicule. Mais quand (16 octobre) elle prétend — oh ! par pure curiosité de mathématiques financières, et sans nulle arrière-pensée — démontrer que qui fait des dettes s'enrichit, que penser d'un crédit qui se soutient par de pareils arguments? Souscrivez de votre propre argent, dit cet article, qu'a signé un actuaire viennois, vous en retirerez 6,29 p. 100 ; d'argent emprunté, ce sera 13 p. 100 ; sans argent, avec une simple garantie de titres, c'est le fin du fin : vous toucherez pendant deux ans 4,69 p. 100 d'un capital imaginaire. Dans certains pays, ce genre de prospectus mène droit à la correctionnelle, et, dans tous, des titres ainsi lancés finissent aux Pieds-Humides.

Le public autrichien et hongrois en a bien eu le soupçon. Pour être timorée à l'excès, la censure, à Vienne comme à Budapest, n'est pas fine, et elle laisse passer des chiffres compromettants. Nous savons ainsi que, de l'ensemble des souscriptions aux deux premiers emprunts hongrois, 31 p. 100 étaient de moins de 10 000 couronnes, 30 p. 100 de 10 000 à 100 000, 39 p. 100 de plus de 100 000 ; et que le troisième emprunt autrichien, d'autre part, se décompose en 35 à 40 p. 100 de souscriptions d'un million et plus, 35 à 40 p. 100 de 100 000 couronnes à un million, et 25 p. 100 seulement au-dessous de 100 000 couronnes. Dans le *Pester Lloyd* du 17 octobre dernier, une des autorités financières de la Hongrie indiquait combien il était nécessaire que tous les éléments du peuple participassent aux souscriptions, « ne serait-ce que pour des raisons d'ordre social, pour éviter la situation extrêmement désagréable qui se produirait si plus tard, aux yeux d'une grande partie du peuple, l'intérêt de l'emprunt devait apparaître comme un tribut qu'elle aurait à payer à un petit groupe de capitalistes ». C'était l'aveu, voilé, mais significatif, que les deux premiers emprunts n'avaient rien

1. 9 mai.

eu de populaire. Le troisième ne l'a pas été davantage. Chaque fois, le gros des souscriptions a été fourni par les fonctionnaires, les grandes sociétés qui dépendent de l'État, les personnes publiques, et les fournisseurs de l'armée. Encore ceux-ci se sont-ils parfois fait tirer l'oreille. Le délai de souscription au second emprunt autrichien a été, la veille même de sa clôture, prolongé de dix jours, qui ont produit le cinquième du total souscrit. Version officielle : l'impossibilité de repousser les innombrables souscripteurs qu'en onzième heure, sur la déclaration de guerre de l'Italie, l'enthousiasme patriotique poussait aux guichets. Vérité : on avait commencé trop tard à mettre en mouvement les curés, et à négocier avec un certain nombre de fournisseurs militaires qui s'étaient taxés trop bas. En fait, les emprunts autrichiens et hongrois sont plus qu'à moitié des emprunts forcés. S'ils avaient été vraiment libres, eût-il été nécessaire de le crier sur les toits [1] tout en menaçant à mots couverts de l'emprunt forcé?

Sur ces 13 milliards dont on a fait tant de volume, il n'y en a guère que 3 ou 4 qui soient de vrai argent, d'argent frais. Car l'Autriche-Hongrie, comme il est naturel, a emprunté à l'Allemagne la formule de M. Helfferich, la souscription par accumulation d'avances sur les titres. Avec 1 000 couronnes, les avances successives permettent d'en souscrire, suivant les cas, de 3 à 4 000. Chaque emprunt se nourrit lui-même pour les trois quarts : en veut-on connaître le produit réel? Il faut prendre le quart du chiffre annoncé. A deux pays du type économique de l'Autriche et de la Hongrie, trois mois suffiraient-ils d'ailleurs, et en pleine guerre, pour reconstituer 6 milliards de capitaux libres? Mais il ne s'agit que de papier.

Ces emprunts sonnent creux. Ni les peuples de la monarchie ni les neutres ne s'y sont laissé prendre. A l'intérieur, 10 p. 100 au plus de souscriptions vraiment populaires ; au dehors, une abstention significative : des États-Unis, malgré la propagande progermaine, malgré les séductions d'un change exceptionnellement favorable, qui faisait ressortir un rendement de 8 p. 100, une misère, peut-être 100 millions de couronnes ; en Suisse, la méfiance la moins déguisée : un grand journal

1. *Neue Freie Presse* du 9 mai 1915.

alémanique, strictement neutre, la *Neue Zürcher Zeitung* (3 novembre), en des termes dont la modération même soulignait la dédaigneuse sévérité du jugement, mettait ses lecteurs en garde contre des emprunts lancés à l'aide d'une réclame si outrancière et échafaudés sur une si étrange et suspecte combinaison d'avances superposées.

Avant la guerre, l'habile politique de la Banque maintenait le change austro-hongrois aux environs du pair : en juillet 1914, il ne perdait pas plus de 1/2 à 1 p. 100. Depuis la guerre, il s'est effondré. Sous la double influence de l'arrêt du commerce extérieur [1] et de l'énorme inflation, il présente aujourd'hui les symptômes caractéristiques des finances avariées : dépréciation profonde, quotidiennes et amples fluctuations. Dans la première décade de février 1916, la couronne perdait en moyenne dans les pays neutres 37,4 p. 100.

POUR 100 COURONNES AUSTRO-HONGROISES

	Pair.	Cours moyen de la première décade de février [2].	Perte.
Francs (suisses).....	105	66,6	36,5 %
Dollars.....	20,265	13,45	33,6 %
Florins hollandais.....	50,40	30,40	39,6 %
Couronnes scandinaves..	75,61	46,50	39,8 %

La courbe de la baisse, après avoir été longtemps d'allure assez régulière, s'est brusquement effondrée vers le milieu de décembre. Le franc suisse, par exemple, qui cotait 96,05 en juillet 1914, 110 en décembre, 118 en mars 1915, 122,50 en juillet, 130 en octobre, 135 au commencement de décembre, montait à la fin de décembre à 149,50, sautait le 8 janvier 1916 à 163, et atteignait le 16 son point culminant, à 167,50, perdant ainsi 43,1 p. 100. A ce moment s'est produite, à l'insti-

1. Par rapport au premier semestre de 1914, le commerce extérieur de l'Autriche-Hongrie a diminué de 43 p. 100 à l'importation, 60 p. 100 à l'exportation. Encore la diminution réelle est-elle plus forte, car la hausse des prix fausse la comparaison à l'avantage de 1914.

2. Dans l'état actuel du marché des changes, ces cours ne peuvent naturellement pas prétendre à une précision absolue : ils sont exacts à quelques dixièmes près. Il semble que, depuis décembre, il ne se soit presque pas traité de couronnes à New-York ; symptôme qui n'est pas sans valeur.

gation de l'Allemagne, une intervention officielle, et les premières mesures ont été prises, à Vienne comme à Berlin, pour centraliser le marché des changes, en vue d'en influencer le jeu normal dans un sens favorable aux coalisés. C'est ainsi que le franc a été ramené le 10 février à 69, avec 34,2 p. 100 de perte. Mais on voit ce qu'il y a d'artificiel dans ce relèvement et combien peu il prouve en faveur du crédit de l'Autriche-Hongrie en face de l'effondrement antérieur, qui, lui, était spontané et exprimait exactement et sincèrement l'opinion des financiers neutres et désintéressés sur la situation économique de la monarchie.

Dans son rapport avec le mark, la couronne s'est mieux tenue : au 10 décembre, elle ne perdait que 18 p. 100 ; au 31, 20 p. 100 ; au 8 janvier, 22,3 p. 100 ; depuis, l'écart s'est détendu ; au 10 février, la perte n'était plus que de 14,6 p. 100. C'est l'effet de la baisse du mark, de l'étroite solidarité financière des deux empires coalisés, et des interventions répétées de Berlin en faveur du cours de la couronne. Au commencement d'octobre, il fut même question d'une opération de grand style, par laquelle la haute finance allemande aurait pour dix-huit mois assuré au change autrichien une stabilité relative. Le seul bruit en suffit pour qu'en trois Bourses le cours des 100 marks revînt de 146 à 139 couronnes ; par contre, sur la seule annonce de l'échec du plan, on retombeit à 142, et, après un moment d'attente, on repartait en baisse. C'est que l'Autriche-Hongrie, qui se sent perdre pied, se cramponne anxieusement à l'Allemagne ; mais l'Allemagne n'a pas, ou n'a plus, ou ne veut plus avoir confiance. A deux reprises depuis la guerre, elle a prêté à son alliée, qui est sa débitrice pour coupons et livraisons de matières premières pour l'industrie, de quoi payer en partie ses dettes, 800 millions de marks. La presse officieuse de Vienne a ouvertement déclaré depuis, et à plusieurs reprises, que seule une nouvelle opération du même genre, mais de tout autre envergure, pourrait à brève échéance sauver la monarchie d'une catastrophe financière. L'Allemagne est jusqu'ici restée sourde à cet appel. Serait-ce qu'aujourd'hui elle croit avoir intérêt à la catastrophe?

***

Au remaniement ministériel de la fin de novembre, le baron Engel, ministre des Finances d'Autriche, a passé la main. Depuis le mois d'août, on le savait résolu à ne pas porter plus longtemps la responsabilité d'un système qui aboutira nécessairement à la banqueroute. Son collègue de Hongrie, M. de Teleszky, n'a pas les mêmes inquiétudes : la Hongrie posséderait-elle des garanties ou des assurances spéciales? Le Reichsrat n'a pas été réuni depuis le début de la guerre, et le Parlement hongrois n'a tenu que des sessions de parade. On eût été curieux de voir si les ministres autrichiens et hongrois reprendraient à la tribune le thème autrefois cher à M. Helfferich : les emprunts, sous toutes leurs formes, ne sont que des avances, dont les coalisés victorieux se rembourseront, et bien au delà, par les indemnités de guerre qu'ils imposeront à leurs ennemis. Le thème a été abandonné aux journaux : ils ne l'ont abordé que timidement. Le cœur n'y était pas.

En mai 1866, au moment le plus critique du conflit diplomatique entre l'Autriche et la Prusse, un essai de conciliation officieuse fut tenté. Le ministre des Finances d'Autriche déclara alors : il nous faut dans les trois mois, soit la victoire et 50 millions d'indemnité de guerre, soit la défaite, prétexte honorable à faire banqueroute. — Pour faire banqueroute, l'Autriche-Hongrie d'aujourd'hui n'attendra peut-être même pas la défaite ; et il semble que l'Allemagne prussienne, devenue son alliée, l'y entraîne : à une monarchie ruinée et discréditée, l'absorption dans la grande Confédération de l'Europe centrale n'apparaîtrait-elle pas comme le salut? Le récent voyage de M. Helfferich à Vienne, la nouvelle lancée d'un emprunt commun des deux empires coalisés doivent retenir toute l'attention des Alliés. Dans l'absorption de l'Autriche-Hongrie par l'Allemagne, la fusion financière joue un grand rôle, et elle a pour première condition, aujourd'hui, la banqueroute de l'Autriche-Hongrie.

LA CRISE DES PRIX

Entre tous les États belligérants, l'Autriche et la Hongrie détiennent le record de la vie chère. Les preuves en sont innombrables et certaines.

D'un tableau publié par le journal socialiste de Budapest, *Népszava*, il ressort que, pour une famille ouvrière de cinq personnes à Budapest, la dépense hebdomadaire incompressible de nourriture a, du 30 juin 1914 au 15 novembre 1915, passé de 21 cour. 81 à 49,08, c'est-à-dire de 100 à 225 p. 100, par les étapes suivantes :

31 octobre 1914	107	15 mai 1915	202
15 janvier 1915	129	15 juin	210
1er février	147	15 août	202
15 mars	161	15 septembre	217
15 avril	184	15 octobre	223

La hausse de la viande et des graisses est particulièrement frappante. D'après une enquête officielle, elle a été, durant cette même période, de 231 p. 100 sur le bœuf, 186 sur le porc, 173 sur la charcuterie, 326 sur le lard, 426 sur le saindoux. A ce compte, on ne s'étonne plus que des familles ouvrières de Budapest n'aient à la lettre plus goûté de viande depuis dix-huit mois. Une paire de poulets se paie, au lieu de 4 cour. 10, 7 cour. 20 ; une paire de canards, au lieu de 5 cour. 50, 11 ; et une couple d'oies, au lieu de 16 cour., 35. Sur les légumes, hausse inégale : 25 ou 50 p. 100 sur certains, 100 p. 100 sur d'autres ; les haricots, à 1 cour. 21 le litre, les lentilles à 1 cour. 82, les pois à 1 cour. 96 ont triplé ; le riz tient le record, quadruplé, à 2 couronnes le kilo. Le fromage n'a fait que 100 p. 100 d'augmentation, les œufs autant. Le lait, à 44 heller, n'a haussé que de 50 p. 100, parce qu'il est taxé et rationné ; mais le mouillage le renchérit : sur 180 000 litres de vente quotidienne cet été, 100 000 étaient mouillés, la moyenne à 30 p. 100, certains jusqu'à 50 p. 100.

A Vienne, la vie a, durant les quinze premiers mois de guerre, renchéri en moyenne de 60 p. 100. La viande, surtout le porc, et les graisses y sont encore plus chères qu'à Budapest : 8 cour. 15 au kilo le saindoux, le lard 8, 4 la graisse de bœuf,

qui, avant la guerre, valait 1 cour. 10. La hausse atteint surtout la consommation populaire : si le prix de la viande a, dans l'ensemble, monté de 250 p. 100, les qualités inférieures (bêtes maigres, bas morceaux, cheval) ont triplé. C'est que le renchérissement a entraîné un déclassement social. Peu de villes avaient à l'égal de Vienne une bourgeoisie, moyenne ou petite, prisonnière du préjugé de son rang. A l'école de la misère, il a bien fallu en rabattre : tel morceau, naguère jugé indigne d'une table bourgeoise, y est aujourd'hui recherché ; le rôti est moins fin, et la sauce plus commune. « Autrefois, l'eau où avaient bouilli des boulettes de viande ou de farine (les fameux *Knödel* ou *Nockerl* de la cuisine viennoise) était bonne à jeter : aujourd'hui, on est heureux d'en tirer une soupe ou une sauce. » Le petit bourgeois, dont le commerce languit, envie parfois l'ouvrier d'avoir conservé son salaire : mais ce salaire, aujourd'hui, est « mangé », à la lettre, et pour toutes les autres dépenses indispensables il ne reste rien. Les traitements des fonctionnaires sont vraiment devenus des salaires de famine : avec 3 ou 400 couronnes par mois, quand on a une famille et des obligations de tenue, on se serre le ventre ; avec 100 ou 150, sans obligations de tenue, on crève de faim. Ce facteur, marié, avec deux enfants, ne voit sur sa table, chacun des trente jours du mois, à chacun des deux repas, que des pois et de la farine de maïs, accommodés avec un peu de graisse, d'huile et de vinaigre : quand, en fin de mois, il touche son traitement de 120 couronnes, il est déjà, pour cette maigre chère, endetté de 12 cour. 60 : et il n'a payé ni pain, ni lait pour les enfants, ni vêtements et chaussures, ni loyer.

La province n'est pas mieux en point. Prague est moins cher que Vienne, mais a doublé depuis la guerre. De Saaz, petite ville de la Bohême, un neutre, point suspect de partialité, écrit en novembre : « Ici, la vie est horriblement chère, le lard se vend 9 couronnes le kilo, le beurre est pour ainsi dire inconnu, le pain 210 grammes par jour, mais il faut posséder une carte. » Une femme qui vient de rentrer de l'étranger décrit ainsi à son mari la situation dans un bourg de la Moravie (fin novembre) :

Il y a ici une misère à ne pas croire ; même pour beaucoup d'argent on ne trouve rien à acheter. Depuis que je suis ici, je n'ai pas mangé

un œuf, pas de veau, pas de saucisson. Il n'y a rien à acheter : pas de lait. Un kilo de graisse coûte 10 couronnes, un œuf 30 heller, un kilo de porc 6 couronnes ; de veau, il n'est pas question ; il y a du bœuf, 5 à 6 couronnes le kilo ; pas de pain à acheter ; on nous donne une carte de farine, 14 kilos pour la semaine [1], et, quand ils sont consommés, rien à faire, il n'y a qu'à rester avec sa faim.

Brünn, Graz, Marburg, n'ont pu à certains moments être nourries que par des réquisitions. Trieste a connu des semaines de vraie disette. A Szegedin et à Debreczin, la taxation municipale seule a enrayé une hausse intolérable. Lorsqu'en octobre la municipalité de Debreczin, à titre d'essai, a suspendu l'application des taxes, on a vu vendre au marché de la ville un œuf 26 heller, un canard 12 couronnes, une oie 30 couronnes. De Novi-Sad (Ujvidék), ville de 30 000 habitants, on écrit : « Les prix ont sextuplé, et même décuplé. »

Que le coût de la vie soit en Autriche et en Hongrie bien plus élevé qu'en Allemagne, c'est une anomalie que le public autrichien et hongrois ne s'explique pas. Dès le mois de juin, le conseil municipal de Ujpest, commune suburbaine de Budapest, la dénonce : la farine fine de froment coûte en Allemagne 60 couronnes le quintal, en Hongrie 92 cour. 50 ; la farine de seigle, 50 et 60 ; le sucre, en gros, 49 cour. 50 et 89 cour. 90. D'après l'enquête de novembre, le bœuf est à Budapest plus cher de 90 p. 100 qu'à Berlin, le porc de 73, le lard de 60, le saindoux de 66 p. 100. De deux restaurants de même ordre, le hongrois est de 20 à 100 p. 100 plus cher que l'allemand. Un artiste de café-concert, qui traverse Budapest à la fin de juin, se plaint à sa revue professionnelle, *das Programm*, de Berlin, d'y avoir dû dépenser pour sa nourriture 30 à 40 p. 100 de plus qu'à Berlin ; avec cela « les portions sont d'une taille telle qu'il faut une loupe pour découvrir la viande ; les plats de viande sont servis non garnis, c'est-à-dire sans pommes de terre, salade ou autre accompagnement ; si l'on veut une garniture, pommes de terre ou autre, il faut la commander à part, et aussi la payer à part ». En septembre, la *Neue Freie Presse* constate qu'à niveau égal les restaurants de Vienne sont deux à trois fois plus chers que ceux de Munich. Au

1. Pour sept personnes.

public, qui grogne, on essaie en vain de prouver à grand renfort de calculs de change que Paris est presque aussi cher que Vienne, et les prix de l'Allemagne moins bon marché qu'il ne semble. Il ne s'y laisse pas prendre. Le change n'a rien à faire ici, puisqu'il ne s'agit pas d'échanges internationaux : « le Français vit moitié moins cher que nous », et le Berlinois aussi est mieux partagé : nulle part la vie n'est aussi chère qu'en Autriche.

***

L'Autriche et la Hongrie sont deux États agricoles : plus de 50 p. 100 des habitants de l'une, plus de 70 p. 100 de l'autre, 58 p. 100 donc sur l'ensemble, s'occupent aux travaux des champs. Leur production, certes, n'est guère intensive : car la propriété est mal répartie, le sol souvent ingrat, la population en grande partie arriérée, les méthodes de culture encore primitives. Cependant, en année courante, la monarchie austro-hongroise se suffit à peu près pour les céréales. Chaque Hongrois en a de trop, exactement, les 60 kilos qui manquent à chaque Autrichien. Comme les Autrichiens sont, en chiffres ronds, 30 millions contre 20 de Hongrois, il reste en Autriche un déficit de 3 millions de quintaux, que comble une importation de seigle d'Allemagne. La Hongrie la paie par des envois de légumes, fourrages, œufs et bétail ; et, entre Autriche et Hongrie, ce compte se règle par livraison de produits fabriqués, surtout de tissus. Dans l'association économique que constitue la monarchie austro-hongroise, la Hongrie, en gros, est la ferme et l'Autriche l'usine et la banque. C'est d'étoffes autrichiennes que se vêtent citadins et paysans hongrois, ce sont des machines autrichiennes qui enfument les nouveaux quartiers industriels de Budapest et de Temesvar ou les vallées minières et métallurgiques des Carpathes, c'est le capital autrichien — ou le capital étranger procuré par l'Autriche moyennant grosses commissions et forts intérêts — qui parade dans les lourds et criards palais des banques de Budapest. L'Autriche et la Hongrie sont complémentaires. Au vrai, plus que la Pragmatique Sanction, plus que l'armée commune, c'est leur solida-

rité économique qui a assuré l'existence de la monarchie habsbourgeoise.

Solidarité, mais non communauté; union, mais non fusion ; mariage de raison, avec stricte séparation de biens. L'Autriche a toujours visé à une communauté, dont elle eût été le chef ; la Hongrie s'en est toujours jalousement défendue. En matière d'intérêt pas de sentiment, c'est son principe : elle s'y tient même en guerre — surtout en guerre. Car en guerre elle peut vivre sans les manufactures autrichiennes, sur son stock, en se serrant un peu : et d'ailleurs l'industrie autrichienne, vite arrêtée par le manque de matières premières et d'ouvriers, aurait peine à la fournir à son ordinaire. Mais l'Autriche, sans le blé, les fourrages, la viande de Hongrie, meurt de faim : n'est-ce pas de Hongrie que le marché aux bestiaux de Vienne tire les trois quarts de son approvisionnement? La fermeture des frontières, l'arrêt du commerce rendent plus étroite encore cette dépendance ; et la Hongrie connaît son avantage : « En temps de paix, » écrivait en mai dernier un auteur hongrois, « quand il était facile d'importer des denrées alimentaires de l'étranger, nous avons souvent entendu même de nos économistes vanter la chance de notre patrie, qui possédait un débouché pour l'excédent de sa production agricole. Mais la chance, en temps de guerre, est toute pour l'Autriche : car c'est par nous seulement qu'en dépit des interdictions d'exportation et des difficultés de transport, elle peut combler son déficit de produits alimentaires, encore plus important que d'ordinaire. » On le lui a bien fait voir : mais la Hongrie elle-même, qui parlait si haut, connaît aujourd'hui, bien qu'à un moindre degré, les inquiétudes dont elle a mis si peu d'empressement à tirer son associée.

***

La récolte de 1914 a été franchement mauvaise, inférieure à la moyenne de 20 p. 100 au moins en Autriche, de 30 p. 100 en Hongrie : effet des intempéries pour une bonne part, et de l'invasion russe en Galicie, qui privait l'Autriche d'une de ses grandes terres à blé. Or, en même temps, la consomma-

tion se trouvait fort accrue par les besoins de l'armée, on avait à nourrir réfugiés et prisonniers, et l'Allemagne entendait qu'on l'aidât à se ravitailler. La soudure se fit donc péniblement, et, à l'été 1915, il n'y avait aucun stock. De cette nouvelle récolte, on avait annoncé des merveilles : à en croire les rapports officiels de juillet et d'août, elle promettait des rendements fantastiques : « Dieu lui-même aidait les empires centraux à déjouer les plans d'affamement de leurs ennemis. » En fin de compte, il a fallu se rabattre officiellement sur une récolte bonne moyenne, et peut-être n'est-elle, en vérité, qu'à peine moyenne. Du moins de nombreux documents privés se lamentent sur la déception qu'on éprouve et la peine qu'on aura à passer l'année : la main-d'œuvre a été rare, les attelages ont manqué, des pluies incessantes ont contrarié le développement des épis, retardé les travaux, gâté les gerbes. « La saison est très mauvaise, » écrit-on le 1er novembre du comitat de Sopron, « il ne fait que pleuvoir ; nous étions dans l'eau pour récolter la betterave et le maïs; l'eau coule en travers du chemin de S... M..., impossible de rentrer le maïs. » Du 5 novembre : « Depuis le 19 octobre, la pluie tombe; il n'est pas possible de travailler ; cela m'a fait grand deuil, car je n'ai pu semer que deux arpents de blé. » « Il pleut beaucoup, » dit une autre lettre, « il est difficile de semer la betterave, tant le sol est mou. » Et une paysanne du comitat de Tolna résume la situation (15 novembre) d'un mot énergique : « Nous allons bientôt pourrir dans toute cette pluie. » Aussi ne peut-il être question de remédier à la disette de fourrage, qui dès 1914 a exigé de très nombreux abattages et provoqué ainsi la crise de la viande, ni de renoncer au rationnement de la farine et du pain comme de toutes les céréales.

Mais comment doit se faire ce rationnement? Là-dessus, Autrichiens et Hongrois sont en opposition radicale. Pour les Autrichiens, toute la récolte des deux États doit être mise en bloc, et répartie au prorata des têtes à nourrir dans toute la monarchie. Pour les Hongrois, les deux récoltes doivent rester nettement distinctes, et c'est par négociation entre les deux gouvernements que seront fixées les quantités que la Hongrie acceptera de céder à l'Autriche. Comme toujours, les Autrichiens prennent pour point de départ l'unité de la monarchie,

et les Hongrois l'indépendance et la souveraineté de la Hongrie. Les uns veulent la mise en commun du nécessaire, les autres ne consentent qu'à l'abandon de leur superflu. Comme toujours encore dans ces querelles de ménage, c'est la Hongrie qui l'a emporté. Or son superflu s'est en fin de compte trouvé fort maigre, parce que le gouvernement hongrois n'a voulu imposer à sa population, et surtout aux agriculteurs, que le minimum de sacrifices strictement indispensable. Le recensement des céréales en Hongrie a été fait un peu à la diable, et on a fermé l'œil sur de très nombreuses dissimulations. Le pain n'a pas été rationné, la ration de farine a été allouée large, 2 kg. 800 par semaine et par tête. Il n'est ainsi resté disponible que 2 à 3 millions de quintaux, au lieu de la douzaine dont l'Autriche aurait eu besoin, et la population autrichienne a dû se plier à un sévère rationnement : par tête et par semaine, 1 kg. 400 de farine en tout, pour tous les usages, ou 1 kg. 960 de pain. Pour l'avoine, pour le maïs, la proportion est la même. Aussi l'Autriche se plaint-elle d'être affamée, au mépris de tout droit, et de n'obtenir même pas, en fait, le peu qui lui est accordé sur le papier : ainsi elle avait promesse de 240 000 tonnes de maïs pour la campagne 1914-1915, et n'en avait reçu en novembre 1915 que 160 000.

***

Si elle n'avait eu qu'à se nourrir elle-même, la monarchie austro-hongroise ne connaîtrait pas un si fort resserrement alimentaire et une si exorbitante hausse de tous les prix : mais elle a dû ravitailler aussi l'Allemagne. Les chiffres précis manquent sans doute pour des opérations dont la plus grande partie s'est effectuée dans le secret des bureaux ministériels ou des organisations de contrebande ; mais les faits sont patents. Il est acquis que, dès les premiers temps de la guerre, l'Allemagne, toujours prévoyante, s'est très largement approvisionnée en Autriche-Hongrie de céréales, de fourrages et de bétail : la monarchie, courte de vues comme à son ordinaire, n'y voyait rien à redire : elle l'a payé plus tard. Il est public encore que l'Allemagne s'est fait réserver par con-

trat le quart de la récolte austro-hongroise de blé de 1914, et le cinquième de 1915. Il est notoire enfin qu'en dehors de ses achats avoués elle a établi dans la monarchie un vaste système de contrebande méthodique à son profit : car elle a des concours acquis ou des complicités sûres dans les administrations centrales et aux douanes des frontières. L'exemple des œufs est typique. Avant la guerre, elle en importait de très fortes quantités d'Autriche-Hongrie, et surtout de Galicie. A peine la Galicie évacuée, elle s'est fait concéder le droit d'en importer de nouveau 1 500 tonnes par mois. Or, tout récemment, la Hongrie s'est aperçue que tous ses œufs passaient la frontière : en un seul jour, la police d'Agram en saisissait en une seule main 38 000, et celle d'Arad 80 000, tout prêts à être exportés en fraude. La quantité concédée est dépassée du double ou du triple. La hausse ainsi ne s'explique que trop facilement. — L'Allemagne, qui a faim, prend sa nourriture où elle la trouve. Mais n'y a-t-il pas autre chose encore dans son cas ? Le mécontentement général que provoquent la cherté et la disette, l'irritation des Autrichiens contre les Hongrois lui paraissent-ils profitables à ses grands desseins, et travaille-t-elle de propos délibéré à les attiser? On ne lui fait point injure en la croyant capable d'en avoir eu l'idée.

***

La hausse des produits agricoles, qui éprouve durement les bourgeois et les ouvriers des villes, a-t-elle du moins profité à la population des campagnes? Au début de la guerre, elle lui a, pour un temps, procuré d'appréciables bénéfices. Les chevaux étaient pris par la réquisition au double de leur valeur, les grains s'enlevaient, le bétail partait à des prix inespérés. Mais, assez vite, les appels successifs ont ôté de plus en plus d'hommes aux travaux des champs, le stock à vendre s'est épuisé, les prix se sont élevés chez le marchand d'étoffes, le cordonnier, l'épicier. Alors l'apparente prospérité des premiers mois a fait place à la gêne et à la misère. Si les gros fermiers ont assez gagné durant l'été et l'automne de 1914

pour envisager avec calme la crise qui a suivi, la situation des petits cultivateurs est par contre, depuis bien des mois, extrêmement précaire. Leurs plaintes naïves et sincères font une impression de poignante vérité.

Tu me dis d'engraisser les porcs et de ne pas les tuer, parce qu'ils sont très utiles à la famille. Je le sais bien, qu'ils sont utiles : mais il me faudrait acheter beaucoup pour eux, car je ne fais pas assez de maïs pour pouvoir les engraisser, et personne n'a eu d'orge. (Comitat de Györ.)

Il me faudrait un petit porc à engraisser : mais le moindre porcelet coûte 50 florins [1]. (Comitat de Tolna.)

Un petit cochon de deux mois vaut 80 florins. (Comitat de Krassó-Szörény.)

C'est qu'aussi on a tant abattu au début de la guerre ! Voici trois lettres, du même village, dans le comitat de Tolna ; la gradation en est frappante :

Le bétail est très cher : une vache, 430 florins ; un petit veau, 120 ; une vache pleine pour la première fois, 500 ; quant à un cheval, c'est 1 000 florins.

Août : une vache vaut 600 florins, une paire de cochons de six semaines, 32.

Octobre : la cherté est terrible : une bonne vache, 700 florins ; un bon veau à la mamelle, 120 ; un veau d'un an, 250.

Vendre les bêtes serait tentant : mais comment les remplacer? Impossible de nourrir et d'atteler un cheval.

Je voudrais bien garder les chevaux ; j'ai actuellement du fourrage, mais pas pour plus tard ; il faut donc que je les vende (18 octobre).

On prend maintenant les harnais des chevaux pour la guerre, et on ne peut pas les remplacer (19 septembre).

Et puis, les chevaux sont rares.

On a vendu 300 florins un cheval de selle de trente-deux ans qui, en temps de paix, en valait 30.

Une lettre du 7 novembre dit :

Le cheval que nous avions acheté autrefois 340 florins, je l'ai vendu 700. Nous avions aussi acheté une paire de petits poulains pour 550,

1. Le florin, l'ancienne monnaie autrichienne, dans laquelle on compte encore souvent, vaut 2 couronnes.

on m'en a offert 800. Pour les vaches que j'avais achetées 200 florins, je puis à n'importe quel moment en tirer 500.

Une autre du 9 octobre :

Les chevaux sont maintenant très chers : pour acheter à présent un bon cheval de labour, il faut y mettre 2 000 couronnes. Je crois bien que nous aurons peut-être assez de foin, nos vaches marchent bien, nous ferons le travail avec elles lentement ; ce que nous ne pourrons pas faire avec elles, quelqu'un d'autre le fera : mais il reste bien peu de chevaux au village. On les a emmenés au front.

Et, le 25 octobre, la même femme insiste :

Je te fais savoir que j'ai reçu ta lettre, où tu m'écris de vendre les vaches, et qu'on m'en donnera beaucoup d'argent. Je le sais bien, que nous aurions maintenant beaucoup d'argent pour nos vaches ; mais maintenant, chez nous, pour de l'argent, on ne vous donne rien, tant il y en a dans le pays, comme il n'y en a jamais eu : car un veau nouveau-né vaut 200 couronnes, un cochon de moins d'un an 200 couronnes ; donc heureux l'homme qui a une vache ! Si Dieu garde nos vaches, je ne veux pas les vendre, à moins d'y être contrainte.

Économiste à la manière de M. Jourdain, cette femme découvre les effets de l'inflation monétaire. Cette autre, moins perspicace, s'en prend au malheur des temps :

Les chevaux sont très rares, on ne peut plus en avoir. Pour labourer un arpent de terre en blé, on vous demande 12 florins : le quintal métrique de maïs vaut 50 couronnes, le kilo de graisse 10. J'ai fait habiller ton fils Blaise : chaussures et vêtement, 60 couronnes, que dis-tu de cela? Cher mari, le monde est à l'envers, 50, 60 florins ne sont plus une somme, on n'a rien pour ce prix.

Mais peut-il y avoir un document plus éloquent que celui-ci, dont le grattoir du censeur a fait une grille :

Et que penses-tu de cette grande... (« cherté » se lit encore à moitié), quand un vieux porc... florins ; la tante a (acheté) une couple de... couronnes, et un... pour un enfant... couronnes?

De tous ces papiers se dégage une impression vraie de gêne, de misère, d'effroi : que va-t-on devenir? comment passer encore un hiver ainsi? comment travailler la terre? comment

vivre? Les allocations sont assez larges pour le pays : à la campagne, en moyenne, 35 heller pour le loyer, 65 pour la nourriture, les enfants au-dessus de huit ans comptés pour grandes personnes. Mais bien des femmes se plaignent de ne rien recevoir, malgré leur misère et leurs réclamations. Est-ce arbitraire, ou vide des caisses publiques? Et toujours, dans ces pauvres lettres, alterne avec le monotone refrain, triste et vague, où sonne comme la détresse de tout un peuple, le cri de révolte : « J'ai mal à la tête de penser à tout cela, je ne sais comment en sortir, les soucis me rongent, comment les supporter? Il n'y a pas d'aide pour les pauvres, il n'y en a que pour les riches ! » Vers octobre, comme sur un mot d'ordre, le bruit se répand que la guerre sera terminée à la fin de décembre : et on voit ces paysans et ces paysannes, qui souffrent tant de « cette guerre affreuse, cette guerre interminable » se réjouir, et cependant n'oser guère y croire : ce serait trop beau.

***

En réalité, la crise des prix ne profite qu'aux agrariens et aux agioteurs.

Pour les moyens et les grands propriétaires, la guerre, supprimant toute concurrence étrangère, est une occasion de gain unique, qu'ils se sont bien gardés de laisser échapper. En Hongrie, ils sont la classe dominante ; ils possèdent la plus grande partie des terres ; par leur richesse, par la tradition, l'organisation politique, le cousinage, ils ont la haute main sur la législation et l'administration. Le comte Tisza a eu beau s'en défendre, toutes les mesures prises en ces délicates matières de la circulation, de l'exportation, des prix des produits agricoles l'ont été sous leur influence et dans leur intérêt. En marchandant à l'Autriche sa nourriture, ils ont fait, du même coup, le jeu de leurs congénères autrichiens, assurés désormais de tenir le marché cisleithan et d'y dicter leur prix.

L'agiotage est endémique à Vienne et à Budapest. Écarté

des Bourses, qui sont fermées depuis la guerre, et ne sauraient d'ailleurs fonctionner sous un régime de saisies, réquisitions et prix maxima, il s'est rejeté sur l'accaparement effectif : les intermédiaires qui raréfient la marchandise par de forts achats spéculatifs sont parmi les plus actifs agents et aussi parmi les plus gros bénéficiaires de la hausse : quelques interventions policières ou judiciaires n'ont servi qu'à montrer les ravages du mal, sans pouvoir y porter remède. La présence, à Vienne surtout, d'un grand nombre de réfugiés galiciens, professionnels du commerce ou de la spéculation, désœuvrés, à l'affût d'une occasion d'appliquer leur ingéniosité et de faire valoir leur argent, a largement contribué à propager la contagion. C'est, en Autriche-Hongrie, un des plus saisissants contrastes de la guerre que de voir parmi tant de sacrifices et de deuils s'étaler impudemment un esprit de lucre, le plus brutal et le plus éhonté, et, sur la souffrance et la ruine de millions d'hommes, s'édifier en quelques mois, par les moyens les plus bas, des fortunes scandaleuses.

A certains milieux, la chose paraît toute naturelle. L'engraissement d'un porc de 60 kilos que l'on porte à 180, procure aujourd'hui, calcule le *Pester Lloyd* (8 octobre), un bénéfice de 515 couronnes, soit à peu près exactement du 100 p. 100 (encore le *Lloyd*, par pudeur sans doute, atténue-t-il le chiffre : le député Paul Sándor a donné à la Chambre des députés de Budapest, le 4 février, celui de 700 couronnes) ; mais, explique le journal, il ne faut pas crier à l'usure : l'opération comporte tant d'aléas, dont le principal est la cessation de la guerre, qui, du coup ferait retomber le gain à 20 ou 15 p. 100 ! Ou bien c'est un journal populaire, publié par le ministère de l'Agriculture hongrois, qui, pour édifier sans doute et stimuler ses lecteurs paysans, leur raconte cette histoire merveilleuse et vraie.

Un meunier de Békescsaba a acheté à un grand seigneur 2 000 porcelets pour 200 000 couronnes ; il lui en a coûté 800 000 pour les faire engraisser ; et le marchand en gros les lui a payés 1 600 000. Le malheur est que l'opération, même au dixième, même au centième, n'est pas faisable pour un paysan : elle est pour capitaliste, pour spéculateur. — Ailleurs, en Tyrol, c'est la disette de lait, par suite d'accaparement.

Le lait de consommation se vend 120 à 130 couronnes les 1 000 litres : le fabricant de fromages en offre 290, plus les déchets de fabrication, plus 5 kilos de beurre. Le gouverneur a beau alors imposer aux laitiers de livrer à la consommation la même quantité exactement de lait que l'an dernier, et les tribunaux frapper les accapareurs : pour les uns comme pour les autres, le bénéfice en vaut le risque.

L'agriculture est ainsi devenue une de ces « industries de guerre » sur lesquelles la spéculation s'est jetée, avec une ardeur qui, à trois reprises, déjà, lui a valu d'être menacée des foudres du gouvernement. Brünn a écoulé à l'armée son stock de draps. Les tanneries n'ont pas pu suffire à la demande. La métallurgie fait des affaires d'or. Les banques intéressées à ces industries et aux emprunts d'État distribuent des dividendes exceptionnels. Mais surtout, il y a le cas type, représentatif, tout à fait autrichien : le sucre. L'Autriche-Hongrie en est grande productrice, et très grande exportatrice vers l'Orient européen, l'Afrique et l'Inde. Le développement de la consommation intérieure n'a pas pu compenser la fermeture de ces débouchés par la guerre : il restait en stock, au 1er septembre 1915, 750 000 tonnes, après une consommation de 800 000. La récolte 1915, inférieure de 35 p. 100 à la précédente, a été de un million de tonnes environ : la quantité disponible est donc plus que double des besoins de la consommation. En 1914, une entente officieuse entre le gouvernement et les industriels avait maintenu le prix à 79 couronnes les 100 kilos ; pour 1915, une taxe officielle a été établie, 88 cour. 50 en Autriche, 96 cour. 50 en Hongrie. L'impôt est de 38 couronnes, et, au moment où les prix de la taxe ont été fixés, la Suisse obtenait le sucre austro-hongrois à 29 couronnes. Or voici les dividendes des principales sucreries pour la campagne 1914-1915 : Société bohême de l'industrie sucrière, 26 p. 100; raffinerie de Kolin, 35 p. 100 (contre 14 p. 100 en 1913-1914, et 25 p. 100 dans l'année la plus brillante auparavant) ; Stummer, 40 p. 100. « Décidément, dit le journal suisse qui donne ces chiffres, la guerre n'est pas une mauvaise affaire pour tout le monde. »

***

La guerre, depuis qu'elle dure, a comme à plaisir démenti toutes les prédictions, les plus ambitieuses comme les plus modestes. Si donc, pour dégager l'enseignement des faits et des chiffres qui viennent d'être présentés, on indique ici trois points de conclusion, c'est au simple titre de vues propres à provoquer et à orienter la réflexion.

1° C'est au printemps prochain que l'Autriche-Hongrie sera au plus fort de la crise économique. Car c'est alors qu'elle sentira au vif les effets de la diminution du cheptel, suite du manque de fourrages et d'un abattage imprévoyant. C'est alors aussi qu'à en croire un juge compétent et peu suspect, le secrétaire général de la Bourse de Commerce de Vienne, M. Horowitz, on verra éclater toute l'insuffisance des demi-solutions admises dans la question des grains. Mise en commun dès le début et administrée avec économie et prévoyance, la récolte autrichienne et hongroise eût pu assurer l'alimentation suffisante des deux États pendant toute la campagne. Il est peut-être déjà trop tard pour tenter l'expérience : et toute autre est d'avance condamnée à un échec. Inutile de se bercer d'illusions, d'attendre merveille de l'importation des pays danubiens. Stricte communauté, stricte économie, stricte adaptation de la consommation aux ressources disponibles, telle est, selon M. Horowitz, l'unique formule du salut. — Mais si même, par impossible, la Hongrie s'y ralliait, les sceptiques et nonchalants *Hofräte* de Vienne ou les frustes *alispánok* et *szolgabirak* des comitats sont-ils bien gens à l'appliquer avec la précision et la prévoyance prussiennes? Et puis, l'Allemagne renoncerait-elle par amour de son alliée à se ravitailler aux dépens de l'Autriche-Hongrie? et, si elle n'y renonçait pas, que resterait-il du plan d'alimentation péniblement échafaudé?

2° Plus profonde et plus grave en Autriche-Hongrie qu'en Allemagne, la crise économique y atteint des populations dont le moral est plus ébranlé, parce que à l'origine il était moins solide. Pour apprécier justement la force de résistance

des deux empires coalisés, il ne faut jamais négliger cette différence essentielle : l'Allemagne a fait une guerre offensive, l'Autriche-Hongrie défensive ; l'une lutte pour s'étendre, pour s'enrichir, pour établir sur l'Europe, sinon sur le monde, son hégémonie politique et commerciale, l'autre seulement pour durer, pour vivre d'une vie moins troublée et moins précaire dans ses frontières actuelles, que sa nature et sa structure mêmes lui interdisent de songer à reculer. L'Allemagne est une nation, unie derrière son empereur par l'orgueil exaspéré, la volonté de vaincre, la soif de dominer. L'Autriche-Hongrie est une dynastie qui ne s'identifie absolument avec aucun de ses huit peuples ; parmi ses 50 millions d'habitants, la moitié au moins appellent de leurs vœux sa défaite, et les quatre cinquièmes verraient le plus grave danger et la plus redoutable menace dans sa victoire complète, et surtout dans celle de son avide et impérieuse alliée. C'est pourquoi, alors que la nation allemande supportera les épreuves et les sacrifices de la guerre tant qu'elle pourra attendre du règlement final un profit qui l'en paie, les nations et les peuples de l'Autriche-Hongrie, sauf les Allemands, ont depuis longtemps arrêté leur compte, et, au bilan de la guerre, n'en inscrivent plus la prolongation qu'en pertes. Que donnera cet état d'esprit si vraiment la misère des masses devient au printemps encore plus terrible?

3° Il est très vraisemblable que l'Allemagne, loin de rien faire pour diminuer les embarras de son alliée, s'emploiera au contraire à les grandir, et que l'affamement et l'épuisement financier de l'Autriche-Hongrie jouent leur rôle dans ses grandes combinaisons. Sans argent et sans pain, comment la monarchie soutiendrait-elle la faible résistance qu'elle oppose encore à son absorption dans la plus grande Germanie? Même quand ils semblent le plus fous, les Allemands restent pratiques. Leurs ambitions d'hégémonie, refoulées sur la Marne et l'Yser comme sur la Dvina et la Strypa, se concentrent aujourd'hui sur l'union économique de l'Europe centrale. Depuis longtemps, Berlin sait que, pour prix de la guerre, le peuple allemand n'aura ni la Belgique et Calais, ni les provinces baltiques : mais il reste l'Autriche-Hongrie, dont la conquête, même voilée sous une forme d'union ou d'alliance,

pourrait l'éblouir. Un avenir prochain montrera où en sont au juste la volonté et la force de résistance de l'Autriche-Hongrie, l'énergie et la puissance d'absorption de l'Allemagne. Dès aujourd'hui, à observer le développement parallèle de la situation économique de la monarchie et des rapports des deux coalisés, l'esprit se sent hanté par la formule où, il y a deux siècles et demi, l'empereur Léopold Ier condensait sa politique envers la Hongrie rebelle : « *Faciam miseram... denique germanicam.* »

Z...

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER